

GALERIE

DE

QUELQUES PREDICATEURS

DE
L'ÉGLISE RÉFORMÉE DE FRANCE,
EN 1835,

161-1835

publiée
par U. Roussel,
PASTEUR DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE A SAINT-ETIENNE.

Première Série.



PARIS,
CHEZ J.-J. RISLER, LIBRAIRE, RUE DE L'ORATOIRE.
1835.

L'ÉGLISE,

*Seul vrai temple sous la nouvelle alliance, ou les privilèges des
Fidèles sous l'Évangile¹.*

« Ainsi, vous n'êtes plus étrangers ni des gens du dehors,
« mais les Concitoyens des Saints et les Domestiques de
« Dieu, étant édifiés sur le fondement des Apôtres et des
« Prophètes, Jésus-Christ lui-même étant la maîtresse
« pierre de l'angle en qui tout l'édifice posé et rajusté en-
« semble s'élève pour être un temple saint au Seigneur en
« qui vous êtes édifiés ensemble pour être un tabernacle
« de Dieu en esprit. (Ephés. II. 19. 22.) »

M. F., par le choix de ces paroles pour une cérémonie telle que celle-ci, vous voyez que notre dessein n'est pas seulement de célébrer l'avantage d'avoir à inaugurer aujourd'hui une nouvelle maison de prière, mais que notre but est surtout de profiter de cette circonstance pour vous engager à élever vos regards vers cet autre édifice dont il est fait mention dans les paroles de notre texte, je veux parler du Temple mystique de l'église, de ce que saint Paul appelle *la Maison de Dieu en esprit*.

Nous ne méconnaissons pas pour cela, M. F., le grand avantage d'avoir une maison telle que celle-ci pour nos assemblées solennelles; nous considérons cet avantage, au contraire, comme un bienfait

¹ Ce sermon a été fait pour l'inauguration d'un temple.

très-précieux que la bonté de Dieu nous accorde, et nous venons lui en rendre avec vous de très-vives actions de grâces; mais quelque grand que soit cet avantage, qu'est-il auprès de celui d'avoir un édifice spirituel dont Dieu lui-même est l'architecte, dans la structure duquel nous sommes nous-mêmes invités à entrer et où toutes les bénédictions divines se trouvent?

Nous conviendrait-t-il, à nous qui, par notre vocation, sommes appelés à la glorieuse communion de Dieu, de perdre un seul moment de vue ce privilège précieux pour arrêter nos cœurs à ce qui étant matériel et dépendant de la volonté variable des hommes, est par cela même incertain et périssable? Ah! nous avons assez d'occasions, dans le cours ordinaire de la vie, de nous occuper de ces sortes d'avantages, sans qu'il soit besoin de leur consacrer encore les momens solennels de l'adoration et de la prière. Recherchons préférablement les biens célestes qui sont ceux pour lesquels nous avons été créés. Tout en nous réjouissant des grâces extérieures que le Seigneur nous accorde, tâchons de nous élever par elles aux biens qu'il nous réserve pour la vie des cieux. Enfin, relativement à l'objet qui nous occupe en ce moment, puisqu'indépendamment de cette nouvelle maison de prières dont Dieu nous accorde l'usage, il nous présente dans son église, *une Maison en esprit*, un temple saint, glorieux, indestructible et qu'il s'est lui-même consac-

cré, aspirons surtout à entrer dans la structure de ce temple pour assurer par là notre communion avec Dieu et la gloire éternelle de notre ame.

Dans ce dessein et en méditant les magnifiques paroles de notre texte, nous rechercherons, moyennant le secours de l'esprit de Dieu :

1° Ce que c'est que ce temple dont l'Apôtre nous parle, *cette maison de Dieu en esprit.*

2° Quels sont les privilèges de ceux qui entrent dans sa structure comme des *pierres vives* ;

3° Quels sont ceux qui, avec raison, peuvent se considérer comme en faisant partie.

Quelle n'est pas ta miséricorde, ô notre Dieu ! que tu daignes nous appeler à ta communion et nous rendre par là participans de la félicité qui se trouve en ta sainte présence ! Ce n'est qu'en bégayant, ô Seigneur ! que nous pouvons parler de la nature de ce glorieux privilège ; ô donne-nous d'en sentir le prix, d'aspirer plus qu'à toute autre chose à sa possession et de le chercher dans la foi en J. C., ton divin Fils, afin qu'étant unis à lui et vivant ici-bas de son esprit, nos noms se trouvent écrits dans le livre de vie et que nous puissions nous présenter un jour, avec assurance, devant le trône de sa grâce.

Amen.

Ce que c'est que cette maison en esprit dont l'Apôtre nous parle.

Il est bien évident, M. F., qu'un temple édifié sur le fondement des Apôtres et des Prophètes et

dont J. C. lui-même est la maîtresse pierre de l'angle, qu'un temple dans la structure duquel nous sommes appelés à entrer et qui, quoique commencé depuis la création du monde, n'est pas encore achevé, mais qui s'élève tous les jours, il est bien évident, dis-je, qu'un tel temple n'est pas un édifice ordinaire, un édifice matériel, fait de la main des hommes. En effet, l'Apôtre nous apprend, dans les paroles de notre texte, que ce temple est un édifice en esprit; et en félicitant les Ephésiens de ce qu'à cause de leur foi, ils étaient eux-mêmes cet édifice ou en faisaient partie, il nous apprend aussi par là que cet édifice n'est autre chose que l'Eglise de Dieu, c'est-à-dire l'ensemble des Fidèles qui sont dans le ciel et sur la terre. C'est ce qu'il déclara dans plusieurs autres occasions, mais notamment dans sa seconde épître aux Cor. VI. 16, lorsque voulant détourner ces Fidèles de toute participation aux pratiques abominables des Idolâtres, il leur dit : *vous êtes le temple du Dieu vivant, selon ce que Dieu a dit : J'habiterai au milieu d'eux, j'y marcherai, je serai leur Dieu et ils seront mon peuple.* En sorte, M. F., que pour avoir une idée juste de ce que c'est que ce temple de la nouvelle alliance, *cette Maison de Dieu en esprit*, il nous suffit d'avoir une idée juste de ce que c'est que l'Eglise : ici ces mots sont synonymes.

L'Ecriture Sainte emploie le mot *église* tantôt dans un sens général pour désigner les élus de tous

les temps et de tous les pays, comme quand saint Paul, ayant fait venir à Milet les pasteurs de l'église d'Ephèse, il les exhorta à *prendre garde à eux-mêmes et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit les avait établis pour paître, leur dit-il, l'Eglise de Dieu, laquelle il a acquise par son propre sang*¹, et tantôt elle l'emploie dans un sens particulier pour désigner une assemblée de Fidèles, comme quand le même Apôtre, écrivant à quelqu'une de ces congrégations existantes de son temps, dit : *A l'Eglise de Dieu qui est à Corinthe*², *saluez les frères qui sont à Laodicée et Nymphas avec l'Eglise qui est dans sa maison*³.

Mais soit dans l'un, soit dans l'autre de ces sens, ce n'est pas simplement à un certain nombre d'hommes réunis par la même confession de foi, par les mêmes formes de culte et qui entendent ensemble la parole divine que l'Écriture donne le nom d'Eglise. Non, M. F, *l'Eglise qui est l'épouse de l'Agneau*⁴ est pure, tandis que de telles assemblées offrent toujours un mélange très-impur de Fidèles et d'Impies, de Bons et de Méchans, de Saints et de Mondains. Nous nommons ordinairement ces assemblées ainsi que les grandes corporations qui divisent le monde chrétien en plusieurs branches : *Eglises*. Nous disons : l'église de telle ville, de tel village ou de tel autre lieu, et, dans un sens plus étendu,

¹ Act. XX. 28. ² 1^o Cor. 1. 2. ³ Coloss. IV. 15. ⁴ Apoc. XXI. 9.

nous disons : l'Eglise latine, l'Eglise grecque, l'Eglise réformée, mais c'est une manière de parler incorrecte, car chacune de ces assemblées ou congrégations, aussi bien que chacune de ces communions, est proprement le champ de la parabole où il y a de l'ivraie ainsi que du bon grain, ou le filet de saint Pierre qui ramasse tout ce qui se rencontre. Ce que l'Ecriture-Sainte appelle *église*, au moins quand il s'agit de cette Eglise, *épouse de l'Agneau*, laquelle il a *acquise par son propre sang* et à laquelle des promesses de gloire et de félicité ont été faites, est donc uniquement soit l'ensemble des vrais fidèles attachés à J. C., leur divin chef par la foi et régénérés par sa parole, quelque soit la dénomination de la confession extérieure à laquelle ils appartiennent, soit l'union de quelques-uns de ces fidèles formant une congrégation particulière. Tels étaient, par exemple, les Ephésiens que l'Apôtre qualifie de *saints et de fidèles* dès le premier verset de son épître : *Paul, par la grâce de J. C., apôtre, aux Saints et aux Fidèles qui sont à Ephèse.*

Il est bien vrai, d'après cela, M. F., qu'il est rare que *l'Eglise de Dieu, l'Epouse de l'Agneau* soit ici-bas visible aux yeux des hommes, mais que nous importe si nous sommes d'ailleurs assurés qu'elle est visible aux yeux de Dieu, qu'il connaît individuellement chacun de ses membres; qu'il les distingue au milieu de la génération corrompue des enfans de ce monde; qu'il les assiste; qu'il les

soutient et qu'il les met à part pour la vie éternelle. Or, c'est ce que nous savons par le témoignage le plus irrécusable. *Le Seigneur connaît ceux qui sont siens*, dit St-Paul à Timothée¹; et Notre Seigneur : *Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. Je leur donne la vie éternelle; elles ne périront jamais et nul ne les ravira de ma main*². De là, il suit bien encore que cette Eglise ainsi définie est ordinairement très-peu nombreuse; mais qu'y a-t-il dans l'Évangile qui nous autorise à croire qu'elle doive l'être d'avantage? Notre-Seigneur ne l'a-t-il pas appelée *petit troupeau*³; ne nous dit-il pas : *qu'il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus*⁴? Et celle qu'il avait formée lui-même, pendant qu'il était sur la terre, ne se bornait-elle pas, en comptant tout, Apôtres, Disciples et Frères, au nombre d'environ 500 personnes? Reconnaissons donc de là, M. F., que ce peu d'apparence de l'Eglise ici-bas, loin d'être en elle une imperfection, doit être regardé, au contraire, comme un de ses vrais caractères; sa gloire, aux yeux de Dieu, résultant non de son état visible, mais de l'union de chacun de ses membres avec leur divin Chef. Voilà l'Eglise telle que Notre-Seigneur et les Apôtres nous la dépeignent. C'est dans cette Eglise seulement où Dieu habite, c'est là principalement où il manifeste sa présence, où il fait

¹ 2^e Epit, XI. 19. ² St-Jean, év. X. 14..... 28. ³ Luc XII. 32. ⁴ Matth. XX. 16.

connaître sa volonté et où il communique ses grâces. Selon ce qu'il dit : *j'y habiterai, je marcherai au milieu d'eux, je serai leur Dieu et ils seront mon peuple* ; Et c'est ce qui fait qu'elle est représentée dans notre texte, comme une maison où Dieu demeure, comme un temple saint qui lui est consacré, *en qui tout l'édifice posé et ajusté ensemble, dit l'Apôtre, s'élève pour être un temple consacré au Seigneur.*

Quel temple auguste que celui-là, M. C. F. Ceux que nous bâtissons n'ont, le plus souvent, qu'une courte durée, mais celui-ci a été fondé dès le commencement du monde ; il continue à s'élever tous les jours par l'union des âmes qui entrent dans sa structure, et pourtant il ne s'achèvera que dans le ciel, lorsque Dieu se sera assujéti toutes choses et qu'il sera tout en tous. Ceux que nous bâtissons sont des temples faits de la main des hommes, mais celui-ci a tout à la fois Dieu, les Pasteurs et les Fidèles pour architectes ; Dieu, selon ce qu'il dit lui-même : *j'édifierai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle* ; les Pasteurs, selon ce que dit saint Paul : *nous sommes ouvriers avec Dieu* ; et les Fidèles, selon la déclaration de saint Jude : *mais vous, mes bien aimés, vous appuyant vous-mêmes sur votre très-sainte foi et priant par le Saint-Esprit, conservez-vous les uns les autres dans l'amour de Dieu, en attendant la*

• En St-Matth, 16. 18. • 2. Cor. VI. 4.

miséricorde de N. S. J. C. pour obtenir la vie éternelle. Ceux que nous bâtissons enfin, ne sont construits qu'avec des pierres matérielles qui ne sont d'aucun prix, soit en elles-mêmes, soit aux yeux de Dieu; mais les matériaux de la *Maison de Dieu en esprit* sont nos âmes créées de Dieu et destinées à la vie éternelle.

Pourquoi saint Paul présentait-il aux Ephésiens cet édifice, ce *Temple en esprit* et leur en faisait-il considérer la beauté, la grandeur, la durée, en un mot, l'excellence? C'était pour les prémunir contre les préventions charnelles des juifs et des payens qui se glorifiaient de la magnificence extérieure de leurs temples, les uns de celui de Jérusalem, les autres de celui d'Ephèse, et qui en prenaient occasion de mépriser la religion de J. C., parce que ses Disciples ne se réunissaient pas dans de tels temples. C'était pour leur apprendre à mépriser à leur tour une magnificence toute terrestre; à fouler aux pieds les aveugles préventions de leurs adversaires; à sentir le prix de cette communion des Saints dans laquelle le Seigneur veut être adoré et à les attacher à ce culte *en esprit et en vérité*, seul digne de l'Être auquel il est adressé comme le seul qui puisse élever vers lui, anoblir et sanctifier la créature raisonnable qui le lui adresse.

Voilà donc aussi, M. F., ce que nous devons apprendre à penser et à faire, quand, avec des préventions charnelles, des hommes mondains nous

reprochent la simplicité de notre culte et celle de nos maisons de prières. Loin de nous arrêter à cette observation, fruit de l'ignorance et de la sensualité, bénissons Dieu de ce qu'il nous a appris à ne point attacher nos cœurs à des édifices matériels et regardons avec actions de grâces à ce grand et vrai Temple *en esprit*, savoir : l'Eglise, dont saint Paul nous montre si bien la supériorité, dans la structure duquel nous sommes appelés à entrer et où nous sont offerts les grands et précieux privilèges de la nouvelle alliance. Ce sont ces privilèges, M. F., exprimés aussi dans les paroles de notre texte que nous allons maintenant vous signaler et vous développer dans une seconde partie.

Quels sont les privilèges de ceux qui, comme des pierres vives, entrent dans la structure de la Maison de Dieu en esprit.

Vous n'êtes plus étrangers ni des gens de dehors, mais les concitoyens des Saints et les domestiques de Dieu, disait saint Paul aux Ephésiens, et tel est le grand privilège qu'il leur attribuait dans les paroles de notre texte, en leur qualité de membres de l'Eglise. Ces expressions figurées : *vous n'êtes plus étrangers ni des gens du dehors*, sont prises du privilège que le peuple juif avait eu auparavant de faire un peuple à part, d'avoir une alliance particulière avec Dieu, de vivre sous son gouvernement direct et de jouir d'une manière spéciale de ses grâces. Les Gentils qui ne connaissaient pas Dieu,

ayant changé, comme dit saint Paul : la gloire de Dieu incorruptible en l'image des choses corruptibles, n'étaient pas de ce peuple; ils étaient hors de cette alliance, et ne jouissaient par conséquent pas de ces grâces, ils y étaient étrangers et comme gens du dehors. Tels avaient été autrefois les Ephésiens avec tous les autres Gentils; mais ayant reçu la parole qui leur avait été annoncée, ayant connu le Sauveur et étant entrés par la foi, en lui, dans la nouvelle alliance, ils étaient devenus par cela même le peuple de Dieu, ils n'étaient pas restés séparés; c'est pourquoi l'Apôtre leur disait alors : vous n'êtes plus étrangers ni des gens de dehors...

Et voulez-vous savoir, M. F., à quoi ils n'étaient pas étrangers? L'Apôtre vous l'apprend lui-même dans le chapitre de notre texte, au verset douzième lorsqu'en rappelant aux Ephésiens leur état avant leur conversion, il leur dit : *souvenez-vous que vous étiez en ce temps-là hors de Christ, n'ayant rien de commun avec la république d'Israël et étranger aux alliances de la promesse. Aux alliances de la promesse, c'est-à-dire à ces alliances traitées avec Abraham, Isaac, Jacob, et leurs descendants par le ministère des anges et par celui des prophètes; ces alliances qui, quoique nombreuses, n'avaient pourtant qu'un seul objet, qu'une promesse, savoir : la venue du Messie, de ce Jésus qui*

¹ Rom. 4.

*sauverait son peuple de leurs péchés*¹. Voilà ce à quoi les Ephésiens n'étaient plus, depuis leur conversion, étrangers; voilà le grand privilège qu'ils avaient acquis et qu'acquière encore tous ceux qui, par la foi en J. C. le médiateur, entrent, comme eux, dans l'alliance de la promesse. Et non-seulement cela, M. F., mais comme l'effet de cette participation est de faire entrer une ame dans l'Eglise où se fait l'application des mérites de J.-C. et où se trouve, par conséquent, le salut, après avoir dit : *vous n'êtes donc plus des étrangers*, il ajoute : *ni des gens de dehors*, comme pour leur dire : Autrefois que vous n'étiez point dans l'alliance de la promesse, vous étiez hors de J.-C., hors de la participation à ses mérites, hors de tout droit d'obtenir ses pardons, et par conséquent, hors du salut; *car il n'y a sous le ciel aucun autre nom, si ce n'est celui de Jésus qui ait été donné aux hommes et par lequel nous puissions être sauvés*². Mais maintenant que, par la foi, vous êtes entrés dans l'alliance et que vous êtes faits participans de la promesse; maintenant que vous êtes en J. C. et que vous avez, par conséquent, part à ses mérites, maintenant vous êtes assurés de votre salut, *car il est dit : il n'y a maintenant plus de condamnation pour ceux qui sont en J. C., lesquels vivent non selon la chair, mais selon l'esprit*³.

¹ Matth. I. 21. ² Act. IV. 12. ³ Rom. VIII. 4.

Enfin, c'est pour mieux exprimer aux Ephésiens la nature et le prix de ce glorieux privilège que l'Apôtre leur dit après les déclarations précédentes : *mais vous êtes les Concitoyens des Saints et les Domestiques de Dieu.* C'est-à-dire : vous êtes des habitans de la Cité où Dieu règne, des membres de la famille dont il est le chef, vous êtes par conséquent dans son amour, sous sa protection, et vous devez avoir part à son éternel héritage.

Telle était l'heureuse condition des Ephésiens depuis que par leur foi, ils étaient devenus membres de l'église de J. C.; mais penseriez-vous, M. F., que ce fut simplement parce qu'ils avaient abandonné les formes de l'idolâtrie; parce qu'ils avaient reçu le baptême, adopté le titre de chrétiens; parce qu'ils faisaient, en un mot, profession extérieure de l'Évangile?

Ne nous y trompons pas, M. F., sans doute ces caractères sont nécessaires et devaient, par conséquent, se trouver chez les Ephésiens pour que saint Paul pût leur attribuer le privilège d'être dans l'alliance; mais loin de nous la pensée que ce fussent là les fondemens sur lesquels il appuyait son témoignage, non; mais c'est surtout parce qu'ils étaient chrétiens de cœur, convertis réellement des idoles à Dieu, de Belial à J. C. et de leur immoralité précédente à une conduite sainte. C'est là ce qu'étaient les Ephésiens, comme on le voit par le témoignage de l'Apôtre : *aux Saints et aux Fidèles qui sont à*

Ephèse ¹. C'est là la vraie raison pour laquelle il les déclarait *les Concitoyens des Saints et les Domestiques de Dieu*.

Voilà donc aussi ce qu'il faut que nous soyons, M. C. F., pour avoir droit au même privilège. Il ne nous suffit pas d'être nés de parens chrétiens, d'avoir été introduits dans la communion extérieure de l'Eglise par le sacrement du baptême, de nous y soumettre à toutes les cérémonies qui y sont établies, d'y écouter, dans un temple, la Parole, de prononcer avec respect le saint nom de Jésus dans des prières ; il faut encore que nous soyons nés spirituellement, que nous soyons, par notre foi et par notre vie, de cette communion que nous confessons dans le symbole, quand nous disons : *je crois la communion des Saints*. Il faut que notre culte soit vrai et spirituel, comme Dieu le demande ; que nous recevions avec simplicité sa Parole, que nous mettions toute notre confiance en J. C. et en ses mérites ; en un mot, que *de morts que nous sommes tous naturellement dans le péché, suivant nos convoitises et appliquant nos membres pour être des instrumens d'iniquité, nous soyons devenus vivans à Dieu, ayant renoncé à la chair et appliquant maintenant nos membres pour être des instrumens de justice*. C'est à cette marque seulement, M. F., que nous connaissons si nous partici-

¹ Chap. 1. v. 4.

pons au privilège de n'être plus *des étrangers ni des gens de dehors*, si nous sommes *les Concitoyens des Saints et les Domestiques de Dieu* et si nous devons avoir part à l'alliance de la promesse.

Considérez maintenant le second privilège que l'Apôtre attribue ensuite aux Ephésiens, dans les paroles de notre texte, c'est celui *d'être édifiés sur le fondement des Apôtres et des Prophètes, et sur J. C. lui-même, qui est la maîtresse pierre de l'angle*. Dans le sens littéral, être édifié ou bâti sur un fondement, c'est y être d'abord posé et ensuite lié par un ciment propre à lui unir toutes les parties de l'édifice. Quand on a bâti ce temple, par exemple, on a établi d'abord un fondement, on y a posé ensuite successivement chacune des pierres qui devaient entrer dans sa construction, et on les a enfin liées, soit entr'elles, soit avec le fondement, par un ciment. Voilà aussi comment se construit l'édifice de la Maison de Dieu en esprit, c'est-à-dire, l'Eglise. Dieu en a d'abord posé le fondement, comme il le dit lui-même : *J'ai posé une pierre précieuse et éprouvée pour être un fondement en Sion*. Ensuite, il y a posé, dès le commencement, des ames, celles des Patriarches, par exemple, celles des Prophètes, celles des Apôtres et celles de tous les fidèles dans tous les temps; et enfin, il a uni ces ames, soit avec leur fondement, soit entr'elles, par

le ciment indestructible de la foi et de l'amour. C'est ainsi, M. C. F., que les fidèles Ephésiens étaient édifiés sur le fondement des Prophètes et des Apôtres, comme saint Paul nous le déclare, savoir, sur leur même doctrine. D'où il suit que, formant avec eux un même tout, qu'étant comme eux des pierres de l'édifice de l'Eglise, ils participaient avec eux aux mêmes grâces et devaient, par conséquent, avoir les mêmes destinées. Comme eux donc, ils étaient sous la protection immédiate du Sauveur, dans l'amour de Dieu le Père, sous les influences du Saint-Esprit, et par cela même des vases d'élection pour la félicité éternelle.

Combien grand et précieux, M. F., n'est pas ce privilège. Et cependant nous pouvons y aspirer. En effet, n'avons-nous pas les mêmes offres de salut, les mêmes grâces, les mêmes lumières, les mêmes secours, le même Evangile, le même Jésus; en un mot, le même fondement que les Ephésiens, les Apôtres et les Prophètes? Oui, M. F., comme la pierre qui a été posée pour être ce fondement est une pierre éprouvée, indestructible et toujours subsistante, ainsi l'édifice qui a été posé dessus, savoir l'Eglise, non-seulement subsiste, mais il continue à s'élever tous les jours par l'union des âmes qui sont à même d'entrer dans sa structure. Nous sommes appelés, comme les Ephésiens, à y entrer et à former ainsi tous ensemble un Temple saint consacré au Seigneur, dans lequel il habite, ce qui est un troi-

sième privilège dont l'Apôtre fait mention, et dont il félicite les Ephésiens, quand il leur dit : *Vous êtes édifiés ensemble pour être un Tabernacle de Dieu en esprit.*

M. F., un tabernacle ou un temple est sensé un lieu que Dieu a choisi pour en faire sa demeure, où il manifeste sa gloire, où il fait connaître sa volonté, où il reçoit les adorations des hommes, et où il répond à leurs prières par ses grâces. Tels étaient, sous l'ancienne alliance, d'abord le tabernacle et ensuite le temple de Jérusalem, que Dieu avait choisis pour y rendre plus sensibles ses communications avec les hommes. C'était là, vous le savez, M. F., qu'était l'arche de l'alliance d'où le Seigneur rendait ses oracles et faisait connaître sa volonté à son peuple; c'était là où était le propitiatoire d'où émanaient la grâce et la miséricorde; c'était là où était le Seschinnah comme symbole solennel de la présence divine; c'était là où étaient l'Urim et le Thumnin au moyen desquels le Seigneur était consulté et les prières lui étaient présentées; c'était là, enfin, qu'était conservé, sur un autel, le feu sacré descendu miraculeusement du ciel. Maintenant, ce n'est plus dans le tabernacle ni dans le temple de Jérusalem qui n'existent plus, que se trouvent toutes ces choses; ce n'est pas non plus dans les temples de nos jours qui, considérés en eux-mêmes, n'ont aucun rapport direct, aucune liaison nécessaire avec notre culte spirituel; mais c'est dans le grand et

saint temple de l'Eglise telle que nous l'avons définie, dans cette agrégation spirituelle des vrais Fidèles qui constitue la communion des Saints, dans ce temple seul digne de Dieu, et sur lequel nous souhaitons de fixer nos pensées, que tous les trésors émanant de la munificence divine se trouvent.

C'est là où est, comme arche de l'alliance, la Parole de Dieu qui nous rend ses oracles et nous fait connaître clairement sa volonté, quand cette Parole est attentivement consultée. C'est là où est l'Agneau immolé dès la fondation du monde, savoir : Jésus, notre victime de propitiation, en qui nous trouvons la rémission de nos péchés par son sang et le salut de nos âmes. C'est là où Dieu demeure et où il manifeste sa présence par les grâces qu'il verse continuellement dans le cœur de ceux qui le cherchent. C'est là où nous trouvons un accès libre au trône de sa grâce et où nous lui présentons efficacement, par les mérites de Jésus-Christ, nos prières. C'est là enfin où est l'Esprit, ce feu sacré descendu miraculeusement du ciel le jour de la première Pentecôte chrétienne, feu qui est répandu dans le cœur des vrais croyans pour les préserver de toute corruption et y entretenir continuellement la chaleur de la vie divine.

C'est l'Eglise, vous le voyez donc, M. C. F., qui, sous la dispensation de la nouvelle alliance dans laquelle nous avons le bonheur de vivre, est le seul temple vraiment consacré au Seigneur et le seul

lieu, par conséquent, où nous puissions trouver les grâces qui nous sont nécessaires. Quelle erreur déplorable, lorsque, par l'effet de notre ignorance, de nos dispositions sensuelles ou par incrédulité, nous n'aspérons plus à entrer dans la structure de ce saint temple, nous contentant d'un vain simulacre de christianisme qui ne consiste qu'en formes, en paroles, et qu'en même temps nous croyons être vrais membres de l'Eglise. C'est dans le dessein, M. F., de vous prémunir contre cette erreur, si le Seigneur daigne bénir notre intention, que nous voulons vous tracer encore, avant de finir, les caractères de tout vrai membre de l'Eglise.

Caractères auxquels nous pouvons reconnaître si nous sommes membres de l'Eglise.

Ces caractères ne sont pas difficiles à tracer, puisque tout membre de l'Eglise, tels qu'étaient les Ephésiens, est édifié sur le fondement des Apôtres et des Prophètes, puisque c'est Dieu qui a posé ce fondement, selon ce qu'il dit lui-même. Voici : *Je mettrai pour fondement en Sion, une pierre éprouvée, la pierre de l'angle le plus précieux, pour être un fondement solide*¹; *et puisqu'il ne peut en être posé d'autre que celui qui a été posé, lequel est J. C.*², il est clair que nul ne peut prétendre être membre de l'Eglise de J. C., s'il n'est assis, par la foi, sur ce fondement, c'est-à-dire, s'il ne croit de

¹ Isaïe 28. 16. ² I. Cor. III. 2.

tout son cœur ce que l'Écriture nous enseigne, que *Jésus est Dieu sur toutes choses, bénit éternellement, qu'il a été manifesté en chair ; qu'il est venu au monde pour sauver les pécheurs ; qu'il a porté nos péchés en son corps sur le bois ; qu'il a été navré pour nos forfaits, froissé pour nos iniquités ; que maintenant il n'y a plus aucune condamnation pour ceux qui sont en J. C., et que quiconque croit en lui, à la vie éternelle.* Vous reconnaîtrez donc, M. F., que vous êtes membres de l'Eglise de J. C., si, étant persuadés qu'il vous a rachetés de la condamnation par son sang ; si, mettant toute votre confiance aux mérites infinis de son sacrifice expiatoire ; et si, acceptant votre salut comme une grâce pure et gratuite de sa part, il vous est donné de pouvoir dire dans votre cœur, avec une douce liberté et une pleine confiance : *Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra plus me priver de l'amour que Dieu m'a témoigné en J. C. Notre-Seigneur* ¹.

Alors, étant édifiés sur le fondement des Apôtres et des Prophètes, vous serez assurés, à cet égard, que vous entrez dans la structure de la Maison de Dieu en esprit, mais il faut encore que vous y entriez d'une manière ferme et droite, c'est-à-dire,

¹ Rom. VIII. 37. 38.

que votre foi au Sauveur J. C. soit sans alliage et sans mélange. Quand on construit un édifice, une des conditions pour s'assurer de sa solidité et de sa durée, est que toutes les pierres qui y sont employées soient posées d'aplomb sur leur fondement, sans qu'elles penchent ni à droite ni à gauche; il en est de même dans la construction de l'édifice spirituel de l'Eglise : l'essentiel pour nous qui en sommes les pierres, est que nous soyons posés, par la foi, droitement sur J. C., sans pencher ni à droite ni à gauche, c'est-à-dire, sans nous appuyer ni sur nos propres mérites d'un côté, ni sur des promesses vaines de pardon de la part des hommes, ni sur de fausses idées de la bonté divine. C'est J. C. seul, comme victime de propitiation offerte pour nous, qui doit être notre fondement et l'objet unique de notre confiance. Ce n'est qu'alors, M. F., qu'étant posés d'aplomb sur la maîtresse pierre de l'angle; qu'étant unis avec elle, ensemble avec les Apôtres et avec les Prophètes, par le ciment indestructible de la même foi; et que, faisant ainsi avec eux un seul et même tout, nous serons assurés comme eux d'être pardonnés, réconciliés, sanctifiés et sauvés. Il suit donc de là, M. G. F., que tout homme, quelles que soient d'ailleurs ses opinions et ses œuvres, qui ne croit pas en Jésus comme au seul nom qui nous ait été donné par lequel nous puissions être sauvés; qui n'a pas part, par la foi, aux mérites infinis de son sacrifice expiatoire, et qui n'a pas été réconcilié avec Dieu,

notre père, par son sang, n'étant pas assis droitement et pleinement sur le seul fondement qui ait été posé, n'est pas de son Eglise, n'entre pas dans la structure de la Maison de Dieu en esprit, et n'a, par conséquent, aucune part aux alliances de la promesse, ni aucun droit à l'héritage céleste.

Enfin, l'enfant de Dieu, le vrai membre de l'Eglise de J. C. se reconnaît encore à ses œuvres. Les vérités de la foi, vous le savez, M. F., quand nous les avons reçues dans nos cœurs, ont la vertu de produire en nous la sanctification, comme une bonne sève, dans un arbre, a la vertu de faire produire à cet arbre les fruits qui lui sont propres; ainsi, vous connaîtrez que vous êtes unis à J. C., si vous avez en vous sa vie. C'est une règle à laquelle nous vous conjurons de vous attacher, M. F., car, nous sommes enclins à nous faire beaucoup d'illusions à ce sujet. Nous croyons à toutes les doctrines de l'Évangile, disons-nous, et en effet, loin de les nier et de les combattre, nous les confessons en toute circonstance et nous les défendons, nous les enseignons même, nous les expliquons et nous les recommandons: mais produisent-elles en nous la confiance en Dieu et la résignation? nous délivrent-elles des soucis de la vie, des défiances pour l'avenir et des désirs de l'ambition? amortissent-elles nos passions irascibles, telles que l'orgueil, l'amour-propre, la colère, la haine, la vengeance, et imposent-elles silence aux convoi-

tises impures de notre chair? Voilà ce que nous devons nous demander, M. C. F., pour ne pas nous abuser; car, tout en ayant horreur sincèrement de l'hypocrisie, hélas! sans le savoir, nous y tombons, nous embrassons les doctrines orthodoxes, nous contractons à l'extérieur une manière de vivre chrétienne, nous défendons la religion, nous nous intéressons à sa propagation, nous aimons les réunions pour la prière et nous y assistons : mais tout cela peut n'être qu'un système embrassé comme un autre, simplement parce qu'il convient à nos goûts, à notre position, à notre vanité, peut-être même à notre avancement terrestre. Si cela ne nous rend pas doux et humbles de cœur comme Jésus, si cela ne produit pas en nous l'indulgence, le support, la charité, et ne nous embrase pas d'un zèle ardent et soutenu pour l'avancement de son règne, nous sommes établis, *il est vrai, sur le bon fondement, mais comme nous n'édifions dessus que du bois, du foin et du chaume, notre travail sera détruit.*

Saint Pierre annonçant aux Fidèles en général la même doctrine que saint Paul, expliquant aux Ephésiens dans les paroles de notre texte, leur observe qu'ils entrent dans la structure de la Maison de Dieu en esprit, non pas seulement comme des pierres, mais encore comme des pierres vives; *vous aussi comme des pierres vives, vous êtes édifiés pour être une Maison spirituelle et une sainte sacrifica-*

ture, Pourquoi l'Apôtre fait-il cette distinction, en apparence si peu importante? Parce que, M. F., comme dans le sens matériel il y a des pierres molles, cassantes ou cariées au-dedans, quoiqu'elles aient d'ailleurs une belle couleur et une bonne apparence, ainsi, il y a, au spirituel, des cœurs lâches dans la vie chrétienne, subjugués par le mal à la moindre tentation, et même remplis de passions, de convoitises et de vices, quoique ayant une couleur de religion et des formes de piété dans leurs discours et dans leurs habitudes. L'Apôtre veut leur dire encore que, comme quand on bâtit une maison, on n'emploie pas ces pierres molles, cassantes ou cariées qui ne sauraient être taillées : ainsi, le Seigneur rejette comme impropres à entrer dans la structure de sa Maison en esprit, ceux qui, n'ayant qu'une foi morte, ont revêtu les apparences de la piété, mais en ont renié la force.

D'après ces choses, ce qui nous importe maintenant, M. F., est de savoir si nous entrons comme des *pierres vives* dans cette Maison de Dieu en esprit, et si, comme les Ephésiens, nous sommes posés sur le *fondement des Apôtres et des Prophètes*; c'est là le point essentiel pour chacun de nous individuellement, comme pour chacune de nos Eglises. Pour nous, l'essentiel n'est pas que nous nous nommions Chrétiens, que nous ayons un bruit de vie dans le

¹ Epht. 1^{re}. II. 5.

monde et que nous nous assemblions dans de beaux temples ; mais l'essentiel est que notre foi en Jésus soit ferme , notre espérance assurée , et notre vie chrétienne. Pour nos Eglises , l'essentiel n'est pas qu'elles soient puissantes , riches ou protégées par les hommes ; mais l'essentiel est qu'elles soient fondées , par leur doctrine , sur J. C. , *la maîtresse pierre de l'angle* , qu'elles jouissent au dehors d'une pleine liberté de discipline , de culte et d'enseignement ; que la parole de Dieu y soit répandue , lue et méditée ; que le nom de Jésus , comme Sauveur , y soit connu , prêché et confessé , et que toutes les vertus chrétiennes , comme fruits de la foi , y fleurissent. Voilà ce que nous devons désirer et demander au Seigneur , *soit pour chacun de nous , soit pour chacune de nos Eglises.*

Nous sommes loin , sans doute , d'avoir atteint un aussi haut degré de prospérité spirituelle ; et nous nous affligeons profondément en voyant parmi nous encore tant d'indifférence religieuse , tant de mondanité et tant d'incrédulité ; cependant , il est évident qu'en même temps Dieu y fait une œuvre éclatante de grâce. L'esprit religieux s'y réveille , et cet esprit commence à produire des fruits de zèle , d'amour et de dévouement chrétien. N'est-il pas réjouissant de voir prospérer ces nombreuses et précieuses institutions qui ont pour but , soit de propager la connaissance de la sainte Parole de Dieu , soit d'aller porter la nouvelle du salut , qui est en Jésus , jus-

qu'aux extrémités du monde? N'est-il pas réjouissant de voir les efforts et les sacrifices qui sont faits pour avancer l'instruction chez les hommes et les mettre, par là, en état de recevoir la lumière chrétienne? n'est-il pas réjouissant de voir combien on apprécie maintenant les influences du Christianisme comme la meilleure garantie de la pratique des vertus et de la jouissance du bonheur? Quel est le père de famille aujourd'hui qui ne désire ardemment que ses enfans ne s'élèvent dans le sentiment de la crainte de Dieu et ne deviennent de bons chrétiens? Ce sont les fruits, M. F., du commencement de réveil religieux que Dieu, dans son amour, opère actuellement par son esprit parmi les hommes.

- Il ne faut pas *mépriser le temps des petits commencemens*, nous est-il dit¹; c'est pourquoi nous devons, en toute humilité, nous réjouir de ce que nous voyons et en bénir le Seigneur; mais quel bonheur bien plus grand pour les individus, pour les familles et pour tout le pays, lorsqu'un grand nombre d'âmes ayant été ajoutées à l'Eglise et étant entrées, comme des pierres vives, dans la structure de cette Maison de Dieu en esprit, en rendront la beauté, la grandeur et la gloire divine bien plus apparentes? Non, M. C. F., on ne saurait se faire une idée suffisante de la puissance morale qu'exercerait sur les esprits des hommes, et seulement par son exemple,

¹ Zach. IV. 10.

une Eglise composée de régénérés et vivante par sa foi ; ce n'est pas trop de dire qu'une telle Eglise, si elle se trouvait sur la terre , attirerait à elle , par une sorte de ravissement , le cœur de tous les hommes , convertirait à Dieu toutes les nations , épurerait leurs mœurs et changerait ainsi entièrement la face du monde moral. Et savez-vous , M. F. , comment et pourquoi une telle influence lui serait donnée ? C'est parce que formant alors un Temple consacré au Seigneur , étant la Maison de Dieu en esprit , Dieu y demeurerait , et que la force morale d'une telle Eglise serait la force même de Dieu.

Eh bien ! M. F. , c'est ce qui arrivera , et ce sera là la glorieuse destinée de toute Eglise qui , embrassant la vérité de l'Evangile , la propageant et la gardant , réfléchira la lumière et la grâce de son céleste Epoux. C'est ce qui vous est proposé par l'infinie miséricorde de Dieu , à vous , M. F. , qui possédez pleinement la parole , qui en êtes , par l'esprit et par les formes mêmes de votre culte , comme les conservateurs , et qui pouvez puiser librement dans ses trésors. A vous , est imposé le grand devoir d'en démontrer la puissance et l'efficacité , par l'exemple de votre foi et de votre vie sainte , et à vous est accordé , par cela même , le glorieux privilège de faire resplendir sa lumière vivifiante par toute la terre. Voilà pourquoi nous avons désiré de vous faire contempler la beauté , la grandeur et l'excellence de l'édifice de l'Eglise qui est la Maison de Dieu en esprit , et pour-

quoi nous vous supplions encore maintenant d'entrer, comme des pierres vives, dans sa structure, en vous posant, par une foi sincère, sur le fondement des Apôtres et des Prophètes, sur Jésus, la maîtresse pierre de l'angle, et en vous unissant, soit à cette pierre de l'angle, par une foi de confiance, large, pleine et invariable, soit aux autres *pierres vivés*, c'est-à-dire, à tous les vrais chrétiens, par le ciment indestructible de l'amour. Par votre très-sainte foi, M. F., vous serez alors, ainsi que nous venons de vous l'expliquer, comme des *porte-flambeaux au milieu du monde* ; mais outre cette gloire qui est bien grande, quel ne sera pas, dans ce cas, votre bonheur, puisque, étant saints et fidèles, comme l'étaient les Ephésiens, vous serez aussi comme eux les Concitoyens des Saints, les Domestiques de Dieu, et tous ensemble un Tabernacle de Dieu en esprit. Voilà, M. G. et bien-aimés Frères, votre vocation, voilà votre salut et voilà votre gloire !

Quant à cette maison de prière, le zèle que nous avons pour elle, le prix que nous y attachons et la joie que son inauguration nous cause, sans doute, sont louables, puisque c'est ici où les membres de l'Eglise se rassemblent, où ils présentent en commun l'offrande de leurs prières, où Dieu est publiquement servi, et où sa Parole est prêchée ; mais sachez-vous, M. F., comment nous devons, à son égard,

Philip. 2. 15.

manifester notre zèle et notre joie? C'est en prenant dans nos cœurs et en la sainte présence de Dieu la résolution de ne négliger aucune occasion de venir y écouter cette Parole. Voilà le vrai moyen de lui consacrer cette maison et d'attirer sur elle, sur nos Eglises et sur nous-mêmes, ses bénédictions et ses grâces. Voilà le vrai moyen de répondre aux vues bienfaisantes de notre gouvernement, en nous aidant à l'édifier; voilà le vrai moyen, enfin, de parvenir à éclairer notre esprit, à rendre nos désirs purs, à sanctifier notre vie, et de nous assurer que nous sommes dans ce vrai Temple de Dieu en esprit, où se trouvent la rémission de nos péchés, la communion de notre ame avec le Sauveur, et la certitude de la félicité éternelle. Elevons tous ensemble, M. C. F., nos cœurs devant Dieu, pour lui consacrer cette Maison et pour lui demander ses grâces sur son Eglise et sur chacun de ses membres.

Eternel, notre Dieu! qui as étendu les cieux, posé les fondemens de la terre, et qui as dit à son Eglise : *Tu es mon peuple*¹. Seigneur Jésus, Sauveur adorable, qui as pris la *semence d'Abraham*², et as *racheté ton Eglise par ton propre sang*³; Esprit consolateur, qui *nous sanctifies avec tout le peuple élu de Dieu*, Trinité ineffable qui daignes te rendre sensible au fond de nos cœurs, par tes manifestations miséricordieuses, nous te consacrons solennelle-

¹ Isaïe LI. 46. ² Hébr. II. 16. ³ Hist. XX. 28.

ment, par nos vœux et par nos résolutions, ce temple, pour y célébrer ta majesté, y publier ta louange, y écouter ta parole et t'y présenter nos prières; confirme, par ton Esprit, ces vœux et ces résolutions, rends-les sincères, fermes et efficaces, afin qu'élevés au dessus des simples formes et toujours fixés sur toi, nos cœurs soient éclairés, spiritualisés, sanctifiés, et qu'ainsi, le culte que nous te rendrons, soit en esprit et en vérité, et qu'il te soit agréable. Ainsi soit-il!

DIEU EST AMOUR.

DIEU EST AMOUR. (I. Jean IV. 8.)

Discours prononcé le jour de Noël 1832, par J.-J. ROSEMANN, pasteur de l'Eglise réformée de Nérac.

Ce jour nous rappelle le plus étonnant, le plus extraordinaire de tous les événements, un événement qui confond notre faible raison et qui sera toujours une pierre d'achoppement pour ceux qui prennent les étroites limites de leur esprit pour la mesure du possible; un événement sur lequel repose, comme sur sa base unique, tout le Christianisme, et sans lequel nous serions sans espérance, sans paix et sans consolation dans la vie et dans la mort. — C'est le fait de l'Incarnation du Fils de Dieu,

le fait de Dieu se faisant homme ; le fait de la naissance de J. C.

Ce fait est le sublime commentaire de ces paroles :
Dieu est amour.

Reconnaissons d'abord, d'après les Ecritures, que J. C. est vraiment Dieu devenu homme.

Nous verrons ensuite que son Incarnation est la grande preuve que Dieu est amour.

Pour nous assurer de la vérité d'une doctrine proposée à notre foi, nous devons recourir à la Bible, comme à notre unique et infallible autorité, car la Bible est la parole de Dieu. En effet, on ne peut raisonnablement nier, pour peu qu'on se soit donné la peine d'examiner sérieusement cette matière, que la Bible ne porte tous les caractères internes et externes d'authenticité, de véracité, d'intégrité et de divinité que l'homme le plus scrupuleux puisse désirer.

Des multitudes d'ouvrages, écrits par des savans de toutes les nations et de toutes les époques, jouissant de la réputation la plus juste de probité et de perspicacité, ont établi scientifiquement l'authenticité et la divine origine des Ecritures. Toute une phalange d'hommes vraiment supérieurs par leur intelligence et leur génie, qu'on ne peut, certes, pas accuser de crédulité ou de fanatisme superstitieux, parmi lesquels je citerai le fameux astronome Kepler, Newton, Leibnitz, Pascal, le grand naturaliste Haller, le célèbre médecin Boerhave, une foule d'hommes éminemment instruits et respectables, vi-

vant actuellement en Allemagne, en Angleterre, en Amérique et ailleurs, ont fait et font profession de s'incliner devant la Bible, comme devant la révélation positive et surnaturelle de Dieu.

Au reste, les Ecritures portent en elles-mêmes, par la nature des choses qu'elles contiennent, aussi bien que par la manière dont elles les rapportent, tous les signes possibles de vérité. Leur caractère divin est si évident qu'il a arraché cet aveu à un grand incrédule : «La majesté des Ecritures m'étonne.» — Des millions d'hommes, à travers tous les siècles qui se sont écoulés depuis qu'elles sont écrites, ont fait et font encore tous les jours l'expérience personnelle et intime de leur divinité, en y trouvant la réponse à tous les besoins de leur esprit, de leur cœur et de leur conscience, en y trouvant la vérité sur Dieu et sur eux-mêmes, en y trouvant la paix, le bonheur, la régénération et la vie.

La divine autorité des Saintes Ecritures, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, étant donc hors de contestation pour nous, il ne nous reste plus qu'à les ouvrir avec humilité, respect, confiance et soumission, persuadés qu'elles contiennent la vérité et rien que la vérité, puisqu'elles sont divinement inspirées. — Dieu parle, inclinons-nous, écoutons.

Que dit donc la Bible de la personne de J. C. ?

Elle affirme qu'il s'est fait homme, qu'il s'est incarné, qu'il a pris, dans le sein d'une Vierge, un

corps semblable à celui des autres hommes, mais exempt, par la nature même de sa conception qui a été miraculeusement opérée par le Saint-Esprit, de la corruption originelle inhérente à notre nature. L'Écriture est formelle à cet égard : J. C. est véritablement homme.

Est-il aussi véritablement Dieu ?

Oui, J. C. est aussi véritablement Dieu. L'Écriture est non moins formelle à cet égard. Nombreuses en sont les preuves. Je n'en présenterai que quelques-unes :

Je remarquerai d'abord que la Parole divine donne à J. C. tous les noms du Dieu Très-Haut ; e'est ainsi que dans un grand nombre de passages, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, il est appelé Jéhovah, l'Éternel ou Seigneur ¹, le Seigneur des seigneurs, le Roi des rois ², l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, celui qui est, qui était et qui sera, le Tout-Puissant ³, le vrai Dieu, ⁴ le Dieu fort ⁵, Dieu sur toutes choses béni éternellement ⁶, Dieu avec nous ⁷, Dieu manifesté en chair ⁸.

Toutes les perfections et tous les attributs de Dieu sont indiqués comme appartenant à J. C.

Il est dit de lui qu'il est éternel ⁹, immuable ¹⁰, qu'il est présent partout ¹¹, qu'il a la toute science ¹² ;

¹ Jérémie 23. 6. Esaïe 8. 13. 14. Jean 12. 44. ² Apoc. 19. 16. ³ Apoc. 1. 8. ⁴ I. Jean 5. 20. ⁵ Esaïe 9. 5. ⁶ Rom. 9. 5. ⁷ Matth. 4. 23. ⁸ I. Tim. 3. 16. ⁹ Esaïe 9. 5. ¹⁰ Hébr. 13. 8. ¹¹ Matth. 28. 20. ¹² Jean 2. 25.

la toute puissance ¹, qu'il est la vie ², la lumière ³, la vérité ⁴, le saint et le juste ⁵.

Les œuvres que le Dieu vivant et vrai peut seul faire, sont également attribuées à J. C. Je ne parlerai que de deux. — La création ne peut évidemment être l'ouvrage que de Dieu. Au commencement, dit Moïse, Dieu créa le ciel et la terre. Nul autre que l'Être infini n'a pu créer ou former quelque chose de rien, n'a pu appeler les mondes et tous les êtres à l'existence. Eh bien ! il est écrit de J. C. que le monde a été fait par lui, et que sans lui, rien de ce qui a été fait n'a été fait ⁶. « Par Christ, lissons-nous dans l'épître aux Colossiens, ont été créées toutes les choses qui sont dans les cieux et sur la terre, les visibles et les invisibles, soit les trônes ou les dominations, ou les principautés ou les puissances, tout a été créé *par* lui et *pour* lui. » Dieu seul peut être le créateur et le but ou la fin de la création. J. C. est le créateur, il est le but et la fin de la création ; il est donc Dieu.

Aussi bien que la création, la Providence ou la conservation des choses créées n'est au pouvoir que de Dieu. Or, la Providence est tout aussi formellement attribuée à J. C. que la création, puisqu'il est dit qu'il *soutient* toutes choses par sa parole puissante, et que toutes choses subsistent ou persistent

¹ Matth. 28. 18. ² Jean 14. 6. ³ Jean 1. 9. ⁴ Jean 14. 6. ⁵ Actes 3. 14.

⁶ Jean 1. 3.

par lui ¹. Qui peut soutenir les cieux et la terre par la parole de son pouvoir? qui peut veiller à la conservation de tout ce qui existe? Est-ce un homme, qui n'est qu'un atôme dans la création? est-ce un Ange, le plus puissant des Anges créés? Il y a de la démençe à le dire. Dieu seul peut être la providence de l'immense univers. J. C. est la providence de l'univers; il est donc Dieu.

Dans toutes les relations qu'il soutient avec son Eglise ou l'assemblée de ses rachetés, J. C. est pour elle ce que nul autre que Dieu ne peut être. Nouvelle preuve de sa divinité.

Cette Eglise est appelée l'Eglise de Dieu ², l'Epouse de Dieu ³, et elle est aussi appelée l'Eglise de Christ ⁴, l'Epouse de Christ ⁵.

Le salut ou la rédemption de cette Eglise est évidemment l'œuvre de J. C. « Christ, est-il écrit, nous a rachetés de la malédiction de la loi, ayant été fait malédiction pour nous ⁶. » Les Saints parvenus à la perfection disent à Jésus : « Tu nous a rachetés par ton sang ⁷. » Jésus est l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ⁸. — Toutes ces déclarations sont positives. Jésus est le Sauveur, cela est clair; il est clair aussi que le Sauveur est le Seigneur-Dieu. « Les Fidèles, dit l'Apôtre, attendent l'apparition

¹ Hébr. 1. 3. Coloss. 1. 16. ² Actes 20. 28. ³ Esaïe 62. 5. ⁴ Rom. 16. 16.

⁵ Apoc. 21. 9. ⁶ Galat. 2. 13. ⁷ Apoc. V. 9. ⁸ Jean 1. 29.

de la gloire du grand Dieu et Sauveur J. C. qui s'est donné lui-même pour eux, afin de les racheter de toute iniquité¹. » C'est par *son sang* que Jésus a racheté son Eglise²; or, l'apôtre Paul adresse les paroles suivantes aux pasteurs de l'Eglise d'Ephèse : « Prenez garde à vous-mêmes et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques, pour paître l'Eglise de Dieu, laquelle il a acquise par son *propre sang*. » Rien de plus fort ne peut se dire pour prouver que nous avons pour Sauveur notre Dieu !

Il me serait facile de multiplier encore à l'infini les preuves scripturaires de cette éternelle et réelle divinité du Seigneur Jésus qui, comme celles que j'ai déjà présentées, donnent un solennel démenti à ceux qui prétendent qu'il ne faut voir dans cette fondamentale doctrine du Christianisme qu'une figure et une allégorie orientale.

Si le temps me le permettait, je pourrais rappeler toutes les preuves que nous fournissent, avec une si grande abondance, l'histoire, les prophéties et les types de l'ancienne alliance, ainsi que celles qu'on peut si facilement tirer du pouvoir personnel et non communiqué qu'avait le Christ d'annoncer longtemps à l'avance certains faits dont la réalisation, à l'époque où il les proclamait, était, on ne peut plus

¹ I. Pierre 1. 19. ² Actes 20. 28.

improbable, comme sa résurrection, la ruine de Jérusalem, le triomphe de sa doctrine; du pouvoir; également non communiqué, qu'il avait de faire des miracles, comme de calmer, par un mot, les tourmens de la mer; de rendre, par une seule parole, la vue à un aveugle de naissance, la vie à un mort; de chasser les démons et de guérir, par un seul acte de sa volonté, les plus terribles maladies. — Je me contenterai de citer encore un seul ordre de preuves. Le voici : — Les devoirs qui, d'après la Parole divine, sont imposés à tous les hommes envers J. C., sont de telle nature, qu'ils ne peuvent avoir pour objet, sous peine d'idolâtrie, que le seul Dieu, créateur éternel et parfait.

J. C. ordonna à ses Disciples d'instruire toutes les nations et de les baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ces paroles du baptême prouvent que les trois Personnes mystérieusement unies dans l'adorable Trinité sont égales en essence, et que ceux qui leur sont ainsi consacrés leur doivent la même foi, la même reconnaissance, le même amour et la même obéissance. — Le Fils est évidemment égal au Père dans les paroles baptismales. Nul être créé ne peut jamais être mis sur le même rang que le Père qui est dans les cieux. (Il serait absurde de dire qu'un *attribut* de Dieu pût l'être davantage.) J. C. est mis sur le même rang que le Père, il est donc son égal, un avec lui et le Saint-Esprit. Aussi, est-il

dit qu'il n'a pas regardé comme une usurpation d'être égal à Dieu ¹.

La prière ne doit être adressée qu'au seul et vrai Dieu ; seul il peut les entendre , seul il peut les exaucer , seul il peut donner la repentance , la rémission des péchés , la paix , les forces pour se sanctifier , toutes les grâces , la vie éternelle. J. C. entend les prières , il les exauce , il donne la repentance , la rémission des péchés ² , la paix , qu'il appelle *sa* paix ³ , les forces pour se sanctifier , toutes les grâces ⁴ , la vie éternelle ⁵.

Pour preuve que Jésus entend et exauce les prières qui lui sont adressées , je ne voudrais au besoin que l'expérience de chaque enfant de Dieu. Ce qui a fait dire à un homme , éminent par sa foi aussi bien que son savoir dans les sciences humaines ⁶ : « J'invoque J. C. comme mon Dieu , il me répond comme mon Dieu , car il a déjà souvent exaucé mes prières ; il est donc Dieu. »

Nous avons dans la Bible une foule d'exemples de prières adressées à Jésus. Pour n'en citer que deux , le malfaiteur sur la croix lui dit : « Seigneur , souviens-toi de moi quand tu seras entré dans ton règne ; et sa prière fut aussitôt exaucée , puisque le Sauveur agonisant lui répondit : Je te dis , en vérité , que tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis. —

¹ Philip. 2. 6. ² Actes 5. 31. ³ Jean 14. 27. ⁴ Jean 1. 16. ⁵ Jean 3. 16.

⁶ Lavater.

Etienne, martyr, homme rempli du Saint-Esprit, s'écria en poussant le dernier soupir : Seigneur Jésus reçois mon esprit. — Les Apôtres inspirés et toute l'Eglise primitive ont invoqué Christ comme le Père. Outre le témoignage des livres du Nouveau Testament et des Docteurs de l'Eglise, à cet égard, nous en avons d'autres; par exemple, les paroles suivantes que le païen Pline-le-Jeune écrivait, l'an 107, à l'empereur Trajan : « Les chrétiens ont coutume de s'assembler avant le lever du soleil, et ils chantent des hymnes à la louange du Christ comme à Dieu. »

Ce qui est vrai de la prière, l'est aussi de l'obéissance. Tu serviras l'Eternel ton Dieu, lui seul, est-il commandé. J. C. est notre maître. « Si quelqu'un me sert, dit-il, qu'il renonce à soi-même et qu'il me suive. Vous m'appellez Maître et Seigneur, et vous faites bien, car je le suis. » J. C. demande notre cœur, notre amour souverain, car il veut que nous l'aimions plus que notre père ou notre mère. — Dieu seul a droit de demander notre cœur et notre amour dominant, Dieu seul a droit d'être aimé plus qu'un père et une mère; J. C. est donc Dieu.

Ce qui peut se dire de la prière et du dévouement sans limite, peut se dire à plus forte raison encore, si c'est possible, de l'adoration.

L'adoration ou le culte divin ne peut être dû qu'au seul Dieu, créateur du ciel et de la terre; avoir tout autre objet d'adoration, fut-ce un Ange ou plus qu'un Ange, c'est être coupable d'idolâtrie.

« Tu adoreras le Seigneur ton Dieu lui seul ¹. « Tu n'auras point d'autre Dieu devant ma face ². » L'Éternel est jaloux ³ de la gloire qui lui appartient, et il ne la donnera point à un autre. — Or, J. C. doit être adoré. Il l'a été à sa naissance, il l'a été par une multitude de personnes, pendant sa vie terrestre, et jamais il ne s'est opposé à ces adorations, comme s'y est opposé l'apôtre Pierre, lorsque Corneille a voulu se prosterner devant lui, ou comme s'y est opposé l'Ange que Jean voulait adorer. Bien loin de refuser l'adoration, Jésus la provoque formellement; car, il déclare « que tous doivent honorer le Fils comme ils honorent le Père, et que ceux qui n'honorent pas le Fils n'honorent pas non plus le Père ⁴. » Nous lisons également dans l'épître aux Hébreux que tous les Anges de Dieu adorent le Fils ⁵. — L'adoration n'est due qu'au Dieu unique. Elle est due à J. C. de la part des hommes et des Anges. J. C. est donc Dieu!

Mais j'en ai dit assez pour prouver qu'à moins de rejeter l'autorité de la Bible, ou d'en torturer les innombrables déclarations de la manière la plus coupable; qu'à moins d'effacer, à coup d'incrédulité, de son front, le sceau du baptême; qu'à moins d'abjurer la foi de l'Eglise apostolique, de l'Eglise des premiers siècles, de l'Eglise de la réformation, de l'Eglise universelle; qu'à moins de déclarer les Pro-

¹ Luc 4. 8. ² Exode 20. 3. ³ Exode 20. 5. ⁴ Jean 5. 23. ⁵ Hébr. 1. 6.

phètes menteurs, les Apôtres menteurs, J. C. menteur, Dieu menteur, on doit reconnaître et croire que ce Jésus qui naquit, il y a aujourd'hui 1832 années, dans une étable, qui eut pour mère Marie, la pauvre vierge d'Israël, pour père adoptif un ouvrier, que ce Jésus de Nazareth qui vécut 30 ans de sa vie dans l'oubli, qui fut tenté par Satan, qui souffrit la faim, la soif, qui endura les plus grandes ignominies, qui fut trahi par un de ses Disciples, traîné devant des juges iniques, livré à la fureur de ses ennemis comme un vil malfaiteur, qui fut enveloppé d'horribles angoisses au jardin de Gethsémané jusqu'à suer du sang, et qui expira sur un gibet maudit, que ce Jésus est Dieu, l'entendez-vous, mes Frères, est Dieu!! oui, Dieu; sans doute, Dieu qui s'était incarné; Dieu qui s'était anéanti, Dieu qui avait pris la forme de serviteur; mais Dieu, mais Dieu!... O profondeur, ô merveille incompréhensible à notre vue bornée, ô dévouement incroyable à notre égoïsme, ô charité infinie de mon Sauveur, ô miséricorde de mon Dieu! — Certes, il est grand le mystère de piété, m'écrierai-je avec l'Apôtre: *Dieu a été manifesté en chair*. Oui, il est insondable cet abîme d'amour, mais il est réel, il est incontestable; car, la Parole de vérité l'atteste; et pour nier ce fait, pour amoindrir ce fait (car c'est un fait), il ne faut rien moins que biffer de la Bible, depuis le premier mot de la Genèse jusqu'au dernier mot de l'Apocalypse; il faut déclarer qu'il n'y a rien de vrai dans

le ciel et sur la terre; il faut imprimer, sur le front de Jésus, le saint et le juste (mes lèvres tremblent en prononçant cette supposition que les ennemis de la divinité de J. C. rendent nécessaire), le stigmate de l'imposture ou de la folie!... Rassure-toi donc, mon ame, tu sais en qui tu crois; non, tu ne crois pas une chimère, tu crois une éternelle réalité. Malheureux contradicteurs, est-ce donc votre bonheur que de contredire? cela peut-il donc rassasier votre ame? Mon bonheur à moi, mon rassasiement à moi, est de croire, et ma foi est fondée sur l'inébranlable rocher de la Parole de mon Dieu. Oui, je crois que J. C. est Dieu manifesté en chair, je crois que l'Enfant dans la crèche de Bethléem est le créateur souverain, le juge des vivans et des morts; je m'humilie, je m'abats dans la poudre, et je m'écrie avec la multitude de l'armée céleste, célébrant la naissance de ce divin Enfant : Gloire soit à Dieu au plus haut des cieux, paix sur la terre, bonne volonté envers les hommes!

Voyons maintenant, M. F., quel a été le but de cette humiliation extraordinaire du Fils de Dieu. Voyons comment la naissance de J. C. est la grande preuve que Dieu est amour.

Pourquoi Dieu s'est-il fait homme? — Pour sauver l'homme.

« Le Fils de l'Homme est venu pour sauver ce qui était perdu ¹. » « Dieu était en Christ, réconciliant

¹ Matth. 18. 11.

le monde avec soi, et ne leur imputant pas leurs péchés¹. » Voilà la clé du mystère de piété, voilà la grande prédication de la Noël.

Le but de la venue du Fils de Dieu était de relever l'humanité déchuë, de sauver les hommes des conséquences du péché et de l'esclavage du péché. — Qu'ils sont loin de comprendre la grandeur de la mission que J. C. est venu accomplir sur la terre, ceux qui pensent qu'il n'est apparu que pour donner aux hommes de nouveaux et d'admirables préceptes moraux, pour faire entrer l'humanité dans une ère de progrès, dans une nouvelle voie d'améliorations sociales ! Il a fait tout cela, sans doute, mais ce n'était pas là le but principal de sa venue. — Une telle mission pouvait être digne d'un sage ou d'un envoyé ordinaire ; il est déraisonnable de supposer qu'elle fut digne de la manifestation de Dieu en chair, car nous avons vu que J. C. est Dieu manifesté en chair. Oui, le grand but de l'incarnation de Christ a été d'opérer la rédemption des hommes. — Les hommes ont tous péché contre Dieu, et c'est ce qui les a perdus, c'est ce qui les a placés sous la juste condamnation du Dieu très-saint qui ne peut voir le mal sans le punir. — En effet, l'homme avait été créé pour glorifier Dieu, et il ne l'a point glorifié ; l'homme avait été créé pour aimer Dieu de tout son cœur, de toute son ame, et de toute sa pensée et son

¹ Corinth. 5. 19.

prochain comme soi-même, et il a refusé son cœur, son ame et sa pensée à Dieu, pour les répandre sur les créatures, et il a haï son prochain ¹. L'homme avait été créé pour être en communion avec Dieu, et il a rompu lui-même ce lien céleste; l'homme avait été créé pour faire en toutes choses la volonté de Dieu, et il a préféré sa propre volonté à celle de son Créateur; l'homme avait été créé à l'image de Dieu, en innocence, en pureté, en immortalité, et voici cette glorieuse image effacée par les souillures du péché, et nous sommes assujétis à la mort. En un mot, l'homme est dans son état naturel, par suite de sa chute et de ses transgressions de la loi de Dieu, sous la malédiction que l'Eternel a prononcé contre ceux qui désobéiraient à un seul point de sa loi ²; et si la justice de Dieu n'eut pas été contrebalancée par sa miséricorde; si Dieu n'eut pas été amour, l'homme devait rester à jamais sous cette légitime malédiction, à jamais loin de Dieu, énormément malheureux. Mais Dieu qui est infini, non-seulement dans sa sainteté et sa justice, mais qui l'est encore dans sa bonté et sa charité, Dieu qui est amour, a eu pitié des hommes, et a puni en son Fils unique le péché (qu'il devait absolument punir à cause de ses perfections inviolables, et pour maintenir l'ordre moral dans la création), au lieu de le punir sur les hommes pécheurs, et maintenant il les invite tous à se repen-

¹ Tite 3. 3. ² Galat. 3. 10.

tir et à recevoir, par la foi, le salut qui est en J. C. — « Dieu signale son amour envers nous, dit un Apôtre, en ce que, lorsque nous n'étions que pécheurs, Christ est mort pour nous ¹. » — « Cette parole est certaine et digne d'être entièrement reçue, que J. C. est venu au monde pour sauver les pécheurs ². » — « Tu n'as point voulu de sacrifice, ni d'offrande, mais tu m'as approprié un corps ³. » — « Il a porté nos langueurs, et il a pris sur lui nos douleurs, et nous avons estimé qu'étant ainsi frappé, il était battu de Dieu et affligé; or, il était navré pour nos forfaits et froissé pour nos iniquités; l'amende qui nous apporte la paix est tombée sur lui, et par sa meurtrissure nous avons la guérison. Nous avons tous été errans comme des brebis, nous nous sommes détournés chacun en suivant son propre chemin, et l'Eternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous ⁴. » « Qui croit au Fils a la vie éternelle; mais qui désobéit au Fils ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui ⁵. » « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai, et vous trouverez la paix et le repos de vos âmes ⁶. » « Etant donc justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu, par Notre-Seigneur J. C., par lequel aussi nous avons été amenés par la foi à cette grâce dans laquelle nous nous tenons, nes, et

¹ Rom. 5. 8. ² Timothée 1. 15. ³ Hébr. 10. 5. ⁴ Esaïe 53. 4. 5. 6. ⁵ Jean 3. 36. ⁶ Matth. 11. 28.

nous nous glorifions en l'espérance de la gloire de Dieu ¹. » « Rendons grâce au Père, qui nous a rendus capables de participer à l'héritage des Saints dans la lumière, qui nous a délivrés de la puissance des ténèbres, et nous a transportés au royaume de son Fils bien-aimé, en qui nous avons la rédemption par son sang, savoir, la rémission des péchés ². » — C'est là ce que l'Évangile appelle si énergiquement la *Folie de la Croix*; folie, en effet, pour les incrédules, pour ceux dont le Dieu de ce siècle a aveuglé l'entendement; mais sagesse de Dieu, mais puissance de Dieu, mais amour de Dieu pour ceux qui, d'une part, ont pesé leur culpabilité devant le Saint des Saints, et de l'autre, la justice divine. Qu'ils se réjouissent ceux-là de savoir que Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croirait en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle; qu'ils se réjouissent de savoir que J. C. reçoit avec compassion les pécheurs, même les plus grands des pécheurs, dès que, repentans et humiliés, ils se réfugient auprès de lui; qu'ils se réjouissent de savoir qu'il y a un Sauveur, un parfait Sauveur, et que ce Sauveur est notre Dieu.

Ah! certes, il y a dans ce dévouement du Fils de Dieu, dans ce sacrifice de Dieu, une profondeur d'amour et de compassion que nous ne saurions atteindre par les conceptions de notre intelligence, car les

¹ Rom. 5. 1. 2. ² Coloss. 1. 12. 13. 14.

Anges eux-mêmes ne le peuvent. Ah ! sans doute, il y a dans cet amour du Père et du Fils envers des créatures coupables, quelque chose qui, non-seulement étonne, mais qui écrase et effraye en quelque sorte par son énormité ; mais nous ne sommes pas appelés à disséquer cet amour avec le scalpel de notre raison, nous ne sommes pas même appelés à le comprendre maintenant ; nous sommes appelés à nous en emparer avec le cœur, à y croire avec une pleine foi appuyée sur le témoignage de la révélation de Dieu, à en accepter les bienheureux résultats avec des transports de joie et de gratitude, avec des larmes de componction, avec un cœur brisé et tout plein de repentir.

Dieu, parfaitement heureux en lui-même, appelle l'homme du néant à l'existence, le crée à sa ressemblance, le doue des plus excellentes facultés, le place en Eden, daigne entretenir avec lui une communion paternelle et lui fait trouver dans cette ineffable communion comme un retentissement de son propre bonheur. L'homme comblé ainsi des bienfaits de Dieu, désobéit aux ordres formels de son Créateur, et aussitôt le désordre, le mal et la mort s'introduisent dans son être. — Dieu, au lieu de faire subir à l'homme déchu toutes les conséquences de sa désobéissance, lui parle aussitôt de pardon, lui promet un puissant réparateur qui écrasera la tête du serpent et qui viendra arracher l'homme à la condamnation au péché et à la mort qu'il venait

d'attirer sur lui. N'est-ce pas là de l'amour? Dieu n'est-il pas amour?

Dieu voit cette promesse de miséricorde se perdre parmi les hommes de plus en plus corrompus et devenus idolâtres, et voulant maintenir parmi eux la connaissance indispensable de son plan de salut, afin que tout homme désireux de grâce et de vie, pût trouver la grâce et la vie, ne cesse d'envoyer des prédicateurs de *la justice*; il choisit même un peuple à part, qu'il fait dépositaire de cette promesse d'un libérateur, à laquelle il donna une clarté toujours plus grande par les cérémonies du culte lévitique, par une multitude de types, par les paroles de ses Prophètes. N'est-ce pas là de l'amour? Dieu n'est-il pas amour?

Les temps étant accomplis, Jésus-Jéhovah élevé au-dessus des cieux vient naître sur cette terre de péchés comme un faible enfant, s'expose à la faim, à la fatigue, à la tentation, aux insultes, devient l'homme de douleur; riche, il se fait pauvre pour nous, afin que par sa pauvreté, nous fussions rendus riches¹; lui qui n'a point connu de péché, devient péché pour nous, afin que nous fussions justice de Dieu en lui². Il opère sur la croix une rédemption éternelle; bon berger, il donne sa vie pour ses brebis. N'est-ce pas là de l'amour? Dieu n'est-il pas amour?

¹ 2. Corinth. 8. 9. ² Corinth. 5. 21.

Le Seigneur fonde son Eglise, il y fait retentir la parole de la réconciliation par ses serviteurs et ses sacremens. Il la protège, et chaque fois que l'erreur vient y usurper la place de la vérité, l'indifférence ou l'incrédulité, la place de la piété et de la foi, il la visite par une effusion nouvelle du Saint-Esprit, il suscite en elle des témoins fidèles qui, ne voulant savoir que J. C. est J. C. crucifié, placent de nouveau devant les ames le seul nom donné aux hommes par lequel nous puissions être sauvés. — N'est-ce pas là de l'amour?

Jésus se tenant à la porte de vos cœurs et y frappant, pour que vous lui ouvriez et qu'il puisse faire sa demeure en vous avec son Père, ne se laissant rebuter ni par vos froideurs, ni par vos longues résistances, voulant vous donner votre pardon, la paix de votre conscience, un cœur nouveau, la force pour résister au péché et pour triompher du monde, la vie éternelle; vous disant avec une bonté dont rien n'approche : Mon fils, ma fille donne-moi ton cœur. — N'est-ce pas là de l'amour? Dieu n'est-il pas amour?

Enfans de Dieu, qui avez été attirés au Fils par le Père, que de fois, depuis votre conversion, n'avez-vous pas contristé le Saint-Esprit par lequel vous avez été marqués pour le jour de la rédemption, par vos froideurs, vos infidélités, vos regards en arrière, vos chutes; et pourtant vous n'avez pas été abandonnés, vous n'avez pas été rejetés comme vous le mé-

ritiez : le Seigneur vous a relevés, vous a pardonnés, vous a rendu, dès que vous vous êtes sincèrement humiliés en sa présence, la joie et la paix. Dites-nous, n'est-ce pas de l'amour? Dieu n'est-il pas amour?

Oui, certes, Dieu est amour. Tout le proclame : Les cieux et tout ce qui est dans les cieux, la terre et tout ce qui est sur la terre, depuis l'Archange sur son trône de lumière, jusqu'au passereau dans son nid; mais ce qui le proclame surtout, c'est la rédemption des hommes, c'est le salut de l'Eglise. En ceci est la charité, non que nous ayons aimé Dieu, mais en ce qu'il nous a aimés et qu'il a envoyé son Fils pour être la propitiation pour nos péchés¹. — Voyez le Père abandonnant son Fils unique, en qui il a pris tout son bon plaisir, pour ne pas nous abandonner nous-mêmes à travers toute l'éternité; — voyez le Fils se livrant volontairement pour nous à la naissance de la chair; — voyez les opprobres, les souffrances, les plaies, la mort sanglante de J. C.; — voyez-le assis à la droite du Père, intercédant pour nous, prêt à nous accorder, avec notre pardon, les dons du Saint-Esprit, pour que nous puissions devenir parfaits comme le Père qui est dans les cieux est parfait; et dites-moi si Dieu n'est pas amour?

Qu'on vienne faire maintenant mille objections, qu'on vienne dire que l'homme est trop petit, que

¹ 1. Jean. 4. 10.

ce monde qu'il habite est trop perdu dans l'immensité des mondes pour que Dieu ait pu s'y intéresser à ce point. (Comme si pour Dieu, il y avait quelque chose de grand ou de petit!) qu'on vienne dire que Dieu est trop sublime pour avoir pu s'abaisser ainsi. (Comme si, dans ce sacrifice volontaire, pour sauver de malheureuses créatures des conséquences inévitables de leurs fautes, et pour glorifier en même temps les perfections de Dieu, n'éclatait pas une grandeur vraiment divine!) A tout cela, je ne répondrai qu'en mettant la main sur ma Bible; à tout cela, je ne répondrai que par des alleluia et des adorations; à tout cela; je ne répondrai qu'en montrant, d'une main, mes péchés et la justice inviolable de Dieu, et de l'autre, Bethléem et Golgotha.

Mes chers auditeurs, cet amour de Dieu qui vous a déjà souvent été représenté, et que je viens de placer encore une fois devant vous, quel effet a-t-il produit jusqu'ici en vous? Vous a-t-il laissés froids, durs, insensibles? vous a-t-il laissés amoureux de vous-mêmes, de vos jouissances sensuelles, du monde, du péché, pleins de vanité et d'orgueil? Ou bien cet amour qui a triomphé de la mort, a-t-il aussi triomphé de votre cœur? a-t-il eu la force d'en briser la dureté naturelle, de l'amollir, de l'amener à la repentance? a-t-il eu la force de dissiper ce nuage d'indifférence spirituelle qui nous enveloppe naturellement comme d'une atmosphère de mort? a-t-il été comme un feu qui a consumé tout le

chaume de vos prétendus mérites et tout cet échafaudage de paille élevé par votre bonne opinion de vous-même, et à l'aide duquel vous pensiez escalader le ciel? vous a-t-il conduits comme de petits enfans et comme des pécheurs froissés et condamnés aux pieds de J. C., comme de celui qui ne brise pas le roseau cassé? cet amour de Dieu a-t-il transformé votre être intérieur, a-t-il été pour vous le grand levier de la régénération? vous a-t-il inspiré l'horreur du mal et l'amour de tout bien? — C. F., répondez, qu'avez-vous fait jusqu'ici de cet amour de Dieu manifesté en J. C.? Lui avez-vous donné grande place dans vos pensées, l'avez-vous repassé dans votre cœur? y avez-vous cru? y croyez-vous en ce moment? vous l'êtes-vous appliqué à vous-mêmes, à vous personnellement, et vous êtes-vous dit dans l'émotion de votre ame : C'est moi aussi que Dieu a tant aimé, c'est aussi pour moi que Dieu est amour, c'est aussi par amour pour moi qu'il a livré son Fils à l'incarnation et à la mort de la Croix. Ah! M. F., si vous vous êtes dit ces choses, vous n'avez pas pu résister plus long-temps à un tel amour, vous vous êtes repentis, vous vous êtes arrêtés dans votre mauvaise course, et vous avez rendu à votre Dieu-Sauveur amour pour amour! Quant à moi, je sais bien que j'ai résisté long-temps à cette charité de mon Dieu, mais qu'enfin j'en ai été vaincu. Je sais que mon ame en a été comme transpercée, et que je me suis écrié : Seigneur, je ne suis qu'une indigne créature

qui n'a rien que ses péchés, et qui ne saurait donc rien t'offrir d'elle-même en retour de ta charité ; Mais voici mon cœur, viens le gagner, viens y régner désormais, viens le purifier. Que veux-tu que je fasse, car je ne puis pas ne pas t'aimer pour ton amour. Et ce que j'ai dit par la pure grâce de mon Dieu, plusieurs d'entre vous l'ont dit (pourquoi faut-il, hélas! que ce ne soit encore qu'un petit nombre); des milliers de pécheurs reçus en grâce l'ont dit dans tous les temps, des milliers le disent de nos jours dans tous les lieux où retentit cet Evangile d'amour, des milliers le diront aussi long-temps qu'il y aura une Eglise de Jésus-Christ sur la terre, c'est-à-dire aussi long-temps que durera la terre. Et pourquoi ne le diriez-vous pas tous en ce moment même, ô mes chers Frères! Pourquoi ce jour ne serait-il pas pour chacun de vous un jour de naissance selon l'Esprit! O Seigneur! toi qui es amour, viens visiter toutes ces ames dans ton amour. Montre-leur, par la démonstration de ton Saint-Esprit, combien tu les a aimées et combien tu les aimes, afin qu'elles t'aiment à leur tour et qu'en t'aimant elles gardent tes commandemens!

O mes C. F., examinez-vous bien vous-mêmes et reconnaissez si vous avez expérimenté par le St-Esprit que Dieu est amour, ou si vous êtes demeurés jusqu'ici étrangers à cette précieuse et indispensable expérience. Avez-vous senti vos misères, avez-vous reconnu que par vos désobéissances vous avez

mérite d'être rejetés de Dieu à toujours, mais que Dieu qui est riche en miséricorde par sa grande charité de laquelle il vous a aimés, lorsque vous étiez morts dans vos fautes, vous a vivifiés avec Christ, par la grâce duquel vous êtes sauvés¹? Avez-vous l'humble assurance que tous vos péchés ont été portés sur la croix, et que par la foi au sang de l'Agneau, vous pouvez, avec une pleine confiance, vous appliquer le pardon de Dieu et votre absolution totale? Oh! qu'heureux êtes-vous, si vous avez ainsi cru le témoignage que Dieu a rendu dans sa Parole. Mais ne vous abusez pas. Souvenez-vous que si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature; que les choses vieilles sont passées et que toutes choses sont devenues nouvelles². Souvenez-vous que si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui³. Souvenez-vous que si quelqu'un dit : j'aime Dieu, et que cependant il hait son frère, il est menteur⁴. Souvenez-vous qu'à ceci nous avons connu la charité, c'est qu'il a exposé sa vie pour nous et que nous devons donc aussi exposer nos vies pour nos frères⁵. On ne peut trop le répéter, quand l'amour de Dieu manifesté en J. C. a touché un cœur, il ne veut plus s'appartenir à lui-même, il est affranchi, il méprise les vanités du monde, il sait que la petitesse et l'humilité lui conviennent et non pas les éloges et les

¹ Ephés. 2. 4. 5. ² 2. Corinth. 5. 17. ³ 1. St-Jean. 2. 15. ⁴ 1. St-Jean. 4. 20. ⁵ 1. St-Jean. 3. 16.

flatteries; il est dévoué à ses semblables, plein de support, de désintéressement et de bienfaisance; il pardonne les offenses, il aime ses ennemis, il prie pour eux du fond de son cœur; il est consacré au service de son divin Maître, et il s'afflige de l'être encore si peu; il travaille activement à l'avancement de son règne, et il s'afflige d'y travailler encore avec tant de lenteur et si peu de renoncement; il prie beaucoup, et il s'afflige de prier si peu et avec si peu de foi; il aime son Dieu-Sauveur, et il s'afflige de l'aimer si peu; il aime la Parole de Dieu, il aime les enfans de Dieu, et se réjouit de porter avec eux l'opprobre du Seigneur Jésus; il aime la volonté de Dieu, il a pris le péché en horreur, se souvenant de toutes les amertumes qu'il a causées à son charitable Rédempteur; et s'il en sent encore trop souvent les atteintes à cause de la profonde corruption de sa nature, sa douleur en est sincère et vive: il a pour but la sanctification, pour fin et pour la perfection; il s'est, en un mot, opéré en lui un changement qui ne peut se décrire; son front appesanti vers la terre a été redressé et a reçu comme une puissante impulsion vers le ciel; de sorte que ses désirs et ses espérances et ses affections qui, jusque là, s'étaient concentrés sur des objets, des intérêts, des plaisirs, des gloires, des ambitions terrestres, se portent maintenant sur les biens invisibles, sur la gloire impérissable du royaume des cieux.

Je n'ai plus qu'un mot à dire. — Hors de J. C.,

nous ne pouvons rencontrer l'amour de Dieu, nous ne pouvons connaître que Dieu est amour, et ceux qui comptent sur la bonté de Dieu, sur l'amour et la miséricorde de Dieu, sans chercher cette bonté, cet amour, cette miséricorde à travers J. C., ne savent ce qu'ils font; car, hors de J. C., nous ne pouvons rencontrer que la justice de Dieu, et cette justice est comme un feu consumant¹; cette justice percera comme d'un glaive ceux qui ne l'auront pas détournée de dessus de leur tête coupable, écrasera comme une montagne ceux qui ne seront pas trouvés, au jour du jugement, dans l'arche du salut, c'est-à-dire, dans les bras de ce Sauveur qui ne repousse aucun de ceux qui viennent s'y jeter, car il est amour. — Oui, Dieu est amour. Gloire à ce Dieu d'amour!

LA NOUVELLE NAISSANCE.

« Jésus lui répondit : En vérité, en vérité, je vous dis que personne ne peut entrer dans le royaume de Dieu s'il ne naît de nouveau. (Jean III. 3.) »

En vérité, en vérité, je vous dis que personne ne peut entrer dans le royaume de Dieu s'il ne naît de nouveau. — Mais comment, répond le docteur à Jésus, comment un homme peut-il naître quand il est vieux? Est-ce qu'il peut entrer dans le sein de sa

¹ Hébr. 12. 29.

mère et naître une seconde fois? — De nos jours, M. F., il n'est pas un seul homme qui, ayant ouvert la Bible, puisse se méprendre aussi grossièrement sur le véritable sens de ces paroles de Jésus. Tous reconnaissent que la nouvelle naissance dont il s'agit ici est une naissance toute spirituelle, un changement moral; que ce n'est pas la chair, mais l'esprit qui doit naître de nouveau. Mais ces paroles une fois ainsi interprétées, doivent-elles être prises dans toute la rigueur du sens qu'elles présentent? Faut-il, en effet, que l'homme dépouille pièce à pièce ses sentimens, ses inclinations, ses idées, pour revêtir de nouvelles idées, de nouvelles inclinations, de nouveaux sentimens? Jésus n'emploie-t-il pas plutôt cette manière de parler, pour faire sentir plus vivement à l'homme le besoin qu'il a de travailler sur les penchans qui sont déjà en lui, de développer, de perfectionner les uns, et de comprimer, d'étouffer les autres? Non, M. F., de telles interprétations de la Bible ne sont pas la Bible, de telles interprétations des paroles de Jésus ne sont pas les paroles de Jésus. Quand ce Sauveur nous dit : il faut naître de nouveau, c'est qu'il faut naître de nouveau; non pas modifier, corriger, améliorer nos pensées, nos sentimens; mais en changer, mais nous régénérer, mais devenir une nouvelle créature, comme la statue de bronze renversée, brisée, fondue; prend une nouvelle forme jetée dans un nouveau moule. Telle est la vérité que nous voudrions vous faire sentir,

car ce n'est que parce qu'elle est méconnue qu'on voit ce mélange effrayant de l'Évangile de Jésus et de l'Évangile du monde usurper le nom de Christianisme, et que chacun se fait une morale, se crée une croyance selon ses désirs, ses passions, et ce n'est que lorsqu'on reconnaîtra l'intervalle immense qui sépare le chrétien du mondain, qu'on pourra être effrayé à salut et former, peut-être, le désir de naître de nouveau. Dieu veuille donner efficace à nos paroles et les faire pénétrer dans vos cœurs. Amen !

Pour se convaincre que ce n'est pas une simple modification, mais bien un changement complet, une nouvelle naissance que J. C. exige, il suffira de mettre en présence la vie du chrétien, d'après l'Évangile, et la vie de l'homme qui n'a pas encore reconnu cet Évangile. Essayons ce parallèle. — On convient généralement que pour bien apprécier une action, il faut examiner les motifs qui l'ont dictée; car deux motifs entièrement différens peuvent inspirer deux actions en apparence semblables : la vanité et la charité déposent également leur obole dans la main de l'indigence; l'égoïsme et l'amour du prochain rapprochent l'un et l'autre l'homme de son semblable. En comparant la vie du chrétien à celle de l'homme du monde, remontons donc surtout aux mobiles qui les guident l'un et l'autre, et c'est alors que nous en comprendrons toute la différence et que nous sentirons toute leur incompatibilité.

Un seul mot peut rendre ce que l'Évangile de-

mande à l'homme pour arriver à cette nouvelle naissance : c'est le renoncement, le renoncement à soi-même. Je ne veux pas examiner, pour le moment, si ce renoncement de l'homme à tout ce qu'il affectionne naturellement lui est facile ou pénible ; je laisse, pour l'instant, cette question, et je me borne à chercher, l'Évangile à la main, quelle est cette nouvelle naissance demandée par Jésus, et j'affirme que son premier caractère est le renoncement à soi-même. Parcourez les divers préceptes de J. C., et voyez s'ils ne viennent pas tous se rattacher à ce centre commun. S'agit-il de nos rapports avec Dieu ? nous devons nous oublier nous-mêmes, pour « l'aimer de tout notre cœur et de toute notre âme, soit que nous mangions, soit que nous buvions ; nous devons tout faire à la gloire de Dieu. » Est-il question de nos relations avec les hommes ? nous devons les regarder comme des frères ; s'ils nous haïssent, les bénir ; s'ils nous offensent, leur pardonner ; s'ils nous dépouillent de notre manteau, leur abandonner encore notre tunique ; en un mot, les aimer comme nous-mêmes, renoncer à notre personnalité pour ne faire qu'un cœur et qu'une âme avec eux. Renoncement aux plaisirs du monde : « Usez de ce monde comme n'en usant pas ; si quelqu'un aime le monde, il est ennemi de Dieu. » Renoncement à l'amour des richesses : « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre que les vers et la rouille consomment ; l'amour des richesses est la racine de tous les maux. » Renoncement

à cette gloire humaine qui plaît tant à notre cœur : «Ne cherchez point la vaine gloire, les premiers seront les derniers. Dieu résiste aux orgueilleux.» Renoncement à cette estime aveugle que nous avons pour nous-mêmes : «Il n'y a point de justes, pas même un seul ; ils se sont tous égarés, ils se sont tous corrompus ; il n'y en a pas un qui fasse le bien, pas même un seul.» Renoncement à nos affections terrestres si la cause de Jésus l'exige : «Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi.» Enfin, renoncement à nous-mêmes : «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il charge sa croix et qu'il me suive ; celui qui voudra sauver sa vie la perdra, mais quiconque perdra son ame pour l'amour de moi la retrouvera.» En un mot, le chrétien doit s'oublier lui-même pour penser à son Dieu ; il meurt à ce monde pour vivre en Christ, il ne vit plus de sa propre vie, c'est Dieu qui vit en lui. Ce n'est pas sa propre gloire qu'il cherche, c'est la gloire de Dieu ; ce n'est pas sa propre volonté qu'il désire accomplir, mais la volonté de Dieu. Telle est, M. F., en peu de mots, l'image du chrétien. Non du chrétien comme vous l'avez connu dans le monde, mais du chrétien tel que le demande l'Évangile, du chrétien régénéré tel que Jésus le veut pour lui ouvrir le royaume de Dieu. — Voilà ce que l'homme devrait être ; voyons ce qu'il est réellement, et prononcez ensuite si le changement que demande le Christianisme est une légère modification ou un chan-

gement complet , une simple amélioration ou une nouvelle naissance. Nous avons vu le chrétien , voyons l'homme du monde.

Nous l'avons vu , un seul principe peut rendre compte de la conduite de l'homme régénéré : c'est le renoncement à lui-même. Maintenant , quel mobile peut expliquer la vie de l'homme naturel ? Ce n'est certainement pas le renoncement à lui-même. Loin de là , rien de plus opposé , rien de plus directement contraire. — M. F. , je viens de suite au fait , et j'exprime franchement , par un seul mot , ce que j'aurais pu dire sans blesser , après de longs détours. Le premier , l'unique mobile de l'homme non encore chrétien , le principe de toutes ses pensées , de toutes ses paroles , de toutes ses actions , c'est l'égoïsme. M. F. , retracerai-je , pour établir cette vérité , l'état de la société actuelle ? mettrai-je sous vos yeux le tableau de ses principes et de ses actes ? vous exposerai-je cette philosophie moderne qui a reconnu l'égoïsme tellement enraciné au cœur de l'homme , qu'elle n'a pas cru pouvoir mieux faire que de le présenter comme la base de la morale , en le déguisant sous le nom d'intérêt bien entendu ? Descendant de la théorie des philosophes aux principes répandus dans les masses , vous parlerai-je de ces adages populaires qu'on exprime , sans rougir , comme des proverbes de sagesse ? qu'avant tout , il faut songer à soi ; que charité bien ordonnée commence par soi-même ; chacun pour soi ; principes qui , dans l'esprit de ce-

lui qui les prononce, veulent dire tout pour moi et rien que pour moi? vous parlerai-je de ces jeunes hommes de nos jours qui ont cru leur siècle assez avancé dans l'amour du gain pour élever des autels à l'argent, qui, ne trouvant plus autour d'eux de croyances auxquelles appliquer le mot de religion, ont cru pouvoir l'adapter à des théories d'avarice et de cupidité? vous parlerai-je de cette guerre à mort que l'on voit dans toutes les branches du commerce, dans laquelle chaque combattant semble dire de son concurrent : qu'il meurt pourvu que je vive? de ces ruses, de ces mensonges, de ces fraudes innombrables qu'on excuse pourvu qu'elles conduisent à la fortune? vous énumérerai-je ces milliers d'hommes qu'amènent chaque jour devant les tribunaux des procès scandaleux dont la source inépuisable est toujours l'or, l'argent, l'intérêt, c'est-à-dire, l'égoïsme? Non, en vérité, ce serait chose trop facile; ce n'est pas dans les vices qu'on avoue que je veux puiser mes argumens, c'est dans ce que l'homme appelle ses vertus que je veux trouver les preuves de son égoïsme. Prenez des exemples dans ce que nous avons eu, il y a peu d'années, sous les yeux. A quelle époque a-t-on plus parlé de patriotisme, d'amour du bien public, qu'à l'aurore du jour de liberté qui vient de se lever sur notre patrie? Alors, ce n'était qu'un cri d'un bout de la France à l'autre pour protester de son dévouement à la patrie; pour elle, les premiers de la nation s'exposent en protestant contre

l'arbitraire; les publicistes affrontent les cachots en révélant avec courage les trames contre les libertés publiques, et promettent à l'ombre du trône qui s'élève un avenir de bonheur et de gloire; le commerce se résigne avec joie à l'abandon momentané de son industrie. Chaque citoyen prend les armes et fait le sacrifice de son temps pour maintenir l'ordre à l'intérieur, et offre son bras pour défendre ses frontières. Tous semblent rivaliser de zèle, de dévouement, et s'oublier eux-mêmes pour ne songer qu'au bien général. — Eh bien! quelques jours s'écoulent, et déjà des voix s'élèvent pour blâmer les actes du pouvoir; chaque instant en voit grossir le nombre, et bientôt ce n'est plus qu'un concert unanime de plaintes, de reproches, d'injures, de révoltes. Les grands font retentir la tribune nationale de violentes déclamations et d'amères personnalités. Les écrivains blâment tous les actes, font suspecter les intentions, injurient les personnes, calomnient quand ils ne peuvent plus médire, excitent le peuple à la haine, remuent les passions aux dépens de l'ordre public. L'industrie élève de toutes parts ses réclamations, s'irrite de ne pas jouir d'une prospérité qu'il n'est au pouvoir de personne de lui donner; la classe laborieuse se soulève dans chaque cité, et trouble l'ordre qu'elle s'était chargée de maintenir, méconnaît ses magistrats, viole la propriété et présente ses demandes à la pointe de ses armes. La jeunesse conspire, exaspère les masses, lève l'étendard de la révolte et

veut détruire le trône qu'elle-même a élevé, pour y substituer l'anarchie sous le nom de liberté. — Pourquoi tout cela? pourquoi ce changement subit dans les sentimens de toutes les classes? — Pourquoi! Parce que beaucoup d'ambitions ont été déçues, beaucoup d'espérances frustrées; parce que tous les grands ne sont pas arrivés au pouvoir, parce que tous les publicistes n'ont pas obtenu une place, parce que le commerce n'a pas repris de suite le double d'extention et d'activité, parce que l'ouvrier n'est pas mieux arrivé qu'autrefois à l'aisance sans travail, parce que la jeunesse s'est vue oubliée et remise à sa place; et tout cela, parce que ce prétendu patriotisme n'était que de l'égoïsme déguisé, parce que chacun entendait par intérêt public son intérêt particulier. Aussi long-temps que le mouvement s'est préparé, tous ont poussé des cris de joie, espérant être entraînés avec lui; et dès qu'il a été accompli, chacun a poussé des cris de rage parce qu'il était resté derrière. Si le patriotisme était vraiment dans le cœur, pourquoi donc se plaindre quand l'intérêt particulier s'est trouvé blessé? qu'est-ce donc que l'amour de la patrie, sinon le sacrifice de soi-même pour le bien général? Mais, non; les grands ont bien compris que ce bien général demandait l'oubli de leur haine, la fusion des partis, enfin, l'union, la concorde, et ils n'en ont pas moins continué leurs disputes; les écrivains ont bien senti que ce bien général réclamait une administration puissante, res-

pectée, et ils n'en ont pas moins redoublé d'efforts pour miner sa puissance et lui enlever le respect. L'artisan était bien convaincu que ce bien général ne pouvait naître que de l'ordre intérieur, et il n'en a pas moins tenté de nouvelles révoltes. Il est vrai que quelques opinions se sont modifiées, mais c'est en arrivant au pouvoir. Quelques plaintes se sont apaisées, mais par l'appât d'une faveur. Quelques feuilles ont changé de nuance, mais au prix de l'argent; et soit que vous portiez vos regards sur ceux qui blâment ou sur ceux qui louent, sur ceux qui se taisent ou sur ceux qui se plaignent, vous trouvez toujours caché sous l'amour du bien public l'amour du moi, sous le dévouement l'intérêt, sous l'affection l'argent, sous le patriotisme l'égoïsme, le pur égoïsme, toujours et partout l'égoïsme.

Après avoir demandé mes preuves aux prétendues vertus de l'homme, je vais plus loin, et je veux les trouver encore dans ses principes de morale, dans les idées qu'il se forme généralement du bien et du mal. Quels sont les crimes et les vices contre lesquels on s'élève avec le plus de force? Le meurtre, le vol, la calomnie et le mensonge. Quels sont ceux qu'on est le mieux disposé à traiter avec indulgence? Le suicide, l'impureté, le blasphème, l'irréligion et la sensualité. Pourquoi cette différence? Est-il moins coupable au tribunal de la justice éternelle d'outrager Dieu en blasphémant son nom et en méprisant sa religion, que d'outrager les hommes par des men-

songes et des calomnies ? est-il plus excusable aux yeux du Créateur de souiller et de détruire son ouvrage dans notre propre personne que dans celle de nos semblables ? Non , mais c'est qu'encore ici l'égoïsme pervertit nos idées sur le juste et l'injuste , sur le bon et le mauvais. Si nous nous élevons avec tant de force contre le meurtre , le vol , la calomnie et le mensonge , c'est que nous courons risque d'en être les victimes , c'est qu'ils peuvent blesser nos intérêts et nos personnes ; et si nous avons tant d'indulgence pour le suicide , l'impureté , le blasphème et l'irréligion de nos frères , c'est qu'ils ne nous nuisent en rien ; ce n'est pas sur nous-mêmes qu'en retombent les fâcheuses conséquences. Aussi , avons-nous trouvé contre les premiers qui menacent nos jours et notre propriété , des échafauds , des fers , des cachots et la honte , et n'avons-nous réclamé contre les seconds qui n'offensent que Dieu , que la pitié , l'excuse et l'indifférence ; en sorte qu'on pourrait assigner d'avance , dans notre code de morale , une place à chaque vice , d'après le dommage que nos propres intérêts en reçoivent : ce qui peut nous nuire devient injuste et punissable , et ce qui ne nous touche pas peut être toléré et pardonné ; et finalement , nos principes de justice et de vertu ont encore pour base l'égoïsme.

Si le monde est aussi profondément égoïste que vous le présentez , me dira-t-on , peut-être , comment expliquer ces actes de générosité répandus sur toutes

les infortunes , ces hospices élevés à la maladie , ces établissemens de bienfaisance ouverts à l'indigence , ces collectes recueillies pour la misère , ces aumônes distribuées à chaque porte , dans chaque place publique , dans chaque église ? M. F. , nous reconnaissons l'exactitude de ces faits , mais ce que vous devez à votre tour reconnaître , c'est que ce que l'on fait est encore bien loin de ce que l'on pourrait faire ; l'immense disproportion des fortunes est là pour le prouver ; et si un malheureux est secouru , dix restent dans le besoin ; si une main accorde une aumône , vingt la refusent ; si une porte accueille l'indigent , un grand nombre se referment sur lui. D'ailleurs , nous ne voulons pas dire que tous les hommes sont égoïstes : non , il y a des exceptions , puisqu'il y a des chrétiens , et nous croyons pouvoir réclamer pour eux une grande partie du bien que vous signalez. — Mais enfin , en faisant la part de ces chrétiens , en accordant que le reste du monde ne fait pas autant qu'il pourrait faire , n'est-il pas vrai toujours qu'il fait quelque chose ? et s'il est radicalement égoïste , à quels motifs attribuer ces sacrifices , ces aumônes ? — A quels motifs ! A l'égoïsme inspiré par la prudence , quand , pour sa sûreté , la société a cru devoir arracher des hommes à un excès de misère qui les aurait conduits au désespoir ; à l'égoïsme sous le nom de vanité , quand en accordant une aumône on a fait sonner la trompette pour être vu et honoré des hommes , quand un nom a dû être placé

sur une liste de bienfaiteurs où il était honteux de ne pas le trouver et honorable de le faire lire ; à l'égoïsme pressé par l'importunité, quand on a voulu mettre fin aux demandes multipliées d'un ami importun, ou chasser de sa porte un demandeur infatigable ; à l'égoïsme déguisé sous mille formes insaisissables, changeantes ; mais toujours à l'égoïsme si l'on voulait descendre dans sa conscience et répondre de bonne foi. Mais, que dis-je ! la société n'en fait-elle pas chaque jour l'aveu par ce faux-semblant de générosité dont elle couvre tous ses actes pour cacher la nudité de cet égoïsme ? Pourquoi ces protestations exagérées de dévouement prodiguées dans mille occasions, cet empressement à s'informer de tout ce qui vous intéresse, ces formes si polies, si affectueuses dans les paroles et dans les écrits ? pourquoi ces offres de service à qui ne demande rien et n'a besoin de rien ? Si ces formes extérieures sont l'expression fidèle de ce qui se passe dans le cœur, pourquoi ceux à qui elles s'adressent se gardent-ils bien de les prendre à la lettre, et loin d'en profiter dans le besoin, se contentent-ils d'y répondre par des protestations semblables ? Parce qu'ils savent bien qu'à leur première demande on opposerait mille prétextes, et qu'à défaut de prétextes, ils trouveraient un refus ; parce qu'ils savent bien que ce n'est là qu'un langage de convention auquel personne ne croit, ni celui qui le tient, ni celui à qui il s'adresse ; parce qu'enfin, ce vernis de politesse est

nécessaire pour rendre la vie praticable au milieu de notre société, et que si l'on exprimait sans détour ce que l'on pense, si on laissait lire à découvert dans son cœur, on se ferait mutuellement horreur, si hideux nous paraît l'égoïsme des autres quand il s'adresse à nous.

Maintenant, M. F., mesurez la distance qui sépare cet homme du chrétien. D'un côté, un amour pur, désintéressé pour Dieu; de l'autre, un égoïsme profond, effréné, se faisant centre de tout, n'estimant les hommes et les choses que par l'intérêt qu'il peut en retirer, se préférant au monde entier et prêt à le sacrifier, s'il pouvait, pour se satisfaire. N'est-ce pas avec raison que Jésus appelle ce changement une nouvelle naissance? Ne faudra-t-il pas, à la lettre, que le vieil homme meurt et qu'il naisse une nouvelle créature? — Mais s'il en est ainsi, il m'est impossible de me changer moi-même; oui, je reconnais la légitimité de cet amour pour Dieu, mais je ne le trouve pas en moi; je ne saurais comment le faire naître, je n'en ai peut-être pas même le désir! Oui, je reconnais aussi toute la laideur de cet égoïsme qui, malgré moi, remplit mon cœur; parfois, je voudrais l'en arracher, mais il m'est impossible de le faire: quand je crois l'avoir étouffé, je le vois encore reparaître et souiller, malgré moi, la bonne action que j'aurais voulu accomplir; il est inhérent à ma nature, il a été pétri avec la boue de mon cœur, et je verrais le ciel ouvert sur ma tête, l'enfer flamboyant à mes

pieds , qu'il me serait impossible d'arracher cet égoïsme de mon cœur , et impossible d'y faire naître l'amour de Dieu.... — M. F. , ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu : non-seulement Dieu peut nous faire naître de nouveau , mais il le veut aussi , il nous offre les secours de son Saint-Esprit , et Jésus répond à Nicodème qui ne comprend pas cette nouvelle naissance : « Si un homme ne naît d'esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. »

Mais est-il vrai que Dieu accorde aux hommes son Saint-Esprit? est-il vrai qu'il puisse y avoir dès ici-bas quelque communication entre nous , faibles créatures , et Dieu , Créateur Tout-Puissant? — M. F. , je commence par confesser qu'il y a là pour moi et je crois aussi pour toute intelligence humaine , il y a là un mystère impénétrable. Tout ce que je puis faire , c'est de vous renvoyer à l'autorité de l'Écriture-Sainte qui , dans mille passages , proclame , offre et promet ce Saint-Esprit. « Il nous a sauvés , non à cause des œuvres de justice que nous eussions faites , mais selon sa miséricorde , par le baptême de la régénération et par le renouvellement du Saint-Esprit ¹. Si donc vous , qui êtes méchans , savez bien donner à vos enfans de bonnes choses , combien plus votre Père céleste donnera-t-il le Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent? ² Car , qui est-ce qui connaît ce qui est en

¹ I. Tit. III. 4 et 5. ² Luc XI. 13.

l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui? De même aussi, personne ne connaît ce qui est en Dieu, si ce n'est l'esprit de Dieu. Or, nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde, mais celui de Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous ont été données de Dieu¹. Vous recevrez le Dieu du St-Esprit, car à vous et à vos enfans est faite la promesse, et à tous ceux qui sont loin, autant que le Seigneur en appellera à soi. — « Si vous n'avez pas assez de foi pour vous soumettre à cette autorité, je vous présenterai la même argumentation que J. C. employait pour Nicodème qui s'étonnait des paroles du Sauveur: « Net'étonne pas de ce que je t'ai dit; il faut que vous naissiez de nouveau. Le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit, mais tu ne sais d'où il vient ni où il va. Il en est de même de tout homme qui est né de l'Esprit. » — Vous qui demandez comment il est possible que le Saint-Esprit pénètre le cœur de l'homme, savez-vous mieux comment souffle le vent? — D'où vient et où va cet Esprit, qui l'a vu, me dites-vous? Et moi je vous demande : Et ce vent d'où vient-il, où va-t-il et qui l'a vu? Comprenez-vous mieux l'un que l'autre? Expliquez-moi les tempêtes, je vous expliquerai l'influence de l'Esprit-Saint. De ce que vous n'avez jamais vu ni touché le vent, vous ne concluez pas qu'il n'existe pas, et de ce que vous n'avez vu ni touché l'Esprit-Saint, concluez-vous

¹ Actes II. 38. 39. • I. Corinth. II. 11. 12.

mieux qu'il ne peut exister? N'est-ce pas pitié que l'homme veuille limiter la puissance de Dieu, que la créature ose dire au Créateur : Il t'a été impossible d'accomplir cela ; ici se borne ta puissance ; tu ne saurais avoir créé ce que je ne comprends pas ! Orgueilleux , insensé , comprends-tu ce ver qui rampe sur la terre ; comprends-tu ce grain de sable que foule ton pied ? Et cependant ce grain de sable , ce ver de terre n'existent-ils pas ? — Mais , direz-vous , j'ai vu des effets de ce vent ; des arbres déracinés , des édifices renversés , les débris d'un navire dispersés sur l'Océan , attestent sa réalité et sa puissance. — Eh ! bien , M. F. , nous aussi nous avons vu les effets de l'Esprit de Dieu ; des vices déracinés , un égoïsme renversé , des régénérations accomplies , attestent aussi sa réalité et sa puissance ; et quand avec Nicodème , vous nous direz : Comment ces choses peuvent-elles se faire ? Avec Jésus , nous vous répondrons : En vérité , en vérité , nous disons ce que nous savons , et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu. Oui , nous avons vu de nos jours , au milieu de nous , dans cette église peut-être , des hommes qui , se confiant en leurs propres forces , ont voulu vaincre le péché attaché à leur cœur , et qui toujours ont succombé sous les coups de leur ennemi ; des hommes qui ont pris des bonnes résolutions chaque jour , et qui les ont violées le lendemain ; se confiant toujours en eux-mêmes , ils ont juré peut-être , la main sur la Bible , de triompher de

leurs vices ; et après des années de lutte et d'efforts , ces hommes se sont retrouvés aussi dépravés , aussi vicieux que le premier jour. Nous avons vu ces hommes alors désabusés de leurs illusions , reconnaître toute leur impuissance pour se changer eux-mêmes , briser enfin leur cœur orgueilleux , fléchir le genou devant Dieu , lui demander son esprit avec ardeur , avec foi , avec larmes , et bientôt , sans qu'ils sachent comment , sentir un nouvel être se développer en eux ; chaque jour quitter , sans effort ni regrets , un vice chéri la veille , pour s'attacher à une vertu jusqu'alors pénible , et quand portant leurs regards sur le passé , ils ont voulu faire le compte de leurs voies , ils ont été conduits à reconnaître que leurs progrès dans la sanctification dataient du jour où ils avaient , pour la première fois , demandé à Dieu les secours de son Esprit. Mais ne vous contentez pas de notre seul témoignage : entendez la voix de ces milliers de chrétiens qui viennent tour à tour vous dire : tout cela est vrai , nous avons nous-mêmes reçu ce Saint-Esprit. — Douze hommes pauvres , ignorans , se présentent à vous et vous crient : Nous étions d'indignes pécheurs , l'un de nous avait trahi son maître , l'autre l'avait renié , tous nous l'avions abandonné , et aujourd'hui notre foi résiste à l'épreuve des cachots et de la mort ; nous avons été trouvés dignes de convertir le monde , c'est que nous avons reçu ce Saint-Esprit. A notre voix , les peuples renversent leurs idoles , se dépouillent de leurs vices , marchent dans

la sainteté, et la moitié du globe, couverte de chrétiens, atteste nos succès; mais si ces peuples ont été dociles à nos paroles, c'est qu'ils avaient reçu le St-Esprit. — Et sans interroger l'histoire des siècles passés, prêtez l'oreille aux voix qui s'élèvent de nos jours, écoutez ces missionnaires qui, des contrées lointaines où ils répandent l'Évangile, vous crient avec joie : Des peuplades, jadis barbares, vivant de guerre et de rapine, sacrifiant à leurs Dieux des victimes humaines, se nourrissant eux-mêmes de la chair de leurs ennemis, ces peuples sont aujourd'hui chrétiens : toute idolâtrie a cessé; la paix a succédé à la guerre; la civilisation a remplacé la barbarie; des villes s'élèvent; des temples, des écoles se construisent; l'abondance a chassé la misère; ceux qui s'entredévoraient vivent en paix, s'aiment comme des frères, montent ensemble à la Maison de Dieu, prient l'un pour l'autre, et la première cause de ces prodiges, c'est que ces peuples ont reçu ce Saint-Esprit. — Oh ! M. F., Dieu veuille que ces brillantes manifestations de la vérité ouvrent enfin vos yeux à la lumière; Dieu veuille qu'après avoir été témoins de ces abondantes effusions de son Esprit, vous ne fermiez pas vos cœurs à son influence, mais qu'au contraire, sentant toute votre misère spirituelle, vous alliez, comme de petits enfans, demander, humblement, à genoux, ses secours, pour opérer en vous la nouvelle naissance qui doit vous ouvrir le royaume des Cieux. Amen !

LE CHOIX A FAIRE.

« Elie s'approcha de tout le peuple, et dit : Jusqu'à quand clocherez-vous des deux côtés ? Si l'Eternel est Dieu, suivez-le ; mais si Bahal est Dieu, suivez-le. Et le peuple ne lui répondit pas un mot. (1. Rois XVIII. 21.) »

La scène que nous présente le chapitre d'où est tiré mon texte, est une des plus magnifiques, des plus saisissantes que renferment nos livres sacrés. L'impie Achab régnait sur Israël, et le peuple, séduit par lui et par la reine Jézabel, plus impie encore que le roi ; le peuple, sans renoncer entièrement au culte de Jéhovah, avait corrompu et souillé ce culte par l'addition des pratiques superstitieuses et abominables du culte de Bahal. Une épouvantable famine pesait depuis trois ans et demi comme un châtiment de Dieu sur ce peuple coupable, lorsque le Prophète Elie ¹ se présenta devant Achab, de la part de l'Eternel, et lui enjoignit de faire *assembler auprès de lui tout Israël sur le Mont-Carmel, avec les quatre cent cinquante Prophètes de Bahal et les quatre cents Prophètes des bocages qui mangeaient à la table de Jézabel* ². Ce fut au milieu de cette immense assemblée que l'homme de Dieu s'avança et

¹ Jacq. 5. 47. ² I. Rois 18. 19.

qu'il adressa au peuple les paroles de mon texte : *Jusqu'à quand clocherez-vous des deux côtés? Si l'Éternel est Dieu, suivez-le; mais si Bahal est Dieu, suivez-le*; il faut vous décider, il faut maintenant faire votre choix; vous ne pouvez suivre en même temps Bahal et l'Éternel. Ils n'eurent pas un mot à lui répondre; et bientôt après, Israël reconnut que *c'est l'Éternel qui est Dieu.*

Mes bien-aimés F., ce choix solennel est d'une importance éternelle; l'avons-nous tous fait?

Notre Bahal à nous, c'est ce monde passager et périssable au milieu duquel le Seigneur nous a placés pour un peu de temps, et que, avec joie ou avec angoisse, il nous faudra bientôt quitter; notre Bahal, c'est *notre affection aux choses de la terre*¹, c'est *notre avarice qui est une idolâtrie*², c'est notre amour et notre recherche de nous-mêmes, notre soif des honneurs et des applaudissemens des hommes, c'est tout ce qui balance dans notre cœur l'amour suprême que nous devons à notre Dieu, c'est, dit saint Jean, *la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie*³.

N'y a-t-il donc pas plusieurs d'entre nous, M. F., à qui il est nécessaire de faire entendre cette voix de Dieu : *Choisissez qui vous voulez servir*⁴; *jusqu'à quand clocherez-vous des deux côtés? Si l'Éternel est Dieu, suivez-le; mais si le monde est Dieu, suivez-le.*

¹ Philip. 3. 19. ² Coloss. 3. 5. Ephés. 5. 5. ³ I. Jean. 2. 16. ⁴ Josué 24. 15.

Entre les incrédules déclarés, dont la maxime est *Mangeons et buvons, car demain nous mourrons*¹; et les chrétiens décidés qui *savent en qui ils ont cru*², et qui, malgré toutes les misères sous le poids desquelles ils gémissent encore, ont cependant donné leur cœur à Dieu, se trouve la classe nombreuse des indécis, de ceux *qui clochent des deux côtés*, qui cherchent à suivre et à servir à la fois Dieu et le monde; leur cœur n'appartient pas au Seigneur; cependant ils font ouvertement profession de ne pas borner leurs affections et leurs espérances à la terre; ils ne veulent pas renoncer à l'Eternel, ni à la perspective d'un salut dont ils reconnaissent que l'Eternel seul dispose, mais ils ne veulent pas non plus renoncer au monde et à ses vanités.

C'est à ceux d'entre vous, M. F., qui, de bonne foi, se croient ainsi partagés entre Dieu et le monde, quelles que soient du reste, les proportions de ce partage, que j'ai à cœur d'adresser ce discours. Je dis à ceux qui sont de bonne foi dans l'erreur, que je vais essayer de signaler et de combattre; car à ceux pour lesquels la portion de crainte de Dieu dont ils font profession ne serait qu'un masque dont ils couvriraient volontairement une incrédulité qu'ils s'avoueraient à eux-mêmes, il faudrait des paroles plus fortes et plus sévères que celles dont je me propose de faire l'essai aujourd'hui.

¹ I. Cor. 15. 32. • II. Tim. 4. 42.

Je voudrais, M. C. F., avec beaucoup d'amour pour vos âmes, et avec toute la fidélité de mon ministère, vous convaincre que vous vous bercez d'un espoir chimérique, que vous vivez dans une illusion qui deviendrait enfin fatale si vous y persévériez. *Il y a telle voie*, dit la Parole, *qui paraît droite à l'homme et dont l'issue mène à la mort*¹. Telle est, M. F., la voie dans laquelle vous vous trouvez. Vous en convaincre et vous engager à la quitter pour entrer dans la voie qui seule mène à la vie, c'est le but de cette méditation.

Oh! s'il m'était donné de vous détromper, âmes sincères, qui pensez de bonne foi avoir trouvé moyen d'allier ce que Dieu déclare être inconciliable! Si le jour d'aujourd'hui pouvait être pour vous le jour de la grande décision! Oh! si aujourd'hui, comme jadis sur le Carmel, Dieu daignait accompagner sa parole du feu de son Esprit, et que, convaincus, vous vous prosternassiez, comme Israël, la face contre terre, en faisant entendre ce cri de repentir, de foi et de délivrance : *C'est l'Eternel qui est Dieu! c'est l'Eternel qui est Dieu!* Amen!

Pour vous convaincre, M. F., de l'impossibilité d'allier l'amour du monde avec l'amour de Dieu, il semble qu'il devrait suffire des déclarations si claires, si positives, si multipliées de la Parole de Dieu, car vous faites profession d'y croire, et nul de vous

¹ Prov. 14. 12. • I. Rois. 18. 39.

ne veut délibérément faire Dieu menteur¹. Or, voici ce que Dieu dit : *Nul ne peut servir deux maîtres... Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon² ; l'amour du monde est inimitié contre Dieu³ ; quelle communication y a-t-il de la lumière avec les ténèbres ; quel accord y a-t-il entre Christ et Bélial⁴ ? Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force⁵ ; n'aimez pas le monde ni les choses qui sont au monde ; si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui⁶.*

M. C. F., si de pareilles déclarations ne suffisent pas pour vous convaincre, n'est-ce pas que dans la foi que vous avez en la Parole de Dieu, se retrouve la même illusion que je combats ; que vous y croyez, pour ainsi dire, sans y croire ; que vous n'êtes pas soumis simplement à cette autorité, parce que c'est l'autorité de Dieu, et que vous ne recevez ses renseignemens qu'autant qu'ils vous paraissent confirmés par votre propre raison, et en harmonie avec vos sentimens naturels ?

Il est donc nécessaire de vous présenter des considérations d'un autre ordre, et de vous montrer que la saine raison et l'expérience confirment pleinement l'esprit et la lettre des déclarations que je viens de rappeler.

¹ I. Jean. 5. 40. ² Luc. 16. 13. Mat. 6. 24. ³ Jacq. 4. 4. ⁴ 2. Cor. 6. 14. 15. ⁵ Marc. 12. 30. ⁶ I. Jean. 2. 15.

Deux chemins unissent cette vie à la vie future ; l'un mène à la droite du souverain Juge, l'autre à sa gauche ; l'un *à la vie*, l'autre *à la perdition* ¹ ; l'Écriture-Sainte n'en indique nulle part, et vous ne pouvez pas en imaginer un troisième ; de ces deux chemins l'un est celui des enfans de Dieu, l'autre celui des enfans du monde. Vous ne seriez donc ni dans l'un ni dans l'autre, ou bien vous seriez dans tous les deux à la fois, vous qui pensez suivre à la fois et Dieu et le monde ? Il faudrait admettre que vous marchez en sûreté, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, d'un pied sur le rocher des siècles, et de l'autre sur la plage de ce monde ; d'un pied dans la voie qui aboutit au ciel, et de l'autre dans la voie qui aboutit à l'enfer. M. F., cela est-il conforme à la raison ? Cela est-il possible ?

Non, M. F., non ; *nul ne peut servir deux maîtres*, dit Jésus-Christ ; nul ne peut servir deux maîtres, répètent à l'envi la raison et l'expérience, dans ce sens que nul ne peut être dévoué à deux maîtres à la fois. Le cœur ne se partage pas ainsi ; il nourrit nécessairement une affection dominante ; aussi, le Seigneur ajoute-t-il que celui qui prétendra se donner ainsi à deux maîtres en même temps, *haïra l'un et aimera l'autre, ou s'attachera à l'un et méprisera l'autre* ².

Et si ces deux maîtres sont en opposition ? si leurs

¹ Math. 7. 13. 14. ² Math. 6. 24.

intérêts et leurs ordres se contredisent? Que diriez-vous, M. F., d'un soldat qui prétendrait servir à la fois deux souverains en guerre l'un avec l'autre? Eh! bien, il y a guerre entre le *Roi des cieux et le prince de ce monde*. Il n'y a pas nuances, il y a opposition, contradiction entre leurs enseignemens et leurs préceptes; l'un commande la sainteté, l'autre le péché; l'un est l'auteur de la vie éternelle, l'autre est l'auteur de la mort éternelle; l'un règne dans le ciel et l'autre dans l'enfer! Les saints Anges forment l'armée de l'un, les démons sont les satellites de l'autre! Et il serait possible de les suivre et de les servir à la fois tous les deux! de vivre à la fois dans le péché et dans la sainteté; de marcher en même temps sous la bannière de Satan et sous la bannière de J. C., le grand *Capitaine de notre salut*¹, comme l'appelle l'Écriture! Il serait possible d'aimer l'un sans renoncer à l'autre!

Pourriez-vous encore le penser, ames sincères auxquelles je m'adresse? Est-il nécessaire de vous énumérer ces préceptes contradictoires de Dieu et du monde? Mais il faudrait parcourir la série toute entière des vérités et des devoirs qui constituent notre vie morale. Bornons-nous à un petit nombre d'exemples. Dieu dit: *Mon Fils, donne-moi ton cœur*², ton cœur tout entier. Le monde dit: Réserve-m'en au moins une partie. Dieu dit: *Le salaire du péché*

¹ Hébr. 2. 10. • Prov. 23. 26.

*c'est la mort*¹. Le monde dit : *Tu ne mourras nullement*. Dieu dit : *Tout est prêt, venez aux noces de l'agneau qui a été immolé*² pour vous et qui ôte le péché du monde³. Le monde n'en tient compte et s'en va à sa métairie et à son trafic⁴; il a acheté un héritage et il faut qu'il aille le visiter; il a acheté des bœufs et il faut qu'il aille les éprouver; il a épousé une femme, c'est pourquoi il n'y peut pas aller⁵, si tant est qu'il n'outrage et ne persécute pas les serviteurs⁶ chargés de lui adresser la miséricordieuse invitation du Roi des cieux.

Dieu dit : *Sois content de l'état où tu te trouves*⁷; *si tu as le vêtement et la nourriture cela doit te suffire*⁸, car tu n'as rien apporté dans le monde, et il est évident que tu n'en peux rien emporter⁹, cherche donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et ne sois point en souci pour le lendemain, car le lendemain aura soin de ce qui le regarde; à chaque jour suffit sa peine¹⁰. Le monde crie : Ne dis jamais : c'est assez, songe à l'avenir; amasse, amasse encore pour toi, et pour tes enfans après toi.

Dieu dit : *Ne vous vengez pas vous-mêmes, ne rendez à personne le mal pour le mal*¹¹, mais surmontez le mal par le bien¹²; aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous maltraitent et

¹ Rom. 6. 23. Gen. 3. 4. Mat. 22. 4. ² Apoc. 5. 12. ³ Jean 1. 29.
⁴ Mat. 22. 5. ⁵ Luc. 14. 17-20. ⁶ Mat. 22. 6. ⁷ Phil. 4. 11. ⁸ I. Tim. 6. 8.
⁹ I. Tim. 6. 7. ¹⁰ Mat. 6. 33. 34. ¹¹ Rom. 12. 19. ¹² Rom. 12. 17. 21.

*vous persécutent*¹. Le monde dit : Ne pas ressentir une injure est une lâcheté, *aime ton ami et hais ton ennemi, œil pour œil, dent pour dent*², guerre pour guerre.

Dieu dit : *Tu sanctifieras le jour du repos, c'est le jour de l'Eternel ton Dieu*³. Le monde dit : Ce jour m'appartient; consacre-le comme les autres, et plus que les autres à mon service ; qui travaille prie.

Dieu dit : *Entrez par la porte étroite et marchez dans la voie étroite*⁴; *ne suivez pas la multitude pour faire le mal*⁵. Le monde a pour maxime qu'il faut faire comme les autres; qu'on a tort de se distinguer, et la singularité qu'il pardonne le moins c'est la crainte de Dieu, la foi à l'Évangile, et l'obéissance à ses commandemens.

Enfin, car il faut nous borner, Dieu dit : *Prépare ta maison, car tu vas mourir*⁶; *veille et prie, car tu ne sais à quelle heure le Seigneur viendra : cette nuit même ton ame peut t'être redemandée*⁷. Le conseil du monde est : Écarte de ton mieux l'image lugubre et insupportable de la mort; ce sera assez tôt d'y penser quand cet impitoyable *Roi des épouvantemens*⁸ sera à ta porte; en attendant, *tu as beaucoup de biens amassés pour beaucoup d'années, repose-toi, mange, bois et te rejouis*⁹.

¹ Math, 5. 44. ² Mat. 5. 43. 38. ³ Exod. 20. 8.-11. ⁴ Mat. 7. 13. 14. ⁵ Exod. 23. 2. ⁶ II. Rois 20. 1. ⁷ Marc. 13. 33. Mat. 24. 42. 25. 13. Luc. 12. 20. ⁸ Job. 18. 14. ⁹ Luc. 12. 19.

Ah! M. F., un homme peut-il donc *clocher des deux côtés*? peut-il servir Dieu et le monde? son cœur peut-il être partagé entre deux maîtres dont l'un défend ce que l'autre commande, dont l'un blâme ce que l'autre approuve?

Noir, M. F., ou Dieu est un vain mot, ou il faut lui accorder tout notre amour, tout notre dévouement, toute notre obéissance; ou l'éternité est une fable inventée pour agir sur les enfans et sur les esprits faibles, ou elle a, pour tout homme qui possède le plein usage de sa raison, une importance suprême, dominante, exclusive, et il est vrai à la lettre que, comme s'exprime saint Paul, *toutes choses sont nuisibles en comparaison de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ Notre-Seigneur, et qu'elles doivent être estimées comme de la boue, pourvu que nous gagnions Christ.*

Aussi, M. F., notre cœur n'est-il jamais réellement partagé entre Dieu et un monde ennemi de Dieu. Nous faire croire à la possibilité de ce partage, et nous engager à l'essayer est une des plus adroites et des plus dangereuses illusions par lesquelles Satan, *se déguisant en Ange de lumière*, cherche à nous empêcher de nous convertir à Dieu, et à nous retenir sous l'esclavage du péché et dans l'empire de la mort. S'il voulait nous persuader ouvertement de renoncer à toute idée de Dieu, à toute crainte de son nom,

• Phil. 3. 8. • II. Cor. 4. 4.

à toute espérance pour la vie à venir, il se démasquerait et nous reculerions épouvantés. Aussi emploie-t-il, pour nous empêcher de sortir de ses voies et d'entrer dans les voies de Dieu et du salut, un moyen détourné, plus efficace, et qui le conduit au même but; par une ruse, trop bien adaptée, hélas! à l'inclination naturelle de notre cœur, il nous persuade que Dieu ne nous en demande qu'une partie, et que nous pouvons en sûreté *clocher des deux côtés, servir deux maîtres*, suivre le monde sans renoncer à suivre l'Éternel.

Mais écoutez votre cœur et votre conscience avec une entière sincérité, vous qui vivez sous l'empire de cette fatale illusion, rappelez vos souvenirs et examinez de quel côté vous inclinez réellement.

Quand vous vous êtes trouvés dans la nécessité de sacrifier la loi de Dieu ou la loi du monde, laquelle avez-vous sacrifiée?

Quand il a fallu désobéir à Dieu et au monde, à qui avez-vous désobéi?

Quand il a fallu choisir entre l'approbation de Dieu et les faveurs du monde, à quel choix vous êtes-vous arrêtés?

Vous êtes-vous dit plus souvent: Je ne puis me livrer à tel objet de mes goûts, poursuivre tel intérêt, tel projet parce que cela m'éloignerait de Dieu, ou le contraire?

Est-ce pour vous occuper de vos intérêts temporels, ou pour prier Dieu et méditer la Parole de la vie

éternelle, que le temps vous manque le plus souvent?

Préférez-vous plus fréquemment le devoir au plaisir, ou le plaisir au devoir? Quand vous avez une décision à prendre, que consultez-vous avant tout? La volonté de Dieu, ou votre propre inclination, votre intérêt, les maximes et les préjugés du monde?

Êtes-vous plus souvent occupés de Dieu au milieu du monde, ou du monde jusque dans la maison même de Dieu? Et souvenez-vous ici que le monde ce n'est pas seulement le péché et le vice, mais tout ce qui est en dehors de Dieu et de sa loi.

Vos secrètes pensées se rapportent-elles habituellement à Dieu ou au monde?

Vos conversations, vos sociétés habituelles que sont-elles?

Les nouvelles et les intérêts du royaume de Dieu, vous occupent-ils, vous touchent-ils plus que ceux des royaumes de ce monde?

Pères et mères de famille, frères, sœurs, enfans, parens, amis, avez-vous à cœur les intérêts spirituels et éternels de ceux que vous aimez, plus que leurs intérêts temporels et passagers? Désirez-vous et demandez-vous à Dieu la santé de leur ame plus que celle de leur corps, et leur salut plus que la conservation de leur vie? *Aimez-vous le Seigneur Jésus plus que votre père, votre mère, votre fils ou votre fille?*

Hélas, M. F., où est le partage que vous prétendez faire de votre cœur entre Dieu et le monde? Ne voyez-vous pas que du côté de Dieu est l'apparence et du côté du monde la réalité?

Le monde nes'opposera pas à ce partage si inégal et si trompeur; il s'élève, il est vrai, contre ceux qui rompent avec lui pour se donner à Dieu; mais il se contentera que vous perséveriez à vouloir lui appartenir à moitié, car il ignore pas que c'est lui appartenir tout à fait. « Satan » disait un des hommes dont les écrits sont empreints de la plus profonde expérience chrétienne, « Satan nous permettrait volontiers de renoncer, il nous aiderait même, s'il était possible, à renoncer à tous nos péchés, excepté un seul; s'il était sûr que nous persévérerions jusqu'à la fin dans celui-là. »

Mais Dieu qui veut nous arracher au pouvoir de Satan pour nous donner la vie éternelle par Jésus-Christ notre Sauveur, Dieu qui ne peut être trompé par les apparences, Dieu qui nous aime, Dieu qui est jaloux de nous de la jalousie d'un père, ne souffre pas, ne peut pas souffrir, sans se renier lui-même, ce partage illusoire et funeste; il demande, il exige tout notre amour, comme il veut aussi nous donner part à toute sa miséricorde, à toute sa félicité, à toute sa gloire. Il ne veut pas nous sauver à moitié, il veut nous sauver à plein, nous dit-il lui-même,

¹ Pensées de Ph. Adam, p. 155. ² II. Tim. 2. 43. ³ Hébr. 7. 25.

en nous pardonnant non pas une partie de nos péchés, mais tous nos péchés ; car *le sang de son Fils Jésus-Christ nous purifie de tout péché*. Il met devant nous *la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction*, et il nous somme de choisir ¹.

Il y a, je le sais, M. F., des degrés dans cette funeste illusion que je cherche à dissiper; mais ce sont des degrés d'éloignement de Dieu, et non de rapprochement de Dieu ; et tout éloignement de Dieu, quelqu'en soit le degré, nous laisse sous l'empire du péché et de la condamnation. Or, « C'est une triste « consolation, » disait un prédicateur chrétien, « que « de penser qu'on aura la meilleure place en enfer ». »

Je m'étais proposé, M. F., de combattre avec quelques détails les principaux prétextes par lesquels ceux qui *clochent des deux côtés* cherchent à se déguiser à eux-mêmes leur véritable état spirituel. Il ne me reste que le temps d'indiquer rapidement deux ou trois d'entre ces prétextes et de les réfuter en peu de mots.

Les biens de ce monde, dites-vous peut-être, ses avantages, ses jouissances, sont des dons de Dieu ; l'usage en est donc permis ; il y aurait même de l'ingratitude à ne pas les apprécier.

M. F., le péché ne consiste pas à posséder, lorsque Dieu nous en fait don, des richesses, des honneurs, des champs, une femme, un époux, des enfans,

¹ I. Jean 1. 7. 2. Cor. 2. 16. Deut. 11. 16. • Félix Neff.

des amis ; le péché consiste à être les esclaves de ces biens, à en être possédés plutôt que nous ne les possédons, à ne pas être satisfaits de la portion que Dieu a trouvé bon de nous en départir, à ne pas savoir nous en passer s'il nous la refuse ou nous la retire. Le péché consiste à ne pas subordonner ces biens au seul bien véritable et permanent, à aimer la créature plus que le Créateur, le don plus que le donateur. Le péché consiste à rapporter à nous-mêmes l'usage de ces biens, au lieu d'en user selon la volonté et pour la gloire de Dieu, pour l'avancement de son règne et le soulagement de ceux auxquels ils sont refusés par celui à qui ils appartiennent et qui *fait ce qui lui plaît de ce qui est à lui* *. A cet égard, comme à tous les égards, nous trouvons notre règle dans la Parole de Dieu : *Que ceux qui ont une femme, soient comme s'ils n'en avaient point; et ceux qui pleurent, comme s'ils ne pleuraient pas; et ceux qui sont dans la joie, comme s'ils n'étaient pas dans la joie; et ceux qui achètent, comme s'ils ne possédaient point; et ceux qui usent de ce monde, comme n'en abusant point; car la figure de ce monde passe* †.

Mais, continuez-vous, ne faut-il pas que les chrétiens vivent dans le monde afin d'agir sur lui? S'ils s'en séparent complètement, comment le monde connaîtra-t-il le Christianisme? — Ecoutez encore la

* Rom. 9. 21. Mat. 20. 15. † I. Cor. 7. 29. 31.

Parole de Dieu : *Je ne vous dis pas d'une manière absolue de ne pas vous mêler avec les fornicateurs de ce monde, ou avec les avarés, ou les ravisseurs ou les idolâtres, car autrement, certes, il vous faudrait sortir du monde*¹ ; mais je vous dis : *Ne vous conformez pas au siècle présent*², et je vous conjure de la part du Seigneur de ne pas vous conduire comme ceux qui suivent la vanité de leurs pensées³. Le moyen d'agir sur le monde ce n'est pas de faire comme lui, mais au contraire de lui montrer en toute occasion que nous agissons d'après d'autres principes que les siens, que nous avons d'autres affections et d'autres espérances que lui. *Faites luire votre lumière devant les hommes*, dit J. C., *afin que voyant vos bonnes œuvres ils glorifient votre Père qui est dans les cieux*⁴.

Mais, direz-vous peut-être encore, et c'est la dernière objection que j'examinerai, nul homme n'est exempt de cet attachement pour les choses du monde ; nous trouvons chez tous de la sensualité, des passions, et les affections de tous paraissent partagées entre Dieu et le monde. Quelle différence y a-t-il donc entre ceux que vous appelez des chrétiens décidés, et ceux que vous combattez ? Hélas ! M. F., il n'est que trop vrai, le chrétien le plus avancé, et il est le premier à le reconnaître, est loin de faire le bien qu'il devrait faire, et il fait souvent le mal qu'il ne devrait pas faire. Cependant la différence

¹ I. Cor. 5. 10. ² Rom. 12. 2. ³ Ephés. 4. 17. ⁴ Mat. 5. 16.

est grande entre lui et ceux que j'ai en vue dans ce discours : le bien qu'il ne fait pas il *voudrait le faire*, et le mal qu'il fait il *voudrait ne pas le faire* ; il peut dire avec vérité que *quant à l'homme intérieur il prend plaisir à la loi de Dieu* ; il ne cherche pas à servir deux maîtres ; il ne cloche pas VOLONTAIREMENT des deux côtés ; il s'humilie devant le Seigneur et lui demande pardon de l'empire détesté que le monde exerce encore sur lui , il en gémit comme d'un fardeau dont il désire de tout son cœur être débarrassé ; et lorsqu'il porte ses pensées vers le royaume éternel dont le sang de Jésus son Sauveur lui a ouvert l'entrée , l'assurance d'être un jour entièrement délivré du monde et du péché , fait battre son cœur de reconnaissance et de joie.

M. F. , la solennelle alternative posée dans mon texte subsiste donc dans toute sa force , et selon l'Écriture , et selon la raison , et selon l'expérience : *Si l'Éternel est Dieu , suivez-le ; mais si Bahal est Dieu , suivez-le ; jusqu'à quand clocherez-vous des deux côtés ?* — Renoncez donc , ô vous que le Seigneur cherche et qu'il veut sauver , renoncez à vouloir concilier ce qui est inconciliable , l'amour de Dieu avec l'amour du monde , les pratiques de la religion avec les pratiques du monde , les joies du ciel avec les joies du monde , une profession extérieure de foi à l'Évangile avec l'indifférence pour les choses de l'Évangile , le

¹ Rom. 7. 19. ² Rom. 7. 22.

culte public avec la négligence du culte et de la prière dans le secret de votre cœur et dans le sein de vos familles. Il n'y a pas de chemin intermédiaire entre la voie large et la voie étroite, entre la perdition et la vie; pas de partage possible entre Bahal et l'Éternel. Il faut vous décider, M. F., il faut *choisir qui vous voulez servir*¹. Si l'Éternel est Dieu, aimez-le, servez-le de tout votre cœur; si Jésus est le Sauveur, le seul Sauveur, croyez en lui et mettez en lui toute votre confiance; si la Bible est la Parole de Dieu, prenez-la sincèrement et sérieusement pour la seule règle de votre foi et de votre conduite. Ne croyez plus à la Bible, ne cherchez plus le salut à moitié et avec des réserves qui vous en éloignent nécessairement. — Considérez donc maintenant, et voyez qui vous voulez servir; et croyez que c'est avec un sentiment profond d'amour pour vos âmes, que je vous rappelle encore ces Paroles de notre Dieu, en le priant de les accompagner de l'efficace de son Esprit: *L'amour du monde est inimitié contre Dieu*²; *n'aimez point le monde ni les choses qui sont au monde; si quelqu'un aime le monde l'amour du Père n'est point en lui*³.

O puissiez-vous, M. F., écouter, non la voix du faible pécheur qui vous parle, mais la voix de Dieu au nom duquel il vous parle; puissiez-vous ne plus vous agiter et vous inquiéter pour beaucoup de choses,

¹ Josué 24. 15. ² Jacq. 4. 4. ³ I. Jean. 2. 15.

mais, convaincus qu'une seule chose est nécessaire, choisir la bonne part qui ne vous sera pas ôtée; puissiez-vous, sans contester avec Dieu, vous prosterner maintenant, comme Israël sur le mont Carmel, en reconnaissant que c'est l'Eternel qui est Dieu!

Oui; mes biens aimés F., c'est l'Eternel qui est Dieu, c'est l'Eternel qui est Dieu; Ah! suivez donc et servez l'Eternel!

O Eternel! Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, fais qu'on connaisse aujourd'hui que tu es Dieu, et que je suis ton serviteur, et que j'ai parlé de ta part, selon ta Parole! Exauce-moi, ô Eternel, exauce-moi! et que ce peuple connaisse que tu es l'Eternel Dieu, et convertis leurs cœurs à toi! Amen!

LA SAINTETÉ SEULE SOURCE DU BONHEUR.

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur! (Math. V. 8.) »

A ce mot bienheureux! le cœur s'émeut d'une douce joie. Il écoute avec avidité et veut se porter où le bonheur l'appelle. — Bienheureux ceux dont la vie s'écoule dans le plaisir, se dit l'homme charnel, et il ne pense qu'à satisfaire ses goûts et à se nourrir délicieusement, et il livre son corps à la souillure,

Luc. 10. 41. 42. , I. Rois 18. 39. , I. Rois 18. 36. 37.

sa raison à l'ivresse et son ame aux pensées impures ; bienheureux ceux dont le monde parle et qu'il admire, se dit l'esclave de l'orgueil et de la vanité, et il consume ses sueurs, son sang, sa vie à réaliser ses projets ambitieux ; bienheureux ceux qui possèdent d'immenses richesses, se dit l'avare au cœur dur et aux mains avides, et rien ne lui paraît trop pénible ou trop vil pour entasser de l'or, pour accroître seulement d'une obole la valeur de son trésor !

Etre heureux, c'est le but de tout le travail de l'homme ici-bas. Il se livre selon ses goûts à la recherche de ce bien suprême, et sa vie est la fidèle représentation de son sentiment sur le bonheur. Il le cherche où il le place et s'élève ou s'abaisse à la mesure de la félicité qu'il ambitionne. Il aura des sentimens délicats et élevés, ou des affections honteuses et souillées, une conduite noble ou infâme, selon les jouissances auxquelles il attachera le bonheur.

« Mettre le bonheur où il faut, c'est la source de tout le bien, et la source de tout le mal est de le mettre où il ne faut pas ». J. C. est ici comme en tout le Docteur infallible. Lui qui est venu nous sauver nous enseignera bien le véritable moyen d'être heureux. Lisez ses enseignemens dans le Sermon de la Montagne, vous y verrez la félicité véritable proposée sous divers noms dans les huit béatitudes. Mais que l'idée que l'Évangile nous donne de la félicité est

1 Bossuet. Méditations.

différente des idées du monde ! Etre heureux pour les enfans du siècle, c'est posséder ce qu'on aime et donner son cœur à tout excepté à Dieu. Etre heureux selon l'Évangile, c'est être pauvre en esprit, s'affliger de ses péchés, être doux et humble de cœur, miséricordieux et débonnaire ; c'est avoir faim et soif de la justice et souffrir pour elle ; être haï, méprisé, calomnié, persécuté pour le nom de Christ et à cause de sa foi en lui. Etre heureux selon l'Évangile, c'est avoir le cœur pur, l'ame sanctifiée par la présence de Dieu.

Comprenez bien, M. F., ce qu'est cette pureté de cœur que Dieu demande de vous et comment elle peut vous être donnée. Dites : Je veux être heureux ! mais soyez pleins de foi et de docilité pour les enseignemens de la Bible, et cherchez votre bonheur en Dieu où reside la félicité suprême. — Veuille le Seigneur se servir de cette prédication pour affermir ces sentimens dans vos ames et y produire une impression chrétienne !

La terre n'est plus ce qu'elle était pour les heureux habitans d'Eden avant leur chute. Il est pourtant des momens où la nature nous apparaît avec une pureté ineffable et où nous voyons sa verdure, ses fleurs, ses eaux, son soleil, son ciel avec un attendrissement profond. Oh ! qui nous dira combien la terre était belle et pure quand elle sortit des mains du Créateur, avant que la malédiction qui atteignit le premier homme tombât sur elle, et que le désordre

et la souillure, la destruction et la mort eussent flétri sa fraîcheur virginale et empoisonné son sein. Alors tout était paix et joie dans le monde et toutes les œuvres du Créateur célébraient ses louanges dans une parfaite harmonie. A la pureté de la nature matérielle répondait la pureté du sentiment et de l'intelligence. Créé à l'image de Dieu, Adam demeurait dans l'innocence. Il n'aimait que Dieu, il ne vivait que pour Dieu, et il obéissait parce qu'il aimait. Point de mauvaises pensées, point de mauvais désirs. Il amenait sans effort toutes ses inclinations captives à la volonté de son Créateur. Toutes ses pensées, toutes ses affections se rapportaient à Lui. Son bonheur était tout en Dieu et il ne le cherchait point ailleurs. La sainteté du Seigneur se réfléchissait dans cette âme chaste et pure. Le Dieu invisible se communiquait à elle par d'intimes révélations, il habitait en elle, il l'aimait de son amour et de sa vie, et lui faisait part de sa félicité. Bienheureux était Adam avant sa chute, car il avait le cœur pur et il voyait Dieu !

Mais après la destruction de Satan tout change de nature et d'aspect. Le péché s'établit dans le cœur de l'homme et la désolation et la mort règnent sur la terre. Les créatures se révoltent et se haïssent entre elles. L'image de Dieu s'efface de l'âme de l'homme. Le mal la dévore et corrompt la volonté qui n'a plus de force pour le bien et ne porte plus que des fruits amers. Tous les vices et tous les crimes sortent de cette source impure, et partout et toujours l'homme

se montre esclave du péché. — Il n'y a plus de cœur naturellement pur. L'ame de l'homme, n'ayant plus Dieu pour centre, n'est qu'un repaire infect de pensées déréglées et d'affections souillées. Il est inimitié contre Dieu parce que Dieu est justice et sainteté. Il s'égaré loin de lui à la recherche de tout ce qui peut satisfaire ses convoitises. Il prend la sensualité, l'égoïsme, la créature pour sa dernière fin et son souverain bien. Grossière ou raffinée; manifeste ou cachée, la corruption est au dedans de lui et pervertit sa vie. — Ainsi l'homme a dégénéré de sa pureté originelle. Il porte dans les ténébreuses erreurs de son esprit, dans les égaremens de sa volonté et dans les maladies de son corps la triste empreinte de la dégradation et du péché. C'est un sujet rebelle qui fuit loin de son légitime souverain et passe au service de l'ennemi. Il n'y a en lui ni vertu ni dignité, mais un misérable orgueil et une honteuse lâcheté.

« Nous n'aimons plus Dieu ; nous sommes tous des enfans de rebellion et de colère ; nous avons fait le mal, le mal suprême ; nous sommes plongés dans le péché ; l'imagination du cœur de l'homme est mauvaise dès sa jeunesse ; il est corrompu dès sa naissance ; ses affections ne sont que souillure et convoitise. Qui est-ce qui peut dire : J'ai purifié mon cœur et je suis net de tout péché. L'Eternel du haut des cieux a regardé sur les enfans d'Adam pour voir s'il y en a quelqu'un qui soit intelligent et qui cherche Dieu ; ils se sont tous égarés, ils se sont tous corrom-

pus ; il n'y a personne , non pas même un seul qui fasse le bien », qui se sanctifie véritablement , qui pense et agisse avec pureté !¹

Ainsi parle la Bible, et la conscience si vous la consultez avec sincérité vous donnera le même témoignage : elle vous dira que l'homme naturel avant d'être régénéré par la grâce, converti par l'Esprit de Dieu marche dans les ténèbres et dans l'égarément. — Mais pour que cette recherche vous conduise à la vérité il faut que vous la fassiez sous l'influence d'une idée juste et distincte du péché et de la loi de Dieu. Rejetez donc les préjugés du monde et ses fausses idées sur Dieu et ses Commandemens pour n'écouter que les enseignemens de la Bible. — Dieu est sainteté. Sa loi est sainte et parfaite ; elle est inviolable et sacrée ; elle nous oblige en tout, et son entier et parfait accomplissement nous est demandé par la conscience et par la Bible. — Le péché, c'est le manque d'amour pour Dieu, l'esprit de révolte, la transgression de la loi. Ce n'est pas toujours le vice : c'est la pensée mondaine, le penchant au mal, une affection ennemie de Dieu. Celui-là est pécheur et assujetti à la condamnation qui a désobéi sur un seul point, fut-ce le moindre ; qui n'a pas aimé Dieu

¹ Voyez Gen. VIII. 21. Ps. LI. 7. LIII. 3. 4. Esaié I. 5. 6. LIII. 6. LXXIV. 6. Job. XV. 16. IX. 2. 3. Jérém. XVII. 9. Rom. III. 9-12. 19-23. VII. 14-25. VIII. 7. V. 6. 8. 10. Tite III. 3. Apoc. III. 17. Eph. II. 4-5. Col. I. 21. I. Jean I. 8. V. 19. Et tous les passages cités plus bas qui établissent la nécessité de la conversion.

de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa pensée, et qui a eu des sentimens d'orgueil et d'indépendance. Il n'y a point de fautes légères devant le Dieu Saint qui veut être servi en tout et qui est jaloux de nos attachemens. Quand il s'agit de la loi de l'Eternel, nous ne pouvons pas dire à l'obéissance : Tu iras jusques là et tu n'iras pas plus loin. Le cœur ne peut être partagé. Il est au monde, s'il n'est pas à Dieu ; et l'infidélité dans les petites choses, cette désobéissance permanente qui est la vie habituelle des âmes tièdes, est sans excuse : elle montre combien peu le Créateur en est aimé¹.

Pour apprécier avec justesse votre état de culpabilité devant Dieu, ce n'est donc pas à l'homme déchû, à la multitude, à l'imperfection, à aucune règle humaine que vous devez vous comparer. Il faut vous regarder au miroir de la parole de Dieu ; il faut vous souvenir d'Adam avant sa chute ; il faut vous mettre en face du second Adam en qui l'image de Dieu a été empreinte et la nature humaine sanctifiée ; en présence de J. C. votre chef et votre modèle, semblable à vous en toute chose, excepté le péché.

Portons maintenant le flambeau de la Parole de Dieu sur les sentimens et les actes qui nous appartiennent. Je ne déroulerai pas à vos regards l'humili-

¹ Math. V. 48. XXII. 37. Hébr. XII. 14. Gen. II. 17. Deuter. XXVII. 26. Rom. VI. 23. Jacq. II. 10. Phil. II. 15. Comp. Math. XXII. 39. V. 19. 22. 28. 44. I. Jean III. 15. Col. III. 5. Phil. III. 19. I. Cor. X. 31. I. Cor. VI. 19. 20.

liant tableau des turpitudes humaines ; je ne citerai pas en preuve de la corruption de la société les vices qui la souillent chaque jour. Je laisse dans l'ombre les œuvres de ténèbres et d'iniquité que le monde s'honore de flétrir de sa réprobation : je ne veux pas montrer à quel degré d'abaissement peut tomber la nature abandonnée à elle-même : je l'observe dans son état le moins vicieux et je m'adresse à la conscience de chacun de vous.

Et d'abord êtes-vous sincères avec vous-mêmes ? ne cherchez-vous pas à vous faire illusion ? ne répugnez-vous pas à vous connaître , à vous éprouver par la Parole de Dieu ? n'y a-t-il pas de la duplicité entre votre amour-propre et votre sentiment intime ? votre conscience n'a-t-elle pas fait un pacte avec votre orgueil pour vous déguiser la vérité ? êtes-vous vrais dans ce que vous pensez de vous , dans ce que vous vous dites de vous-mêmes ? vos pensées ne sont-elles pas pleines de vanité ? ne sentez-vous pas que la bonne opinion que vous voulez avoir de vous est fautive et que vous ne pouvez la garder qu'en violentant votre conscience ? — Vos regards se reposent avec satisfaction sur certains souvenirs. Vous aimez à vous dire que vous avez fait de bonnes actions , que vous avez eu de saints désirs ; vous avez besoin d'en parler aux autres et de leur montrer que vous êtes contents de vous. — Mais ces paroles sont-elles sincères ? avez-vous réellement la conviction que ces œuvres sont aussi bonnes que vous avez pu le faire

croire au monde qui vous estime? pouvez-vous confesser devant Dieu que le principe en a toujours été bon et pur? — Et ces saints désirs venaient-ils de Dieu ou de vous? les avez-vous réalisés? n'êtes-vous pas toujours en proie au péché? osez-vous vous avouer toutes vos inclinations et toutes vos pensées? n'y a-t-il pas au fond de votre ame et dans votre vie des taches hideuses dont vous détournez la vue, des actions que vous faites effort pour oublier et dont vous ne tenez pas compte dans le jugement que vous portez de vous? En un mot, ne vous trompez-vous pas sciemment et vous croyez-vous ce qu'au fond vous savez bien que vous êtes? — Et si vous manquez ainsi de sincérité avec vous-mêmes, comment pourriez-vous avoir le cœur pur devant Dieu?

Une ame innocente est pleine de candeur et de simplicité. Elle paraît ce qu'elle est et ne cherche pas à se montrer autre. Il ne faut à la vertu ni masque, ni fard, elle reluit de son propre éclat. Avez-vous la simplicité d'un enfant? mettez-vous en évidence vos plus secrètes pensées, vos plus intimes désirs? En vous voyant, vous voit-on tels que vous êtes, et peut-on vous connaître à fond? ne cherchez-vous pas à paraître aux yeux des autres différens de ce que vous êtes vis-à-vis de vous-mêmes? ne faites-vous pas effort pour cacher une partie de votre ame, celle où vivent vos affections les plus chères? n'avez-vous pas des airs et des discours menteurs? n'êtes-vous pas devant le prochain dans un état de contrainte et

de parade comme un personnage qui joue un rôle d'emprunt? ne vous tenez-vous pas sans cesse en garde contre la pénétration d'autrui, mettant une application constante à ne pas vous laisser deviner? n'appellez-vous pas ce manque de vérité savoir faire, habileté, bonne politique? ne vous applaudissez-vous pas en secret de réussir dans cet art qui n'est autre que celui du mensonge, et dans maintes occasions ne vous surprenez-vous pas à donner des éloges et des témoignages d'estime aux habiles selon le monde? — Et dans ce que vous dites des autres, êtes-vous plus vrais que quand vous parlez de vous-mêmes? Je ne veux pas parler ici de la calomnie et des paroles empoisonnées de la haine, attentats contre la vérité et la charité, dont se souillent chaque jour tant de prétendus chrétiens. Je passe sous silence tout ce qu'il y a de trop évidemment impur dans la conduite; je m'en tiens à ce que vous approuvez en vous, et je continue à vous montrer que cette partie de vous-mêmes que vous croyez bonne est aussi corrompue. — Pouvez-vous vous rendre le témoignage que dans vos conversations toutes vos paroles ont été des paroles de vérité et de conscience, la traduction fidèle de votre intime pensée? n'avez-vous pas deux langages pour la même personne, selon qu'elle est absente ou présente? n'avez-vous pas appris à mentir par intérêt et à flatter pour complaire? Quand vous avez besoin de la protection ou de l'amitié de quelqu'un, ne tâchez-vous pas de le

prendre par son faible, et de dire tout ce qui peut amorcer son amour-propre, vous étudiant à faire croire ce que vous ne pensez pas et vantant tout haut celui que vous méprisez tout bas? êtes-vous toujours et en tout sincères et francs, même au sein de votre famille, même à l'égard de votre intime ami? Le plus souvent vos politesses sont-elles autre chose que fausseté et mensonge, un échange de paroles et de témoignages d'attachement et de respect que chacun donne et reçoit sans les prendre au sérieux et sans y attacher aucun sentiment vrai? Le cœur accompagne-t-il tous les souhaits que vous faites des lèvres, et quand, devant un affligé ou un malade que vous devriez aimer avec dévouement vous vous répandez en discours de consolation et de sympathie, vous prononcez des vœux de guérison, voudriez-vous, oh! voudriez-vous toujours qu'on pût voir au fond de votre ame la mesure de votre affection et de votre charité, et ne craindriez-vous pas quelquefois que votre ami, que votre frère, que votre père, que votre enfant eussent horreur de la dureté de votre cœur et de la profondeur de votre égoïsme? — J'en appelle à votre conscience, pouvez-vous affirmer devant Dieu que vous aimez votre prochain comme vous-même, d'un amour désintéressé et vrai? lui rendez-vous toujours la justice qui lui est due? ne cherchez-vous jamais à rabaisser son mérite? voyez-vous sa prospérité sans envie? n'êtes-vous pas jaloux de ses succès? avez-vous pour sa faiblesse de l'indul-

gence et du support? en toute circonstance le jugez-vous avec charité? le servez-vous avec fidélité et dévouement? détournerez-vous ce qui peut lui nuire? dans vos affaires, dans toutes vos transactions avec lui êtes-vous sans astuce et mettez-vous de votre côté une loyauté parfaite? En un mot, avez-vous cette charité qui est patiente et douce, qui n'est point envieuse, qui n'use point d'insolence, qui ne s'enorgueillit point, qui ne fait rien de malhonnête, qui ne cherche point son propre profit, qui ne s'agrit point, qui ne pense point à mal, qui ne se réjouit point de l'injustice, mais qui se réjouit de la vérité, qui croit tout, qui espère tout, qui supporte tout? — Et si vous manquez ainsi de sincérité et de charité envers les hommes, comment pourriez-vous avoir le cœur pur devant Dieu?

Mais il est une classe de bons sentimens, source unique et féconde de tous les autres, dont votre cœur doit être rempli s'il est pur. En Dieu est la pureté suprême. En lui réside toute beauté, toute bonté, toute vérité, toute perfection. Si donc votre ame est pure, elle réfléchira l'image de Dieu, elle vivra de son amour, elle s'absorbera avec délices dans la contemplation de sa gloire et trouvera son souverain bonheur dans l'obéissance à sa volonté. Eh! bien, aimez-vous Dieu comme il doit être aimé, avec la puissance et le dévouement d'une affection domi-

¹ I. Cor. XIII. 3. 7.

nante? Je ne vous demande pas si vous aimez le dieu que vous avez fait à votre image, le dieu du monde, qui fait alliance avec les ténèbres, qui n'a pas le mal en horreur, qui se montre inépuisable d'indulgence pour le péché, et se contente de ce que la créature veut bien lui donner d'amour et d'obéissance dans sa vie. Je vous demande si vous connaissez Dieu comme il veut être connu, si vous aimez le Dieu Saint, le Dieu de la Bible, le seul vrai Dieu. Adorez-vous l'Eternel, le Dieu de lumière et de sainteté, terrible dans ses jugemens, promulguant sa loi dans les profondeurs de la conscience et au milieu des foudres de Sinaï, demandant en tout une obéissance parfaite, exigeant de l'homme qu'il reste pur de tout péché, et frappant le transgresseur d'une condamnation éternelle? La Bible, la Parole du vrai Dieu, est-elle la nourriture de votre ame? appliquez-vous votre cœur à sa méditation? l'aimez-vous dans la sévérité de ses doctrines et dans l'austérité de ses saints préceptes? l'entendez-vous prêcher avec joie dans sa divine pureté? repoussez-vous avec une profonde horreur les déguisemens profanes, les adoucissements humains, les mutilations sacrilèges et tout le poison des prédications infidèles? aimez-vous à vous approcher de Dieu par la prière? sentez-vous sa présence dans votre ame, marchez-vous sous son regard et agissez-

* I. Pierre II. 2.

vous sous son inspiration? est-il le centre de vos affections et de vos actes? éprouvez-vous le besoin de lui consacrer vos pensées, vos paroles et vos facultés? en un mot, lui avez-vous donné votre cœur? — Ici j'en appelle encore à la conscience de chacun de vous. Ne doit-elle pas vous reprocher de vivre dans un long oubli de Dieu, au sein de la dissipation et de la vanité, sinon des vices du monde? La prière n'est-elle pas aussi étrangère à beaucoup d'entre vous qu'aux insensés qui disent en leur cœur : Il n'y a point de Dieu? N'est-il pas vrai que vous en méconnaissiez la douceur et la puissance, qu'elle répugne à votre orgueil et à votre incrédulité, et que vous ne voyez que fanatisme dans la dévotion chrétienne? Votre cœur est-il tout à Dieu dans le temple? Pour plusieurs de vous, les prières du culte public sont-elles autre chose que des formules consacrées que vous écoutez avec une oreille distraite, accompagnant des lèvres des paroles qui ne trouvent point d'écho dans votre cœur? — Mais, s'il en est ainsi, est-il besoin d'autre preuve pour vous convaincre de péché? N'est-ce pas par un effet de votre penchant au mal que vous n'obéissez pas aux commandemens de la loi divine et que vous reniez le Dieu de la Bible pour vous en former un à votre image?.... — Si vous manquez d'amour et de sincérité pour le Dieu Saint, comment pourriez-vous avoir le cœur pur devant lui?

Ah! si vous mettiez votre cœur à nu sous le re-

gard de votre conscience; si vous rappeliez tant de souvenirs que votre orgueil tient à l'écart; si vous portiez dans les profondeurs de votre ame la lumière de la vérité et de la Parole de Dieu; si vous vous voyiez tel que le péché vous a faits, vous sentiriez la honte vous monter au front, vous auriez horreur de vous-mêmes, et perdant soudain toute confiance en votre propre justice, vous tomberiez à genoux devant Dieu, et, vous frappant la poitrine, vous lui diriez avec une douleur et une humilité profondes: Mon Dieu! je reconnais maintenant que je suis un misérable pécheur, né dans la corruption, enclin au mal, incapable par moi-même de faire le bien et transgressant tous les jours et en plusieurs manières tes saints commandemens ¹. Mon Dieu, aie pitié de moi selon ta miséricorde, efface mes péchés, purifie-moi de mes souillures, crée en moi un cœur pur et donne-moi l'Esprit de sainteté ¹.

Quiconque écoute avec recueillement la voix de la Parole de Dieu et le cri de sa conscience, ne peut se faire illusion sur l'état de son ame. Il reconnaît que le péché est au fond de toutes ses pensées, et il ne s'étonne plus que la Bible prononce la condamnation de l'homme naturel et s'adresse à lui comme à un être déchu et coupable, qui n'a de refuge que dans la Parole de Dieu.

Si vous êtes dans cette disposition sérieuse, mes

¹ Paroles de la Confession des péchés. • Ps. LI. 3. 4. 9. 11. 12.

chers auditeurs, si vous gémissiez amèrement sur la corruption et la misère de votre nature; si vous vous sentez avec effroi sous l'esclavage du péché, ces paroles de J. C. : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, « car ils verront Dieu, » doivent vous pénétrer d'une tristesse profonde. S'il faut être rendu parfait et accompli en toute bonne œuvre; si sans la sanctification nul ne peut voir le Seigneur; s'il faut avoir le cœur pur pour aller au ciel, qui donc peut être sauvé? A ces paroles de J. C. : « En vérité, en vérité, je vous dis que si vous n'êtes changés, si vous « ne dépouillez le vieil homme, si vous ne naissez « de nouveau, si vous n'êtes entièrement régénérés et convertis, vous ne sauriez voir Dieu.» A ces solennelles paroles qui prononcent la condamnation de l'homme naturel et font le scandale de l'orgueil du monde, vous répondrez avec douleur ainsi que Nicodème : « Hélas! comment ces choses « se peuvent-elles faire? comment puis-je, par moi-même, renouveler mon esprit et mon cœur? comment changer ma nature? qui me donnera de purifier mes affections et de sanctifier ma volonté?» Ecoutez donc la réponse que vous adresse J. C. « Vous êtes docteurs en Israël et vous ne savez pas « ces choses! Vous vous dites chrétiens, et vous « méconnaissiez la vertu toute puissante de la grâce « de Dieu »

1 Math. XVIII. 3. Jean III. 4-10. II. Tim. II. 26. III. 17. Act. XXVI. 13. XVII. 30. Rom. VI. 4. Gal. VI. 15. Ephés. IV. 22-24. II. Cor. V. 17.

Oui, mes bien-aimés Frères, vous pouvez être lavés de vos souillures; vous pouvez être régénérés dans votre entendement et dans votre volonté, être affranchis de la désobéissance et rendus semblables à Adam avant sa chute, conformes à J. C., le saint et le juste; vous le pouvez par la prière et la foi chrétienne, car ce qui est impossible à la chair et au sang est possible à Dieu¹.

Transportez-vous sur les rives du Jourdain au temps de J. C. ! suivez les traces bénies du Sauveur des hommes et voyez de quelle foule il est entouré. Toutes les infirmités humaines, toutes les humbles et profondes douleurs de ce monde sont à ses pieds pour les arroser de larmes et pour implorer avec ferveur la guérison et la santé. Les aveugles le prient pour être rendus à la lumière, les languissans pour recevoir des forces, les paralytiques pour obtenir la plénitude de la vie. De pauvres lépreux, l'horreur et le rebut du monde, veulent être nettoyés par lui de leurs souillures, les infortunés implorent la consolation et l'espérance, et les âmes angoissées soupirent après la rémission des péchés. Le Fils de Dieu ne repousse pas ces êtres souffrans, ces âmes coupables et avilies; il ne leur dit pas : « Je vous adopterai
« pour mes enfans, quand vous serez guéris et purs,
« quand vous vous serez rendus dignes de moi. » Il sait bien que leur misère est incurable par tous les

¹ Math. XIX. 25. 26.

moyens naturels , et qu'ils périront s'il ne les sauve miséricordieusement. Il le sait, et il accueille leur douleur avec une inépuisable compassion , leur adressant ces divines Paroles : « Heureux ceux qui pleurent , car ils seront consolés! Venez à moi , vous tous qui êtes travaillés et chargés , et je vous soulagerai! » Et quand ils lui disent : « Seigneur, nous venons « à toi pour être guéris. Seigneur, que devons-nous « faire pour être sauvés? » Le Fils de Dieu ne demande à tous qu'une seule et même chose , parce qu'en elle se trouve le seul moyen de salut : « Croyez-
« vous en moi? » c'est-à-dire croyez-vous que la plénitude de la puissance divine habite en moi et que j'aie la parole de la vie éternelle; croyez-vous que vous êtes actuellement morts par vos fautes et par vos péchés et que je puis seul vous racheter de la condamnation éternelle? — Et ceux qui peuvent répondre avec sincérité : « Nous croyons, Seigneur, « nous savons que tu es l'unique source du pardon « et de la vie, » entendent retentir jusque dans les profondeurs de leur ame cette assurance de paix et de pardon : « Qu'il vous soit fait selon votre foi; allez « en paix; vos péchés vous sont pardonnés; ma « grâce vous suffit; vous êtes sauvés¹! »

SAUVÉS!... « Nous sommes sauvés par grâce , par « la foi; cela ne vient point de nous : c'est un don

¹ Luc IV. 18. 19. XIX. 10. XVII. 12. 14. VII. 47-50. Math. IV. 23. XI. 28. Marc IX. 23. 24. Act. XVI. 31. II. Cor. XII. 9.

« de Dieu. Ce n'est point par les œuvres afin que
 « personne ne se glorifie ! » O mon Sauveur ! béni
 sois-tu de ce que tu n'as pas traité l'homme selon son
 orgueil et imposé aux misérables enfans d'Adam un
 fardeau au dessus de leurs forces ; béni sois-tu de ce
 que tu nous aimes le premier et n'attends pas, pour
 nous pardonner nos transgressions, qu'elles soient
 rachetées par nos mérites devant toi ; béni sois-tu de
 ce que tu nous délivres miséricordieusement, gratui-
 tement, éternellement, avant que nous ayions rien
 pu faire pour échapper à la condamnation que nous
 avons encourue ! !

Comprenez bien tout le conseil de Dieu, M. F.,
 et n'accusez pas la vérité qui seule sanctifie de dé-
 tourner de la sanctification et de porter au relâche-
 ment par cette assurance du salut. Chez le véritable
 chrétien, la foi se mesure à l'obéissance aux com-
 mandemens de Dieu. Plus il croit profondement,
 plus il se sanctifie ; car l'enfant de Dieu ne peut
 croire à la parole de la grâce sans confesser la sain-
 teté et l'inviolabilité de la loi. Nul ne peut dire qu'il
 a la foi en Christ, la foi du cœur et de la conscience,
 s'il ne mène une vie chrétienne : l'un est insépara-
 ble de l'autre¹. — Mais c'est la foi au pardon, éta-
 blie dans le cœur par le Saint-Esprit, qui produit

¹ Ephés. II. 8. 9. Act. IV. 12. Rom. III. 22-25. V. 1. VIII. I. 32. 33. XI.
 6. Gal. II. 16. III. II. V. 3. 4. Col. 1. 19. 20. II. 13. I. Cor. I. 30. Tite
 III. 4-7. I. Pierre I. 5. ² Jean II. 20. Act. XV. 9. Jacq. II. 17. 18. Tite
 II. 11. 12.

l'amour de Dieu et qui devient ainsi au dedans de nous l'élément régénérateur, le principe de la conversion. L'amour de Dieu est la source unique de la sainteté et de la pureté, et comment manquerait-il de cet amour celui qui sait que son Dieu l'a racheté de l'éternelle perdition! Quand au milieu des horreurs de l'incendie, du sein des flammes dévorantes vous avez entendu des cris de détresse, et que soudain vous avez vu un infortuné, défaillant d'anxiété et d'horreur, arraché au supplice du feu par un dévouement sublime, avez-vous eu peine à croire que le cœur de la pauvre victime délivrée fut plein de reconnaissance pour son sauveur; n'avez-vous pas la ferme assurance que ses lèvres ne prononceront jamais de paroles plus sincères que les bénédictions qui s'en échapperont chaque fois que l'horrible danger se présentera à sa vue?

C'est au manque d'amour pour le Seigneur qu'il faut attribuer l'absence de la sanctification chrétienne. Celui qui n'aime pas n'obéit pas. Voilà, mes chers auditeurs, la source de la misère de ces milliers d'infortunés qui meurent loin de Christ, et le germe de la maladie qui dévore les âmes travaillées et chargées. Elles demeurent esclaves du péché par faiblesse, comme d'autres par l'obstination d'une volonté dépravée. Elles gémissent sur leur état d'épuisement et de langueur; elles se sentent incapables de renoncer au monde et à leurs passions; et pourtant elles trouvent de l'amertume dans leurs éga-

remens, elles portent les chaînes du péché avec douleur et avec honte, et soupirent après la délivrance. Dans les lieux où la fidèle prédication de l'Évangile a réveillé les consciences, et où Christ s'est formé quelques disciples au milieu du monde, il n'est pas rare d'entendre de telles paroles : Heureux ceux qui ont la foi et qui peuvent se reposer sur la Parole de Dieu ! Heureux ceux qui ont la paix de l'âme, la joie du cœur et le contentement d'esprit ! Que ne puis-je vivre et mourir comme eux ! Mais je trouve dans le monde, dans mes affaires, dans mes relations, dans ma position, des liens qui me captivent et qui me font demeurer ce que je suis : je n'ai pas la force de me convertir !

Vous n'avez pas la force de vous convertir !... Ah ! non, sans doute, car cette œuvre est l'œuvre de Dieu. Mais si vous priez, vous croirez, et si vous croyez, vous aimerez le Seigneur, et son amour vous régénèrera. Le cœur est la source de la vie, dit la Bible. L'homme vit de la vie de son cœur, et se transforme à la ressemblance de ce qu'il aime : telles affections, tels actes. — Peut-on trouver de vie plus frivole, plus misérable, plus digne de mépris que celle de ces égoïstes ambitieux ou sensuels, qui, sous des noms illustres ou obscurs, honte et souillure de l'humanité, végètent par milliers dans les siècles d'impiété et de matérialisme ? Peut-on lire rien de plus hideux, de plus impur, de plus avilissant que ces innombrables écrits que le monde

encense, qui n'émeuvent qu'en exaltant les passions mauvaises, et qui, sous des formes brillantes, recèlent le poison et la séduction des âmes? Peut-on entendre profaner plus honteusement le don sacré de la parole, que, par les discours licencieux qui offensent si souvent la pudeur chrétienne? et peut-on voir des signes plus manifestes de l'abandon de Dieu et de la présence de Satan dans les âmes qu'en tant d'horribles suicides! Et pourquoi en est-il ainsi de nos jours? Parce que de l'abondance du cœur l'homme agit et parle, et que ces êtres rampans et dégradés, alors même qu'on les appellerait savans, littérateurs, orateurs célèbres, philosophes, esprits forts, et de noms plus beaux encore, sont dévorés de corruption, d'égoïsme et de vanité, qu'ils se sont faits le centre de toutes leurs affections, et qu'en tout et partout, ils doivent être et paraître ce qu'ils sont : les vils esclaves de la bassesse et des passions terrestres.

Mais que l'Évangile parle à la conscience du peuple, que l'Esprit de Christ souffle sur ces générations souillées, et la société sera purifiée et sauvée à quelque degré de misère morale qu'elle soit tombée. A une époque autrement critique que la nôtre, à cette époque de malheur et d'avilissement où la société païenne tombait en dissolution; où le peuple se trouvait sans règle et sans frein, et où l'humanité dégradée ne savait plus ce que c'était que la vertu et le respect de soi-même, on a vu

ce cadavre infect lavé dans les eaux du Jourdain et régénéré par le souffle de la Parole de Dieu, reprendre soudain la vie et la santé, et trouver de nouvelles forces pour accomplir de nobles destinées. On a vu des hommes durs et féroces se convertir à la douceur et à la charité; des cœurs enflés d'orgueil et avides de vengeance se remplir d'humilité, de pardon et de résignation; des âmes souillées de vices et énervées par le plaisir, pratiquer une morale austère, se pénétrer de sainteté et de pureté, vivre de foi et de prière, se détacher de la terre et n'aspirer qu'aux biens du Ciel, s'inspirer d'un dévouement sublime; et, après avoir offert au monde étonné, l'exemple de toutes les vertus, sceller la sincérité de leur foi par le témoignage du martyr, et mourir comme leur Maître au sein d'une inépuisable patience, la paix dans le cœur et la bénédiction sur les lèvres!

Ainsi vivaient et mouraient les premiers Chrétiens. La foi qui les animait opérait en eux ces prodiges. Cette foi a sauvé le monde. En nous aussi l'amour de Dieu peut porter des fruits de sanctification et accomplir sa force dans notre infirmité. Mais pour l'obtenir il faut le puiser à sa source; il faut rejeter toute doctrine humaine, et, abandonnant les citernes crevassées qui ne contiennent point d'eau, s'abreuver à la source jallissante en vie éternelle. « Christ est le chemin, la vérité et la vie, nul ne vient au Père que par lui. » Celui-là seulement qui a connu Dieu com-

me il doit être connu l'aimera comme il doit être aimé. La véritable foi, la foi en Christ-Sauveur, peut seule donner le véritable amour.¹ Priez donc le Seigneur, mes bien-aimés Frères, qu'il bénisse la lecture que vous ferez de sa Parole et qu'il vous donne son Saint-Esprit qui établisse profondément dans vos âmes la doctrine du salut. Si vous confessez de cœur le Dieu de l'Évangile; si vous vous humiliez devant lui dans le sentiment de votre corruption et de votre misère, vous anéantissant avec crainte et tremblement devant sa justice avant d'oser implorer sa miséricorde; si vous recevez ce que la Bible vous dit de votre état de péché et de condamnation, reconnaissant que vous ne pouvez rien mériter par vous mêmes et que votre salut ne peut être qu'une grâce et un pardon; si vous croyez que Dieu vous a aimé le premier, qu'il vous a sauvé quand vous étiez perdus et que Christ a été fait pour vous justice, propitiation et rédemption; si, à l'ouïe de cette bonne nouvelle, vous tressaillez de surprise et de joie comme un criminel justement condamné, et que, saisi d'un attendrissement profond, vous acceptiez à genoux votre pardon gratuit et bénissiez le Sauveur de votre âme, alors vous posséderez la foi chrétienne et vous sentirez en vous les dons de la Grâce! Vous aimerez Dieu comme vous ne l'aviez jamais aimé; cet amour

¹ Jean XIV. 6. III. 14-18. V. 40. VI. 40. XX. 31. Marc. XVI. 16.
I. Jean V. 4-5. Phil. II. 13. IV. 13. Rom. VIII. 36.

suprême, source de toute vertu, remplira la capacité de votre ame, et imprimera à votre vie une impulsion puissante, une direction toute nouvelle. Vivant en face de l'Éternité, vos idées et vos affections seront sérieuses. Vous envisagerez les biens du monde sous un aspect tout différent ; vous perdrez le goût de la dissipation et des choses vaines¹. Les livres frivoles et profanes ne vous tenteront plus ; vous ne lirez plus seulement pour les passions et pour la curiosité mondaine ; vous aimerez surtout les ouvrages de la foi chrétienne et les nouvelles du royaume de Dieu. Votre livre par excellence sera la Bible, la Parole de la Vérité éternelle. Vos jouissances les plus douces seront dans la prière, les méditations spirituelles et la sanctification du Sabbat. Vous sentirez le besoin de vous unir toujours plus avec le Seigneur ; vous vivrez en lui et pour lui, le servant avec la bénédiction et la joie qu'il donne à ses rachetés ; vous mourez au monde qui est inimitié contre Dieu ; vous marcherez, par le renoncement à vous-mêmes, à la perfection chrétienne ; vous serez véritablement une nouvelle créature ; l'image du Dieu Saint se gravera en vous et rendra votre cœur pur !

O pureté du sentiment et de la pensée ! innocence de l'ame ! joies du cœur ! ineffables délices ! qui ne voudrait vous posséder encore ? qui ne voudrait banir de son sein les sentimens amers et haineux, la

¹ Philip. III. 7-9.

tristesse, la crainte, le honteux remords, et cette inquiétude dévorante qui nous arrache à nous mêmes, ces convoitises brûlantes qui enfantent le péché? Qui ne voudrait remplir son cœur de simplicité et d'amour, de bonheur et de paix?.....

Veuille donc le Seigneur, mes bien-aimés Frères, nous sanctifier par la vérité; nous accorder les joies de son Saint-Esprit, les témoignages de sa présence et de sa grâce; nous donner sa paix et la vie éternelle! ... «Le Dieu de paix vous rende accomplis en toute bonne œuvre, pour faire sa volonté, en faisant en vous ce qui lui est agréable par Jésus-Christ; auquel soit gloire aux siècles des siècles¹. » Amen!

L'AMOUR DU MONDE INCOMPATIBLE AVEC L'AMOUR DE DIEU.

« N'aimez point le monde, ni les choses qui sont dans le monde : si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui. (I. JEAN II. 15.) »

La sentence renfermée dans les paroles que je viens de vous lire n'offre aucune ambiguïté; le sens qu'elle présente à l'esprit est clair et facile à saisir; on aperçoit, sans beaucoup d'efforts, que l'apôtre saint Jean y publie un divorce complet, perpétuel

¹ Hébr. XIII. 24.

entre le monde et Dieu. Mais si cette sommation apostolique est promptement saisie par l'intelligence, elle n'entraîne pas aussi facilement l'assentiment du cœur. Autre chose, en effet, est de reconnaître que la Bible prononce qu'il y a incompatibilité entre l'amour de Dieu et l'amour du monde, autre chose de vouloir quitter le monde, pour s'attacher à Dieu. Mais parmi ceux à qui la déclaration de l'Apôtre paraît sévère et qu'elle scandalise, l'on peut affirmer, je crois, que la plupart ne s'inscrivent en faux contre elle que parce qu'ils ignorent, d'une part, ce que c'est que ce monde auquel il faut renoncer, et que parce qu'ils n'ont jamais sérieusement réfléchi à l'opposition profonde et constante qui existe et qui existera à toujours entre le monde et Dieu. Ainsi, rechercher la signification de ce mot, en déterminer l'étendue, en préciser le vrai sens et en même temps faire voir qu'il n'y a rien de plus vrai, de plus raisonnable et de plus juste que cette assertion de l'Apôtre, que l'amour de Dieu ne saurait se trouver dans le cœur d'un homme qui aime le monde, tel est le but de ce discours, sur lequel j'appelle, ô mon Dieu, de toutes les forces de mon âme, la bénédiction toute puissante de son Saint-Esprit.

On se fait de bien fausses idées du monde dans le monde, on y restreint singulièrement la signification de ce mot, l'on y réduit extraordinairement la classe nombreuse de ceux qui peuvent, qui doivent

être rangés dans la catégorie des mondains. Qu'entend-on, en effet, généralement par un mondain ? Dans l'opinion du siècle, un mondain, c'est un homme qui court de plaisir en plaisir, comme le papillon qui voltige de fleur en fleur, qui ne sort d'une fête que pour assister à une autre fête, qui met sa vertu et qui applique toutes ses facultés à briller par le luxe de ses habits, le nombre de ses laquais, la richesse de ses ameublemens, la somptuosité de ses équipages, et qui, ne pouvant vivre seul avec lui-même et ayant un besoin constant d'innovation, en fait de jouissance, est toujours occupé des moyens de varier ses amusemens, d'activer le mouvement et d'entretenir le bruit qu'il fait autour de son ame, afin de ne se laisser jamais le temps et de s'épargner la dure nécessité de se voir lui-même et de se connaître. Ou bien c'est un homme, qui, à force de se préoccuper de calculs d'intérêts, d'opérations mercantiles et de se laisser absorber par l'appât du gain et la séduction des richesses, en est venu au point de concentrer son existence entière dans celle de son négoce, et de ne songer plus qu'aux moyens d'accroître une fortune déjà trop considérable et par là des jouissances toutes matérielles. Ou bien encore, c'est cet ambitieux que dévore la soif des honneurs et des distinctions, pour qui une charge, obtenue n'est qu'un prétexte et un échelon pour s'élever à une dignité plus considérable, qui n'aura point de repos tant qu'il saura qu'il lui reste un rival qu'il

n'a pas écrasé ou dépassé, et qui, dans tout cela, ne cherche que sa satisfaction propre et le triomphe de son orgueil. Ou bien enfin, c'est cet homme qu'enivre la gloire qui vient des hommes, et qui, quelle que soit la carrière qu'il parcourt, celle des lettres ou celle des armes, veut, de toutes les palmes, cueillir la plus belle et la plus noble, n'aspire qu'à se créer une réputation étendue durant sa vie, et qu'à laisser après lui un nom cité avec éloge dans les fastes de l'humanité. Ces hommes appartiennent, sans contredit, à la classe des mondains; nous les appellerons même volontiers les fanfarons de la mondanité; mais ils ne sont pas les seuls mondains, mais ils n'épuissent pas à eux seuls l'idée de mondanité. Les goûts qu'ils chérissent, les poursuites auxquelles ils se livrent, la conduite qu'ils tiennent, les œuvres qu'ils font, sont bien une face, un côté, une fraction de la vie du monde, mais ils ne sont pas la vie du monde toute entière. Le monde n'est pas tant une certaine manière de vivre, qu'une certaine manière de sentir, d'être affecté; c'est, moins certaines relations, un certain entourage, qu'une situation particulière de l'âme, qu'une tendance déterminée de la volonté; c'est une disposition habituelle de l'esprit et du cœur, plutôt que telle vocation que l'on peut exercer, telle carrière que l'on peut parcourir, telle position, tel rang que l'on peut occuper dans la société. Le monde n'est pas l'atmosphère des riches.

plutôt que celle des pauvres, des grands plutôt que celle des petits, des hommes que leur condition ou leurs travaux mettent en évidence, plutôt que celle des hommes qui sont appelés à passer leur vie dans une situation obscure. Le monde, c'est l'atmosphère et la vie de tous ceux dont la grâce divine n'a pas régénéré le cœur et purifié les affections, à quelque échelon qu'ils se trouvent placés du monde intellectuel, moral ou social, et, pour m'exprimer plus nettement encore, le monde, c'est, sur cette terre, parmi les objets et les êtres dont nous y sommes entourés, tout ce que l'on aime plus que Dieu, tout ce que l'on possède sans action de grâce envers Dieu, tout ce dont on use, sans penser à Dieu, tout ce que l'on fait sans le rapporter à Dieu, tout ce qui, dans les choses que nous pouvons avoir ou désirer, est vu par nous, considéré, recherché, estimé, employé hors de Dieu, de qui tout procède et à qui tout doit retourner. Il résulte de cette définition du monde, la seule rationnelle et la seule scripturaire, que le monde peut se trouver pour nous êtres déchus et naturellement idolâtres, dans des choses et dans des relations où nous ne l'aurions pas soupçonné. Ainsi la science, l'esprit, les talents peuvent devenir une mondanité; la philanthropie, la bienfaisance, une mondanité; la vie de familles, les liens du sang ou de l'amitié, une mondanité; la solitude, la retraite, le dégoût de la vie, la pauvreté elle-même, une mondanité. Vous me demandez : comment cela

peut-il être? Il n'est pas difficile de vous le démontrer. Vous cultivez les sciences ou les arts. Rien de plus naturel et de plus légitime. Mais dans vos études, vous n'avez autre chose en vue, que votre satisfaction personnelle ou le perfectionnement de votre raison, (car je ne veux pas vous soupçonner de faire de la science dans un esprit de sordide intérêt et en vue de la gloire des hommes); mais vous ne comprenez pas que ces facultés que vous développez, ces connaissances que vous acquérez doivent être consacrées au Dieu de qui vous les tenez et que vous ne pouvez en faire un usage légitime qu'autant que vous les employez à faire connaître son nom et à avancer son règne parmi les hommes vos frères : la science, voilà votre monde ; vous possédez un intérêt hors de Dieu ; vous avez une idole. Ainsi encore, la Providence vous a doué d'une activité extraordinaire et vous a fourni les moyens d'en faire un noble et généreux emploi ; vous êtes connu par les services nombreux que vous avez rendus et que vous ne cessez de rendre à l'humanité et à la société ; chacun loue votre bienfaisance et votre philanthropie. Mais au service de qui devraient être placées les ressources inépuisables que vous trouvez, et dans les grandes inspirations de votre ame et dans l'énergie étonnante de votre volonté ? Quelle gloire devraient proclamer parmi les hommes les beaux dons que vous a faits la libéralité de votre Dieu ? Toutefois, vous agissez comme si vous vous deviez ces choses à vous-mêmes ; vous

ne pensez pas à en rapporter toute la gloire à Dieu. Vous avez donc un intérêt hors de lui, une possession sans lui; vos vues d'intérêt général, vos plans d'amélioration sociale, vos travaux qui ont pour but le bien de l'humanité, voilà votre monde : vous aussi vous avez une idole. — Passons à d'autres relations. On ne saurait vous reprocher, mon cher auditeur, d'aimer les vains plaisirs du siècle. Vos goûts ne vous entraînent pas de ce côté là, et d'ailleurs vous avez l'ame trop bien faite et le cœur trop bien né, pour trouver des jouissances dans des conversations fades et insipides, dans des flatteries ridicules, dans des démonstrations d'estime ou d'affection qui n'ont d'autre réalité que les mots dont on se sert pour les exprimer, encore moins dans des passe-temps et des amusemens, où l'on ne trouve de pâture ni pour l'esprit ni pour le cœur et qui ne peuvent offrir quelque attrait qu'à des ames toutes pétries du limon de la légèreté et de la futilité. Vous avez donc cherché un refuge loin des bruits du siècle, dans la vie de famille, dans les joies de l'amitié, dans les liens de la sympathie. Mais, prenez-y bien garde, si ces êtres de votre choix, que vous avez rassemblés autour de vous, sont pour vous plus que Dieu, tiennent en vous la place de Dieu; si au dessus de leur amitié, vous ne voyez pas, vous ne sentez pas l'amour du Créateur; si ce n'est pas à cette source de l'éternelle charité que vous retrempez, que vous sanctifiez incessamment vos affections terrestres; si, dans la société

de ces êtres d'élites dont les âmes sont à l'unisson de la vôtre ; Dieu n'est pas invoqué et servi en esprit et en vérité, si ce n'est pas en vue de lui que l'on s'aime, si ce n'est pas à lui que l'on s'encourage à plaire et à obéir, et que l'on prenne plaisir à tout rapporter, si dans les plans que l'on y forme, les espérances auxquelles on s'y livre, les joies que l'on y goûte, c'est de toute autre chose plutôt que de lui que l'on s'occupe, votre monde à vous, c'est le cercle de votre famille, c'est la société de vos amis : vous aussi vous avez des idoles. — Et comment la famille ne deviendrait-elle pas le monde, quand la solitude elle-même peut le devenir ? Une retraite librement choisie ou nécessairement acceptée, où l'on regrette ce que l'on n'a plus, où l'on se perd en des projets et en des désirs qui peuvent être et plus réels et plus impérieux que dans une condition où l'on possédait les moyens de les satisfaire, où l'âme, vide de Dieu, autant pour le moins que de toute autre chose, ne s'abreuve que de dégoûts ou d'ennuis, sans soumission, sans acquiescement à la volonté divine, sans consolations supérieures, sans espérances fondées, sans foi véritable ; ou bien encore un état de dénuement et de pauvreté, où l'on convoite ce dont d'autres jouissent, où l'on porte envie à ceux qui sont favorisés des biens de la Providence, où, mécontent de son sort, l'on ne sait que gémir et s'attrister, ou que se soumettre parce que l'on n'a pas la puissance de résister, cela aussi est le

monde et un monde aussi réel et aussi opposé à Dieu , que le monde des libertins, des avares, des ambitieux ; d'où il suit que le monde est partout où Dieu n'est pas , comme nous l'avons dit ; c'est une atmosphère qui pénètre tous les coins et recoins des ames dont l'esprit de Dieu s'est retiré , à peu près comme l'air, dans le monde physique , remplit tout l'espace au dessus de nos têtes et autour de nous , et ne laisse au vide , de place nulle part.

Maintenant que nous savons ce qu'il faut entendre par le *monde* dans le sens chrétien , il nous sera facile de comprendre pourquoi il y a incompatibilité entre l'amour du monde et l'amour de Dieu ; ou, pour nous exprimer avec l'apôtre saint Jean, pourquoi *l'amour du Père* ne saurait exister en celui en qui se trouve *l'amour du monde*. C'est d'abord parce qu'il y a opposition, hostilité entre ces deux règnes, entre ces deux ordres de choses. En soi, les choses qui sont dans le monde ne sont point opposées à Dieu , puisque c'est Dieu qui les a faites et que son but, en les créant, a été de révéler aux yeux de ses créatures sa puissance, sa sagesse, sa bonté, sa munificence et sa gloire. Mais c'est le péché de l'homme qui les a faites telles, car en péchant l'homme s'est séparé de Dieu, et en se séparant de Dieu, la source de toute vie et l'auteur de tout bien, il est tombé dans l'amour des choses sensibles et périssables, il est devenu l'esclave de la vanité. Ces choses que Dieu avait faites dans l'intérêt de sa création et pour sa

propre gloire , l'homme se les est appropriées, il en a fait son bien , il leur a donné son cœur, il s'en est déclaré Seigneur et maître, il en a composé un empire au milieu duquel il a voulu vivre indépendant et qu'il a opposé à Dieu, c'est-à-dire qu'il a mis dans son cœur et dans ses affections, la créature, à la place du Créateur; ce qui n'a qu'une existence empruntée, à la place de ce qui subsiste par soi-même ; ce qui passe, à la place de ce qui est permanent et éternel ; le monde , à la place de Dieu. Or, comme Dieu est nécessairement jaloux de sa propre gloire et qu'il ne saurait souffrir d'idoles d'aucune sorte, il délaisse une ame qui lui préfère quelque chose, il abandonne un temple où l'on brûle de l'encens pour un autre que pour lui , il déserte un palais où se trouve un trône sur lequel il ne siège pas en maître souverain. Voilà pourquoi l'apôtre saint Jacques, d'accord avec l'apôtre saint Jean, nous déclare positivement dans son épître , que *l'amour du monde est INIMITIÉ contre Dieu et que celui qui veut être ami du monde se rend ENNEMI de Dieu.*

Mais il y a non-seulement impossibilité à ce que le monde et Dieu subsistent ensemble dans le cœur, parce que ces deux objets sont opposés l'un à l'autre, mais encore parce que notre capacité d'aimer ne comporte pas cette association, attendu que nous ne sommes pas susceptibles de nous attacher également et en même temps à deux objets à la fois. Nous l'avons vu, Dieu ne saurait se contenter de la seconde place

dans notre affection, il a droit à la première et il veut la première; il ne saurait agréer l'offrande d'un cœur inconstant, partagé, il exige un amour dominant, absolu; il demande à être notre bien suprême, le tout de notre ame. Or, si vous avez donné votre cœur au monde, n'espérez pas pouvoir le donner à Dieu en même temps; ce serait une illusion. Ou votre cœur est plein de Dieu et alors il sera vide du monde, ou il est plein du monde et alors il sera vide de Dieu; mais il n'y a pas moyen d'y faire habiter à la fois le ciel et la terre, la vie et la mort, la vanité et la réalité, les créatures et le Créateur. Prenez un globe, essayez de répandre de l'eau à sa surface, il n'en retiendra pas une goutte, parce qu'il n'y a rien dans ses formes et dans sa structure qui soit de nature à l'arrêter et à la contenir: il n'a pas de capacité pour cela. Tel est notre cœur. Aussi long-temps que l'amour du monde le possède, il n'offre aucune prise à l'amour de Dieu; l'amour de Dieu glisse à sa superficie, il n'y pénètre pas, il ne se remplit pas. *Nul ne peut servir deux maîtres, a dit le Sauveur, car, ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre: vous ne pouvez servir Dieu et Mammon.*

S'il en est ainsi, mes chers auditeurs, il n'y a qu'un moyen de rétablir en nous l'harmonie, et ce moyen est bien simple, il est indiqué par la nature même des choses, c'est de chasser l'amour du monde par l'amour de Dieu, c'est de substituer dans notre

cœur l'amour de Dieu, à l'amour du monde. Tel est le but de l'Évangile, tel est le secret de la régénération chrétienne. Voulez-vous renoncer au culte de la vanité, rompre les liens qui vous attachent aux convoitises de la terre, prendre un essor libre, et vous élever en vainqueurs au dessus des séductions de ce présent siècle, ne vous flattez pas de pouvoir opérer ce divorce par vos propres efforts; vous n'y parviendrez jamais, tant que vous vous bornerez à vous séparer du monde extérieur; la cessation des actes de la mondanité, la fuite des plaisirs, la retraite, l'isolement sont tout-à-fait insuffisans pour accomplir la conversion chrétienne. Car si l'amour divin ne s'est point allumé en vous et n'est point venu brûler sur cet autel où vous offrirez si long-temps un culte aux créatures, dans votre solitude le monde vous poursuivra, dans votre solitude le monde vous occupera, dans votre solitude le monde vous possédera, dans votre solitude le monde fera votre société habituelle, et au milieu d'un renoncement apparent, vous serez aussi mondain qu'au fort de vos plus éclatantes mondanités. Le vide répugne à notre cœur; il lui faut être intéressé, captivé, rempli par un attachement quelconque; si ce n'est pas par Dieu, ce sera par le monde; si ce n'est pas par le monde, ce sera par le regret du monde; si ce n'est pas le regret du monde, ce sera par le dégoût du monde; si ce n'est pas par le dégoût du monde, ce sera par l'ennui, la tristesse, la mélan-

colie, par quelque chose, en un mot, qui ne sera pas Dieu. Aimez donc Dieu, et alors vous pourrez, sans contrainte, sans amertume, sans tristesse, librement et avec joie, renoncer au monde. Elevez dans votre ame l'arche sainte de l'Eternel et vous verrez aussitôt toutes les idoles de vos attachemens terrestres tomber mutilées et brisées à ses pieds. Que l'*homme fort et bien armé*, dont parle le Sauveur, qui a jusqu'à ce jour gardé l'intérieur de la forteresse de votre cœur et qui en a occupé toutes les avenues, soit vaincu, désarmé, dépouillé et chassé par celui qui est plus fort que lui et alors vous deviendrez libres; et cette puissance supérieure à celle de l'homme fort et bien armé n'est autre que celle de l'amour de Dieu en Christ, qui est supérieure non-seulement au monde et aux choses du monde, mais même à la mort et au sépulcre, et dont l'Ecriture nous dit, que beaucoup de fleuves ne sauraient en éteindre la flamme. Ecoutez un homme qui en a ressenti l'efficace et qui en parle par expérience : *L'amour de Christ nous presse et nous estimons que si un est mort pour tous, tous aussi sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux. Je suis crucifié avec Christ, ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi, et si je vis encore dans cette chair mortelle, j'y vis dans la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est donné lui-même pour moi. A Dieu ne plaise que je me glorifie en*

toute chose qu'en la croix de Jésus-Christ mon Sauveur, par laquelle je suis crucifié au monde et le monde m'est crucifié. Et je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni les choses élevées, ni les choses basses, ni aucune créature, ne pourra nous séparer de l'amour que Dieu nous a montré en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Mais comment faire naître cet amour du Père en Jésus-Christ, dans un cœur encore tout chaud de l'amour du monde? Comment aimer Dieu, quand on n'a jamais fait qu'aimer le monde? C'est là le mystère, mes chers auditeurs. Par tous nos efforts, avec toutes nos méditations, et lors-même que nous concentrerions sur nous-mêmes l'énergie de toutes nos facultés, nous ne sommes pas plus capables d'arracher à notre ame une étincelle du feu de cet amour, qu'il n'est possible à *l'Africain de changer sa peau, au léopard d'effacer ses taches*, et à un cadavre de se rendre la vie. Nous pouvons le désirer, le demander, le chercher; nous devons le désirer, nous devons le demander, nous devons le chercher; et l'on peut même affirmer, que celui qui ne le désire pas de toute l'ardeur de son ame, comme le bien suprême; que celui qui ne le demande pas à Dieu par des prières ferventes et persévérantes, que celui qui ne le cherche pas par l'usage légitime des moyens que Dieu a établis dans

son Eglise pour le communiquer, non-seulement s'en juge indigne, mais déclare ouvertement qu'il se soucie peu de cette grâce, et qu'il ne veut pas l'obtenir. Mais après tout cela et avec tout cela, et en faisant la part de l'activité et du concours de l'homme aussi large qu'il est possible, il faut convenir que cet amour de l'homme pour Dieu est le fruit de l'amour de Dieu pour l'homme, un don libre et gratuit de la miséricorde du Père, et qu'avant de pouvoir monter de notre ame au ciel, il faut que cette flamme sacrée descende du ciel dans notre ame. Si donc il est vrai, mes chers auditeurs, que le joug du monde vous pèse, que vous vouliez sérieusement faire cesser le divorce spirituel qui existe entre votre ame et Dieu, mettre fin à l'état d'hostilité dans lequel vous avez vécu contre lui jusqu'à ce jour, vous *réconciliez avec votre partie adverse* et rentrer avec votre Père céleste dans les douces relations que le péché a rompues, commencez par reconnaître et par sentir que vous n'avez rien à lui offrir : dans le passé, que des transgressions, et dans le présent, qu'un cœur infidèle, ingrat, rebelle et corrompu. Sentez vos misères, humiliez-vous devant lui, appuyez-vous sur ses promesses et non sur vos justices, sur son amour et non sur vos bons désirs ; croyez au pardon qu'il vous offre, pardon gratuit, pardon entier, pardon éternel, pardon que son Fils vous a mérité au prix de sa souffrance, pardon qu'il scelle dans les cœurs par son Esprit, pardon qu'il accompagne dans les

ames des ineffables communications de son amour. Alors croyant à votre réconciliation, *vous aimerez Celui qui vous a aimé le premier*, vous vous consacrerez au service de Celui qui vous a prévenu par tant de miséricorde. Alors aussi tout rentrera dans l'ordre en vous; l'équilibre, l'harmonie seront rétablis entre toutes vos facultés; Dieu ayant pris la place qui lui appartient de droit, tout, dans votre vie intérieure et extérieure, venant se ranger sous sa direction suprême, à sa place naturelle et suivant son importance, et acceptera librement le sceptre de son doux empire. Il ne sera plus nécessaire de vous enseigner ligne après ligne, précepte après précepte. Vous n'aurez pas besoin de règles et de commandemens pour connaître ce que vous devez faire ou ce que vous ne devez pas faire, pour savoir ce que vous pouvez vous permettre, et ce dont il faut vous abstenir, pour déterminer ce dont vous avez droit de jouir, et ce à quoi Dieu veut que vous renonciez. Un tact spirituel, un instinct délicat, fruit de l'amour divin, vous servira à cet égard mieux que toutes les directions que vous pouviez demander ou les règles que vous pouviez vous imposer à vous-mêmes, et vous indiquera le point précis où vos attachemens légitimes peuvent devenir idolâtrie, où vos travaux indispensables peuvent vous préoccuper ou vous distraire, où vos relations peuvent vous devenir nuisibles, où le contact avec le monde peut vous rendre infidèle : vous serez libres, parce que vous

aimerez Dieu ; car quelqu'un de très-savant dans la science du salut a dit avec une simplicité et une profondeur admirable : « Aime Dieu et fais tout ce que « tu voudras. »

Vous voyez par là que les déplacements qu'occasionne et la révolution morale qu'opère la conversion chrétienne se font sentir bien plus dans la vie intérieure que dans la vie extérieure, et que le monde que l'amour de Dieu commence par crucifier dans le chrétien est le monde de son propre cœur. Renoncer au monde ce n'est donc pas rompre avec ses amis, se retirer de la société, ne plus rien posséder, ne plus vouloir jouir ; mais c'est au milieu des mêmes relations, dans l'exercice de la même vocation et dans l'application aux mêmes affaires, conserver son caractère chrétien, ne jamais abdiquer ses principes, confesser franchement le Sauveur, vivre en regard de Dieu et dans le but de glorifier Jésus-Christ, se préserver des souillures de la chair et de l'esprit, travailler à *sa sanctification dans la crainte du Seigneur, user de ce monde, en un mot, comme n'en usant point*, Sans doute qu'il est une foule de choses que l'homme régénéré ne saurait se permettre, des lieux qu'il ne peut plus fréquenter, des sociétés dont il doit s'abstenir, attendu qu'il ne pourrait y paraître qu'en déposant son caractère de disciple de Jésus ou qu'en courant risque de compromettre son christianisme. Mais dans ces cas-là il doit dire, ou plutôt sa vie doit prouver que s'il y renonce ; ce

n'est point par contrainte, mais par amour et avec joie ; ce n'est point par mauvaise humeur et par bizarrerie de caractères, mais par conscience et par devoir ; point par orgueil, mais par humilité ; point parce que se croyant saint il veut éviter tout contact avec les pécheurs, mais, au contraire, parce que se sentant extraordinairement faible et facile à séduire, il veut se tenir éloigné d'un péril auquel il ne succomberait que trop aisément.

Si les principes que nous venons d'établir sont vrais, chrétiens, mes bien-aimés Frères, nous n'avons encore rempli qu'une partie de notre tâche et la partie la moins ardue, en renonçant aux pompes et aux futilités du présent siècle. Le monde le plus difficile à crucifier et à extirper est celui qui se cache dans le secret du cœur. Veillons donc sur nous-mêmes de peur que, sous la livrée de Christ, nous ne conservions et nous ne portions plus d'un trait du caractère et de la vie des mondains. Prenons garde que ce monde, auquel nous faisons profession d'avoir dit adieu, ne soit tout étonné de se retrouver chez nous, dans l'intérieur de nos maisons, et jusque dans nos œuvres chrétiennes. Il y a encore parmi nous et en nous telle légèreté de parole, ou de caractère, telle recherche de nous-mêmes, tel attachement à nos propres idées, telle confiance en nos lumières, tel besoin de paraître et d'attirer l'attention des hommes, tel égoïsme de cœur, telle étroitesse de charité, telle avarice, tel soin de la chair, tel amour de ses

convenances, tel orgueil de la vie, qui ne viennent certainement point du Père, mais du monde, et le monde passe avec sa convoitise, mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement. Soyons-y donc attentifs. Or, le Dieu de paix veuille nous sanctifier lui-même parfaitement, afin que tout ce qui est en nous, l'esprit, l'âme, et le corps, étant purifié par la puissance de son amour, soit conservé irrépréhensible pour l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ!! Amen!

LA PRÉDICATION DE LA CROIX,

OU SERMON SUR :

« Je n'ai jugé que je dusse savoir autre chose parmi vous
« que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. (I. Corinth. II. 2.) »

De tous les supplices, celui de la Croix était regardé comme le plus infâme. Les hommes libres, les citoyens, même les plus coupables, n'y étaient point assujétis. Les Romains ne l'avaient inventé que pour les derniers de leurs esclaves, lorsqu'ils avaient commis quelque grand crime. Il imprimait sur tous ceux qui le subissaient l'opprobre et la dégradation, et les Juifs le regardaient comme une suite de la malédiction divine, parce qu'il est écrit dans leur loi : *Maudit est quiconque pend au bois* ¹.

¹ Deut. XXI. 23 et Gal. III. 13.

Tel fut néanmoins le supplice que subit le Fils unique de Dieu, le Rédempteur du monde. L'apôtre Paul n'ignorait pas jusqu'à quel degré d'abaissement Jésus était descendu par ce genre de mort : Il n'ignorait pas toutes les *flétrissures* qu'avait fait réjaillir sur lui et sur sa doctrine l'odieux instrument de son trépas. Il savait que la croix *était un scandale pour les Juifs, une folie pour les Grecs* ¹, et qu'en proposant à la foi, à l'adoration et à l'amour des hommes son divin Maître crucifié, c'était infailliblement soulever contre lui la haine, la fureur, les mauvais traitemens des uns ; le dédain, le mépris et les sarcasmes des autres. Il savait en outre qu'en se bornant à *prêcher la circoncision* ², c'est-à-dire, les préceptes de la loi, certaines règles de morale et certaines ordonnances cérémonielles, non-seulement il eut été à couvert de la persécution, mais encore il eut continué de jouir de l'estime et du bon témoignage de ceux de sa secte et de son peuple.

Cependant c'est la croix, ou la Parole, ou la doctrine de la croix, si flétrie, si opposée à toutes les opinions et à tous les systèmes des hommes, et si contraire à sa réputation, à son crédit et à tous ses intérêts temporels : c'est la doctrine de la croix qu'il préfère, et qu'il *prêche en temps et hors de temps* ⁴.

Il y a plus, Mes Frères : c'est que saint Paul ne considère pas la croix comme un simple supplément

¹ Gal. VI. 17. ² I. Cor. 4. 23. ³ Gal. V. II. ⁴ II. Tim. IV. 2.

à ses connaissances, ou comme un objet secondaire de sa prédication; mais il la regarde comme le seul *fondement qui puisse être posé*¹, et sur lequel il doit établir toutes ses instructions. La croix est tout pour lui, et il renonce à toute autre chose pour la croix. — Lui, *Pharisien, savant dans la loi, élevé à l'école de Gamaliel*²; lui qui n'était pas un homme du commun³ à l'égard de la connaissance; lui enfin qui pouvait puiser ses enseignemens à tant de sources diverses de la sagesse humaine..... Il y renonce.... Que dis-je? il estime comme de la boue tout ce qui n'est pas de la croix, ou qui ne s'y rapporte point. — *Pour moi*, dit-il aux Corinthiens, *lorsque je suis venu vers vous, je n'y suis point venu avec des discours pompeux, remplis de la sagesse humaine, en vous annonçant le témoignage de Dieu. Car je n'ai jugé que je dusse savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié*⁴.

Si Paul n'était qu'un homme ou un docteur ordinaire, mes chers auditeurs, on pourrait penser, on pourrait craindre que quelque préjugé, ou l'enthousiasme pour une opinion particulière ne lui eût dicté ce langage. — Mais ce langage dans la bouche de *Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé à être Apôtre, mis à part pour annoncer l'Évangile de Dieu*⁵; ce langage dans la bouche de celui qui ne fut

¹ I. Cor. III. II. ² Act. XXII. 3. ³ II. Cor. XII. 6. ⁴ I. Cor. II. ⁵ Rom. I. 4.

en rien moindre que les plus excellens Apôtres¹, et qui travailla plus qu'eux tous à établir l'empire de la vérité qui est selon la piété : ce langage n'est l'expression ni du préjugé, ni d'un vain enthousiasme. Il renferme le sommaire de toutes les vérités évangéliques, et il nous offre une leçon capitale qu'il nous importe de recueillir.

Cherchons donc à pénétrer dans la pensée de l'Apôtre, et à nous faire de justes idées des motifs qu'il avait pour ne vouloir connaître et annoncer autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. — C'est à cela que nous destinons cet entretien; et Dieu veuille, en agissant efficacement dans nos cœurs par son Saint-Esprit, nous le rendre salutaire aux uns et aux autres. Ainsi soit-il!

Si nous demandons pourquoi Paul s'en tient exclusivement à la Parole ou à la doctrine de la croix, il nous en donne lui-même des raisons générales : il nous dit que c'est parce qu'elle est la *vertu*, la *sagesse* et la *puissance* de Dieu pour opérer la conversion et l'éternelle délivrance des pécheurs. *Je n'ai point honte de l'Évangile de Christ*, écrit-il aux Romains, *vu qu'il est la puissance de Dieu en salut à tout croyant*². Il nous dit encore que c'est parce que cette Parole ou cette doctrine de la croix *est la sagesse entre les parfaits, sagesse qui n'est point de ce monde, ni des princes de ce siècle, mais de Dieu*,

¹ II. Cor. XII. II. ² Rom. I. 16.

*laquelle, dès avant les siècles, il avait déterminés à notre gloire*¹. — Mais la déclaration par laquelle l'Apôtre nous laisse entrevoir tous ses motifs et semble nous révéler toute sa pensée, c'est celle qui se lit dans son épître aux Collossiens, chap. II, verset 3, où il dit *qu'en lui, c'est-à-dire, en Jésus-Christ, sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science, et que nous avons tout pleinement en lui*².

En effet, mes chers auditeurs, nous avons tout pleinement en Jésus-Christ; et tandis que l'on peut être et que l'on est souvent séduit et égaré *par la philosophie et par de vaines subtilités, suivant les traditions des hommes et les éléments du monde*³, par la doctrine de la croix nous pouvons certainement être enrichis d'une parfaite intelligence pour *connaître le mystère de notre Dieu et Père*⁴. Oui, rien qui soit essentiel à notre bonheur présent et à notre éternelle félicité; rien qui intéresse notre foi et nos mœurs; rien qu'il nous importe de savoir, de sentir et de pratiquer, qui ne nous soit offert, mis en évidence, et prêché avec une sublime énergie par Jésus-Christ souffrant et mourant. Des plaies de cet adorable Sauveur, de ses mains, de ses pieds et de son côté percés, découlent, pour ainsi dire, avec son précieux Sang, toutes les vérités, tous les préceptes et tous les motifs propres à nous rendre sages à salut, et accomplis pour toute bonne œuvre.... c'est

¹ 1. Cor. II. 6. ² Vers. 10. ³ Col. II. 8. ⁴ Ibid. II. 2.

là, il n'y a pas lieu d'en douter, ce qui faisait que Paul n'avait jugé qu'il dût savoir autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié.

Mais pour développer et mieux vous faire sentir ses motifs, nous dirons qu'en Jésus-Christ crucifié, et en lui seul, nous pouvons puiser — une vraie connaissance de Dieu, — la connaissance de nous-mêmes, — la connaissance et l'assurance du salut, — et enfin la connaissance des vrais motifs à la vertu et à la sainteté.

1° Et d'abord, quant à la vraie connaissance de Dieu, nulle part on ne peut l'acquérir dans un degré suffisant que dans le tableau ou dans l'histoire des souffrances et de la mort de Jésus-Christ. Cherchez là, meschers auditeurs, cette connaissance si précieuse, dans le grand livre de la nature, dans les révélations de la conscience, dans les écrits, dans les raisonnemens des sages : vous ne la trouverez comme il convient, comme il est indispensable que vous l'ayez, dans aucune de ces sources. — Les philosophes ont cherché beaucoup de discours¹, ils sont devenus vains dans leurs pensées ; leur cœur, destitué d'intelligence, a été rempli de ténèbres ; se disant sages, ils sont devenus fous ; et, dans leur folie, ils ont changé la vérité de Dieu en fausseté, et ils ont adoré et servi la créature en abandonnant le Créateur, qui est béni éternellement² Ce n'est donc

¹ Ecc. VII. 29. ² Rom. 1. 21. 22. 25.

point les philosophes, les prétendus sages du monde qui peuvent me donner de Dieu les notions que je dois en avoir; ma conscience m'en dit bien plus qu'ils ne sont tous ensemble capables de m'en dire. Mais la conscience ne soulève encore à mes yeux qu'une partie du voile derrière lequel la Divinité se dérobe. Il est vrai qu'à la voix de la conscience se joint aussi la voix de la nature. Il est vrai que *les vieux racontent la gloire du Dieu fort, et que l'étendue donne à connaître l'ouvrage de ses mains* ¹... Mais je ne vois pas encore, dans le magnifique spectacle de la création, se déployer le grand, le redoutable, le glorieux et en même temps l'aimable caractère du Dieu que j'adore. Si ses *perfections invisibles, sa puissance éternelle et sa divinité se voient comme à l'œil depuis la création du monde* ², et me frappent de toute part quand je considère ses ouvrages, je n'y découvre que confusément, et comme par voie de déduction, sa justice et sa sainteté; et si tout m'y parle de sa bonté et m'assure qu'il ne se laisse jamais sans témoignage en faisant du bien aux hommes.... son attribut le plus consolant et le plus attrayant pour moi, en ma qualité de pécheur, sa miséricorde me reste entièrement voilée, et rien ne vient l'appliquer comme un baume sur les plaies de ma conscience!

Où faut-il donc que j'aille chercher Dieu pour

¹ Ps. XIX. 2. • Rom. 1. 20.

l'entrevoir tel qu'il est, avec tous ses titres à ma crainte, à ma confiance, à mon affection et à ma soumission filiales?... A la croix, Mes Frères, à la croix! Ce n'est qu'en Jésus-Christ et en Jésus-Christ crucifié que le voile se déchire, que l'obscurité et les ombres se dissipent, et qu'on apprend à connaître le *Dieu vivant et véritable*. Sainteté, justice, miséricorde, sagesse et grandeur, attributs adorables de l'Être parfait, c'est sur la croix, c'est dans l'abaissement, dans les angoisses, dans l'agonie et dans la mort du Rédempteur, que vous m'êtes révélés, et que vous brillez du plus vif éclat à mes yeux! — Quelle sainteté? Hommes-Frères, que celle qui porte Dieu à détourner les regards du Fils de son amour, à l'abandonner et à le repousser de son sein, lorsque ce Fils se présente devant lui couvert des crimes et des forfaits de la terre! Comme dans cet anathème foudroyant se manifeste bien celui qui a le péché en horreur, en présence duquel rien d'impur ni de souillé ne peut exister, et qui a les yeux trop purs pour voir le mal sans le punir! Quelle justice rigoureuse et inflexible, que celle qui porte Dieu à ne pas épargner même son Fils bien-aimé, lorsque celui-ci se présente à la place des pécheurs pour satisfaire aux saintes lois qu'ils ont violées! — Dans le cours ordinaire de la Providence, on peut se faire des illusions.... En voyant que le soleil se lève sur les bons et sur les méchants, et que la pluie est indistinctement répandue sur les justes et sur les in-

justes, on peut se faire, on ne se fait, hélas! que trop de fausses idées de la justice de Dieu. Mais à Gethsemané, mais au Calvaire, point d'illusion à cet égard. Jésus, *percé pour nos forfaits et froissé pour nos iniquités*¹, nous crie, d'une voix qui retentit au fond de nos consciences, *que les gages du péché c'est la mort*², et *que toute la transgression doit être certainement punie*³. — Mais en même temps que dans le châtiment qui pèse sur Jésus, nous voyons, avec de secrètes allarmes, se manifester le Dieu saint qui ne peut tenir pour innocent celui qui est coupable, et entre les mains duquel *c'est une chose terrible de tomber*⁴; en même temps que sa sainteté et sa justice nous apparaissent comme rangées en bataille autour du Calvaire pour tirer vengeance du péché.... quels voix! quels accens se font entendre! Ah! c'est la voix, ce sont les accens de la charité et de la miséricorde infinies! Dieu immole son Fils, il s'immole lui-même, pour pouvoir sauver l'homme! Dieu immole son Fils, il s'immole lui-même, pour que tous les pécheurs aient un accès ouvert au trône de sa grâce!... Amour de mon Dieu, où m'es-tu donc offert avec toutes tes dimensions, avec ta hauteur, ta largeur et ta profondeur, si ce n'est dans ce divin, dans cet ineffable sacrifice! Non, Frères bien-aimés, non, ailleurs qu'ici vous ne sauriez apprendre combien le Dieu du ciel vous

¹ Eccl. LIII. 8. ² Rom. VI. 23. ³ Hébr. II. 3. ⁴ Hébr. X. 34.

aime ! Ailleurs qu'ici vous ne sauriez vous convaincre qu'autant les cieux sont élevés au dessus de la terre, autant les compassions de Dieu sont grandes envers les enfans des hommes. — Et que peut vous dire la nature, que peut vous dire la conscience de la grandeur et de la sagesse de l'Etre que vous adorez ? Que peuvent-elles vous en dire qui ne vous soit ici proclamé d'une voix mille fois plus élevée et plus puissante ?... L'œuvre que Dieu consomme sur la croix se rapproche-t-elle le moins du monde de vos pensées ?... N'est-elle pas absolument étrangère à tous les genres de vos conceptions ? et plus elle s'éloigne de nos vues terrestres, étroites et bornées, et plus ne nous dévoile-t-elle pas le caractère glorieux et insondable de l'Etre dont les pensées ne sont point nos pensées, et dont les voies ne sont point nos voies ? — Disons-le donc : Pour bien connaître Dieu, il faut le contempler sur la croix, il faut que la croix nous le révèle.

2. Mais il est absolument indispensable de chercher Dieu dans la croix pour en acquérir une vraie connaissance : c'est aussi dans la croix que l'homme doit apprendre à se connaître, sans quoi il s'ignorera toujours. « Connais-toi toi-même » est un précepte consacré par la philosophie comme par l'Evangile, et ce précepte est l'un de ceux que les hommes ne peuvent négliger sans être leurs propres ennemis, et sans compromettre leurs plus graves, leurs plus précieux intérêts.

Mais plus il est important de nous étudier, et de parvenir à savoir positivement ce que nous sommes, surtout devant Dieu, et plus il est aisé et ordinaire que nous tombions à cet égard dans des illusions et dans des erreurs funestes, étant égarés par les maîtres qui nous dirigent dans cette étude. — Guidés par la seule raison, idole que tant de mortels encensent, nous ne voyons que noblesse, grandeur, force, capacité dans notre nature dégénérée; et trop souvent, enflés de notre puissance chimérique, nous allons camper au devant de l'Eternel Dieu, comme pour lui livrer bataille. — Guidés par l'amour-propre, l'orgueil et la vanité, tout est mis en œuvre pour nous tromper et nous séduire : exagération des qualités, des talens, des connaissances, et de tout le bien réel ou apparent qui est en nous; atténuation des défauts, des imperfections, des vices qui nous dégradent : recours insensé à des avantages extérieurs et purement accidentels, que nous transformons en autant de titres d'estime, d'approbation et de gloire..... tout contribue à épaissir le voile qui nous dérobe la vue de nous-mêmes. — Enfin, guidés par l'opinion de nos semblables, de nos amis et de nos proches, qui ne peuvent jamais parfaitement connaître le fond de nos sentimens, et qui ne jugent de nous que par ce que nous leur laissons entrevoir, ou prenons soin de leur montrer, nous nous confirmons de plus en plus dans la bonne opinion que nous avons de nos personnes, de notre dignité,

de nos mérites; et le plus souvent, ce que nous sommes en réalité aux yeux du Témoin fidèle et véritable, est diamétralement opposé à ce que nous croyons être.

Ce n'est pas cependant, Mes Frères, qu'au dedans et au dehors de nous, il n'y ait bien plusieurs voix qui se font entendre pour nous désabuser et redresser nos idées..... Ce n'est pas qu'il n'y ait plusieurs témoins qui nous accusent de nous méconnaître, de nous énorgueillir et d'usurper des titres que nous ne justifions point. Mais ces voix et ces témoins sont impuissans pour nous convaincre; nous éludons leur témoignage par mille subterfuges, et nous persévérons dans notre aveuglement.

Voulons-nous donc, mes chers auditeurs, éviter le piège de tant d'illusions mensongères? voulons-nous un guide sûr pour ne pas nous égarer dans l'étude si importante de nous-mêmes; une voix qui parvienne à se faire entendre et à nous détromper? voulons-nous un témoin qui nous parle avec vérité, et qui, en nous montrant tels que nous sommes, nous *convainque de péché, de justice et de jugement*?.... Ce guide, cette voix, ce témoin, ne les cherchons ailleurs que dans les souffrances et dans la mort du Fils de Dieu; ne les cherchons ailleurs qu'au pied du bois sur lequel l'homme de douleur expire. Traversons le torrent de Cédron, gra-

vissons la montagne des Oliviers , entrons dans le jardin de Gethsemané , retournons à Jérusalem et transportons-nous de chez Caïphe chez Pilate , de chez Pilate chez Hérode , de chez Hérode dans la cour du Prêtoire , et du Prêtoire sur le Calvaire..... Que voyons-nous? Une grande , une sainte victime immolée sur l'autel de l'éternelle justice. Quelle est cette victime? C'est le Christ , c'est Jésus , le Roi de gloire , le grand *Dieu manifesté en chair* ¹. Pourquoi cette victime? Elle souffre , elle meurt pour expier les péchés des hommes ; elle *est navrée pour leurs forfaits , froissée pour leurs iniquités* ² ; son trépas seul leur rouvre les portes de la vie , et comble sous leurs pas l'abîme de l'enfer. — Que sont donc maintenant , et cette tristesse mortelle qui enveloppe l'ame de Jésus de toute part , et ce profond abattement dans lequel il tombe , et ce frémissement général qui s'empare de tout son corps , et ces plaintes et ces cris douloureux qu'il fait entendre , et ces combats de la plus cruelle agonie qu'il soutient , et ces grumeaux et cette sueur de sang qui le couvrent? Que sont donc maintenant ces indignes liens dont on le charge , ces opprobres dont on l'abreuve , ce poteau auquel on l'attache , ces verges dont on le frappe , cet horrible instrument qu'on le contraint de porter , ces bourreaux qui le saisissent , et ces clous qui lui percent les mains et les pieds?.... Que

¹ I. Tim. III. 16. • Esaïe L. III. 5.

sont, en un mot, tous les traits réunis de son agonie, de son supplice et de sa mort? ... Ce qu'ils sont, Mes Frères? Ah! rentrons en nous-mêmes en présence de tels objets, donnons à nos consciences toute liberté de se faire entendre, et nous reconnaitrons, et nous sentirons bientôt que ce sont autant de voix qui déposent contre nous; que ce sont autant de témoins qui nous accusent de n'être, hélas! « que de pauvres pécheurs, conçus et nés
 « dans la corruption, enclins au mal, incapables
 « par nous-mêmes de faire le bien, qui trans-
 « gressons chaque jour et en plusieurs manières,
 « les saints commandemens de Dieu, ce qui fait
 « que, par son juste jugement, nous avons attiré
 « sur nous la condamnation et la mort. » Voilà ce que nous dit, ce que nous crie à tous Jésus-Christ crucifié. Et c'est en vain que notre orgueil s'irrite; en vain notre amour-propre a-t-il recours à ses impostures ordinaires, et veut-il relever le sentiment de notre prétendue dignité... Le poids de la croix nous abaisse, nous tient à notre niveau: le miroir qu'elle nous présente nous fait voir tels que nous sommes, et l'acte solennel d'accusation, contre tous les enfans d'Adam, qu'elle proclame à la face de l'univers, nous avertit de la destinée qui nous attend, si, nous obstinant à vivre loin de Dieu, nous néglignons de puiser le salut à la source qu'elle seule nous offre.

3° C'est ici, Mes Frères, notre troisième réflexion.

Non-seulement la doctrine de la croix peut seule nous faire connaître Dieu et nous-mêmes dans un degré suffisant ; mais encore , elle peut seule nous révéler l'unique moyen de salut que nous ayons , et nous certifier que déjà nous sommes sauvés. Sans doute cette révélation est peu importante pour l'homme naturel , qui ne se connaît pas lui-même , qui , ignorant le danger de sa condition , vit dans la sécurité , tout absorbé du siècle présent , sans donner la moindre attention à la destinée qui l'attend au-delà du tombeau. Mais cette révélation du salut par l'Évangile, combien n'est-elle pas importante et précieuse pour l'homme qui a commencé de comprendre et de sentir que l'ame ne meurt point avec le corps , qu'il y a un jour assigné pour la rétribution , et que la chair et le sang , c'est-à-dire, la corruption et le péché n'hériteront point le royaume de Dieu. — Le premier besoin de cet homme revenu au sentiment de son immortalité, qui, d'un côté, reconnaît que son ame est impérissable , et de l'autre côté, se reconnaît coupable et assujetti à la condamnation, à cause de ses péchés ; le premier besoin de cet homme , au milieu des craintes qui l'agitent, c'est d'être délivré du fardeau qui pèse sur son cœur , c'est de trouver la paix et la consolation qui lui manquent. Et plus son réveil est complet , c'est-à-dire, mieux il connaît toute la distance qui le sépare de Dieu , toute l'étendue de sa misère spirituelle , et toute la gravité du péril qui le me-

nace; et plus il sent avec ardeur le besoin de sortir d'une condition si alarmante, et plus il se sent pressé de chercher et de trouver un moyen pour appaiser ses douleurs et mettre fin à ses angoisses. — Or, c'est dans cet état, Mes Frères, que nous disons que la doctrine de la croix est pour lui d'une importance; d'un prix infini, et peut seule lui fournir, et appliquer efficacement à son ame le remède salutaire qu'il réclame.

Nous le savons, Hommes-Frères, ce n'est pas ordinairement du côté de la croix que se tournent les pécheurs dans les premiers momens de leur réveil. Encore trompés par leur ignorance, encore séduits par un reste d'orgueil, il leur arrive souvent de faire dépendre leur délivrance et leur salut de leurs propres efforts; et ainsi, comme s'exprime le prophète, on les voit recourir à *des citernes crevassées qui ne contiennent point d'eau*, on les voit employer *leur argent pour des choses qui ne nourrissent point, et leur travail pour des choses qui ne sauraient les rassasier*. Tantôt, en effet, dans la douleur qui les presse, ils s'imaginent pouvoir s'en délivrer par des projets de conversion, par un amendement de vie, par l'abandon de certaines habitudes, de certains vices, par le renoncement à des désirs ou à des projets criminels. Tantôt ils se persuadent qu'ils pourront trouver le calme et la paix par un retour aux pratiques

• Jérémie II. 13. • Esaïe XLV. 2.

extérieures de la religion, par des actes contraires à leurs penchans, par des mortifications et par des jeûnes. Tantôt enfin, ils pensent racheter leurs péchés et appaiser le juge intérieur qui les poursuit, par des offrandes, par des restitutions, par des aumônes et par tout ce qui a l'apparence de la justice et des bonnes œuvres.... Tels sont quelques-uns des moyens ordinaires par lesquels on pense pouvoir se réconcilier avec Dieu et mettre fin à ses allarmes. — Mais ces moyens, Mes Frères, ont toujours été et seront toujours impuissans pour détruire le mur de séparation que le péché a élevé entre Dieu et l'homme transgresseur de sa loi; de même que pour produire la paix de l'ame et la tranquillité de la conscience. Ces moyens peuvent bien sans doute assoupir momentanément les remords et replonger les pécheurs dans une sécurité funeste; mais jamais ils ne peuvent les délivrer entièrement du sentiment intérieur de leur condamnation et les rétablir dans la parfaite liberté, et dans le calme profond dont jouissent les rachetés de Christ.

*Sans effusion de sang il ne se fait point de rémission de péché*¹. C'est la déclaration de la Parole infaillible de Dieu. *Ce n'est point par des œuvres de justice*² que nous puissions faire nous-mêmes que nous pouvons être sauvés; ce n'est ni par or, ni par argent ou autres choses périssables que les ames se ra-

¹ Hébr. IX. 22. ² Tite III 5.

chètent.... Certes, c'est à un bien plus haut, à un bien plus grand prix! puisque dans son infinie sagesse Dieu a voulu que ce fut uniquement par le précieux Sang de son Fils... Voilà le moyen de salut dont l'Évangile, dont la doctrine de la croix nous donne connaissance. Il n'y en a point, il n'y en a jamais eu, et jamais il n'y en aura d'autre. A cet égard, comme nous le dit saint Paul : *Christ est toujours le même, hier, aujourd'hui et aux siècles des siècles*¹. Le Fils de Dieu crucifié est *le chemin, la vérité, la vie, nul ne va au Père que par lui*². Lui seul, en sa qualité d'Être infini, a pu satisfaire à la justice infinie; lui seul a pu endurer les châtimens infinis qu'ont provoqués nos innombrables transgressions; lui seul a pu nous délivrer de la peine du péché, en la subissant en sa personne.

O vous donc, cœurs froissés et repentans, esprits brisés qui soupirez après le repos (s'il y en a dans cette assemblée), ô vous, chers auditeurs, qui, réveillés du sommeil du péché, seriez allarmés sur la destinée de votre ame.... détournez-vous de toutes les sources où vous auriez cru jusqu'à présent pouvoir puiser la consolation et la paix; venez à la croix, à Gethsemané, au Calvaire, et vous trouverez le soulagement que votre ame réclame. Ne dites plus : Avec quoi préviendrons-nous l'Éternel? avec quoi nous présenterons-nous devant le Dieu Souverain?... Vous avez

¹ Hébr. XIII. 8. ² Jean XIV. 6.

en Jésus votre offrande , et vous ne sauriez en trouver une autre digne d'être posée sur l'autel du Saint des Saints. Acceptez Jésus pour Sauveur , appropriez-vous par la foi , sa justice, son obéissance, tous les mérites de sa mort , et avancez-vous sans crainte du trône de la grâce. Dieu est appaisé par la mort de son Fils ; il ne veut point d'autre victime. — Maintenant donc, s'écrie saint Paul, *qui intermeta accusation contre les élus de Dieu? Dieu est celui qui justifie. Qui les condamnera? Christ est celui qui est mort, et qui, de plus est ressuscité*¹. — Non, ajoute le grand Apôtre, il n'y a plus aucune condamnation pour tous ceux qui sont en Jésus-Christ, et qui marchent non plus selon la chair, mais selon l'esprit. — Tel est l'unique et infaillible moyen de salut que proclame l'Evangile; telle est la connaissance que la doctrine de la croix nous en donne.

4. Mais ce grand mystère d'amour pourrait-il être révélé à une ame sans la surprendre, sans l'absorber et lui inspirer de nouvelles idées et des sentimens nouveaux? Serait-il possible que l'homme, coupable et agité par le sentiment de sa condamnation, apprit que Dieu lui pardonne, que Dieu l'aime encore, et que c'est pour le sauver qu'il a fait le sacrifice de son Fils..... Serait-il possible, disons-nous, que le pécheur apprit de telles choses et en fit une expérience personnelle, sans que tout son être en fut remué,

¹ Rom. VIII. 32 et 33.

sans qu'une puissante émotion s'emparât de son cœur, sans qu'il fût animé d'une nouvelle vie?..... Non, Mes Frères, non, jamais une ame travaillée et chargée n'entendit ces paroles pleines d'une divine harmonie que prononce la grâce! *Va-t'en en paix, tes péchés te sont pardonnés.* Jamais elle ne se tourna vers la croix pour y reconnaître son Sauveur et son Dieu, sans qu'elle ne subît une création nouvelle, une nouvelle naissance, sans qu'elle ne passât de la mort à la vie, des ténèbres à la lumière, de la puissance de Satan à Dieu. *Celui qui est en Christ, dit Paul, est une nouvelle créature, voici toutes les choses vieilles sont passées, et maintenant toutes choses sont renouvelées.*¹ — L'amour produit l'amour! Nous ne croyons pas plutôt à l'immense charité que Dieu nous a témoigné en nous donnant son Fils, que nous nous sentons pressés d'aimer celui qui nous aima le premier. A la première intelligence qui nous est donnée du mystère de la croix, la pierre de notre cœur se brise, ses glaces se fondent, l'amour de Dieu nous presse et nous possède; comprenant, sentant et goûtant combien le Seigneur est bon, et à quel prix il nous a rachetés, nous voulons dès-lors, nous souhaitons avec ardeur le glorifier dans nos corps et dans notre esprit qui lui appartiennent. Dès lors, le joug du Seigneur nous est doux, son fardeau nous est léger, et ses commandemens ne sont plus

¹ II. Cor., V. 17.

pénibles. — C'est là, hommes-auditeurs, ce qu'atteste l'expérience de tous les vrais chrétiens. C'est aussi là toute la base, tout le ciment et tous les ressorts de la morale chrétienne. — Connaître Dieu en Jésus-Christ, c'est l'aimer; et l'aimer, c'est être placé sous l'empire de tous les vrais motifs à la vertu et à la sainteté. — Sagesse humaine, philosophie, intérêt personnel, considérations sociales, tous vos motifs sont faibles, vous ne faites qu'effleurer le cœur humain, vous pouvez l'émouvoir quelques instans, mais vous ne sauriez le changer.... Il n'y a que la puissance régénératrice de la foi en Jésus-Christ mort pour nos offenses, et ressuscité pour notre justification qui puisse opérer ce prodige. C'est elle qui déjà, à diverses époques, a renouvelé la face de la terre partout où l'Évangile a été prêché et reçu dans sa pureté primitive. C'est elle qui de nos jours encore fait des êtres nouveaux des Nègres de l'Afrique, des sauvages de l'Amérique, de tant d'insulaires de l'Océan Pacifique, et de tous ces hommes ignorans et dégradés auxquels nos missionnaires vont annoncer le salut. C'est elle enfin qui doit amener la gloire des derniers jours, où la paix, la piété, la justice, la charité et la sainteté régneront sur la terre, et où chacun connaîtra son Dieu, et le servira en vérité et en sincérité de cœur.

Tels sont les motifs qu'avait saint Paul pour s'en tenir à la doctrine de la croix, et pour ne vouloir savoir autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ cru-

cifié. C'est par les mêmes motifs que nous désirons aussi que ce soit là toute notre science parmi vous, tout le temps qu'il plaira au Seigneur que nous vous prêchions sa Parole. Oh! puissiez-vous vous-mêmes, chers auditeurs, ne désirer d'entendre autre chose pour votre édification et la nourriture de vos ames immortelles! Puisse le cœur ouvert de Jésus-Christ être le livre où en apprenant de plus en plus à connaître Dieu et vous-mêmes, vous puisiez, avec l'assurance de votre Rédemption, tous les sentimens qui distinguent les enfans de Dieu! Ainsi, l'Évangile fera couler en vous la paix comme un fleuve, et vous préparera pour ces nouveaux cieus et cette nouvelle terre qui nous sont promis. — Dieu veuille nous en faire à tous la grâce! Amen!

LA SAINTE CÈNE,

COMMÉMORATION DE LA MORT DU SEIGNEUR.

SERMON POUR UN JOUR DE COMMUNION SUR CES PAROLES :

« Toutes les fois donc que vous mangez de ce pain, et que vous buvez de cette coupe, annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. (1^{re} épît. aux Cor. XI. 26.) »

Pour peu qu'on y fasse attention, on ne peut s'empêcher de reconnaître que la Sainte Cène n'est ni appréciée ni célébrée dans nos églises comme

elle devait l'être. Plusieurs de ceux qui les composent prétendent qu'elle ne produit pas tous les bons effets qu'on lui attribue, et ils négligent d'y participer. D'autres (et c'est le plus grand nombre), en y participant, regrettent souvent, et se plaignent quelquefois de ne pas en retirer tout le fruit qu'ils croyaient pouvoir en attendre; et ils n'ont pas pour elle l'affection et tout le zèle qu'ils devraient avoir. En sorte qu'il n'est que trop vrai que cette sainte cérémonie n'est pas appréciée comme elle le mérite, et qu'on n'y participe ni aussi souvent ni aussi généralement qu'on pourrait et devrait le faire.

Cependant, M. F., la Sainte Cène n'en est pas moins un des plus grands moyens de sanctification que nous offre l'église chrétienne. Les vrais fidèles de tous les siècles se lèvent de concert pour l'attester. Et si elle ne l'est pas de nos jours pour un trop grand nombre de ceux qui sont appelés à la célébrer, de ceux même qui la célèbrent, est-ce la faute de cette sainte cérémonie ou de ceux qui y participent? C'est, chrétiens, à vous tous que j'en appelle, et à chacun de vous en particulier que je le demande.

Vous me répondrez sans doute que ce n'est pas la faute de la Sainte Cène, mais de ceux qui la célèbrent. Je sais bien que c'est ainsi que vous croyez devoir répondre. Mais en êtes-vous bien convaincus? Comprenez-vous bien que si la Sainte Cène ne produit pas, par rapport à tous ceux qui y participent,

les bons effets qu'on devait en attendre, c'est leur faute, et nullement celle de cette auguste cérémonie? Je doute, M. F., que nous le comprenions tous parfaitement, et que nous en soyons par conséquent bien convaincus. C'est cependant ce que je crois fermement moi-même, et ce dont je souhaiterais ardemment qu'il me fut donné de vous bien convaincre.

Il est bien évident que la Sainte Cène doit être sans effet pour ceux qui négligent d'y participer. Et quant à ceux qui y participent, vous sentez aussi qu'elle doit perdre la plus grande partie de sa salutaire influence, s'ils ne la célèbrent pas comme elle doit l'être. Et n'est-ce pas là le cas de la plupart d'entre nous? Je le crains, M. F.; je voudrais, s'il m'était possible, le rendre sensible pour chacun de nous; et c'est dans ce but que j'ai pris pour sujet de notre méditation ce précepte de l'Apôtre : *Toutes les fois que vous mangez de ce pain et que vous buvez de cette coupe, annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne.*

Exposer ce qu'emporte ce précepte; et, pour nous porter à nous y conformer, montrer les heureux effets de son accomplissement; telles sont les réflexions que nous avons à vous offrir, et l'ordre dans lequel nous allons les présenter.

- Et toi, ô mon Sauveur et mon Dieu! qui nous ai-

¹ Jean XX. 29.

*mes jusqu'à donner ta vie pour nous*¹, et qui as institué la Cène pour retracer à jamais cet amour et ton sacrifice, donne-nous, toutes les fois que nous mangerons de ce pain et que nous boirons de cette coupe, d'annoncer, comme nous le devons, ta mort jusqu'à ce que tu viennes, afin que nous retirions de cette cérémonie tous les fruits qu'elle est destinée et si propre à produire. Amen !

Aucun de nous n'ignore quel a été le but de Notre Seigneur, en instituant la Ste Cène. Nous savons tous qu'il l'institua pour rappeler sa mort, et pour en perpétuer la mémoire. Et nous ne pouvons en douter, lorsque nous l'avons entendu, lors de son institution, dire à ses Disciples : *Faites ceci en mémoire de moi*². Toutes les fois donc que nous mangeons de ce pain et que nous buvons de cette coupe, nous devons, comme saint Paul nous le recommande, annoncer sa mort jusqu'à ce qu'il vienne.

Mais quel est le sens de ce précepte, et qu'est-ce qu'il emporte? L'Apôtre voudrait-il dire seulement qu'en participant à la Sainte Cène, nous devons nous rappeler que Jésus a été *crucifié* et qu'il est mort « sous l'empire de Tibère, pendant que Ponce-Pilate était gouverneur de la Judée? » Quelque chose vous dit que ce n'est pas à cela que doit se borner la commémoration que nous devons faire de sa mort, lorsque nous mangeons de ce pain et que nous bu-

¹ Jean XX. 29. ² Luc. XXII. 19.

vons de cette coupe. Vous presentez donc en quelque sorte ce que nous avons à vous dire. — Si nous nous bornions uniquement à rappeler le fait historique, qu'y aurait-il là, et *que ferions-nous d'extraordinaire* ? *Les péagers et les gens de mauvaise vie n'en font-ils pas autant* ? Lorsqu'ils voient célébrer la Sainte Cène, alors même qu'ils n'y participent pas, cette cérémonie seule ne suffit-elle pas pour leur rappeler les souffrances et la mort de Jésus ? Cependant nous sentons tous que ce souvenir machinal et involontaire de leur part doit être vain et sans efficacité pour eux. Et si nous y prenions garde, ne reconnaitrions-nous pas qu'il en serait de même par rapport à nous, si, *lorsque nous mangeons de ce pain et que nous buvons de cette coupe*, nous nous bornions à retracer un tel souvenir ? Cela ne pourrait-il pas servir à expliquer comment il arrive que la Sainte Cène est une cérémonie sans effet pour plusieurs de ceux qui y participent ?....

Nul doute cependant que le précepte de l'Apôtre n'emporte, avant tout, que nous devons, en communiant, nous souvenir des souffrances et *de la mort du SEIGNEUR*. Oui, nous devons, autant qu'il nous est possible, nous rappeler tout ce qu'il a souffert et en son corps et en son ame ; nous retracer ses inexprimables angoisses, cette longue suite de mauvais traitemens, d'insultes, de dérisions, d'ou-

• Matth. V. 27.

trages, de calomnies, de douleurs et de tourmens qu'il a endurés; nous représenter *ces plaies dont il a été couvert*¹, cette croix à laquelle il fut attaché, ces clous, *dont ses pieds et ses mains ont été percés*², ce sang qui coula sur le Calvaire, et toutes ces inexprimables souffrances auxquelles il s'était *volontairement soumis*, et sous le poids desquelles il fut presque accablé, au point de s'écrier : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné*³? Sans doute, c'est bien là ce que le précepte emporte avant tout; mais il emporte, comme vous l'avez pressenti, quelque chose de plus encore.

C'est, d'abord, que *toutes les fois que nous mangeons de ce pain et que nous buvons de cette coupe*, nous reconnaissons que c'est *pour nous* qu'il a souffert, *pour nous* qu'il est mort⁴; ce qu'il nous arrive trop souvent d'oublier, ou de refuser de croire. N'est-ce cependant pas là l'Évangile? et le Seigneur ne nous l'a-t-il pas clairement enseigné lui-même, en instituant la Sainte Cène? Ne nous dit-il pas encore aujourd'hui, comme autrefois à ses Disciples : *Ce pain est mon Corps, qui a été donné et rompu pour vous*⁵, et *cette coupe, mon Sang qui a été répandu pour vous, pour la rémission de vos péchés*⁶? À moins de rejeter l'Évangile, nous ne pouvons pas reconnaître que c'est *pour nous* que le Seigneur a souffert, *pour nous* qu'il est mort.

¹ Esaïe LIII. 8. • Ps. XXII. 47. ² Matth. XXVII. 46. ³ Ephés. V. II.
⁴ Luc. XXII. 19. 20. ⁵ I. Cor. XI. 24.

Et si quelqu'un refusait de le reconnaître, ne pourrai-je pas lui demander d'indiquer les causes et d'expliquer les motifs de ces souffrances et de cette mort, si peu méritées, et cependant si cruelles et si ignominieuses?

Si ce n'est pas *pour nous* qu'il est mort, qu'on me dise pourquoi *celui qui ne commit jamais de péché et dans la bouche duquel il ne s'est point trouvé de fraude* a-t-il été traité comme s'il eut été coupable des plus grands crimes? Pourquoi le SAINT et le JUSTE a-t-il expiré sous les coups des bourreaux, par le plus douloureux et le plus infâme de tous les supplices?...

Me dira-t-on qu'il a eu le sort de plusieurs grands hommes qui vécurent avant lui; qu'il est mort victime de la jalousie et de la haine de ses ennemis, entre les mains desquels se trouvaient l'autorité et la puissance, dont ils abusèrent pour le condamner et pour le perdre? — Mais qui ne voit que « c'est là éloigner la difficulté sans la résoudre. » Je demanderai à mon tour, en supposant qu'il en soit ainsi: D'où vient que, connaissant le supplice qu'on lui prépare et la mort qui l'attend à Jérusalem, il ne laisse pas de s'y rendre, alors que rien ne l'y oblige? Je demanderai comment celui *qui lisait au fond des cœurs*, qui avait ainsi tant de fois évité les pièges et échappé aux embûches de ses ennemis, ne fait-il

et *Pierre II, 21.*

pas usage de sa toute science pour s'y dérober encore? Comment celui à l'aspect duquel ceux qui étaient venus pour le prendre, *reculent et tombent par terre*¹ n'use-t-il pas du pouvoir dont il était revêtu pour échapper à la mort et se soustraire au supplice? *N'aurait-il pas pu aussi prier Dieu, en qui il avait mis sa confiance, et qui l'aimait*²? Et pensez-vous qu'il ne l'eut pas délivré? Pensez-vous que le Tout-Puissant, qui fit tant de miracles en faveur de ses serviteurs, n'eut rien fait en faveur de CELUI *en qui il avait mis toute son affection*³? Dieu, dont les Anges campent sans cesse autour de ceux qui le craignent, et qui les garde⁴, ne lui en aurait-il pas donné pour le protéger et le défendre.⁵?

Que celui qui ne croit pas que Jésus *est mort pour nous*, s'explique à lui-même pourquoi il n'a pas fait usage de sa science et de son pouvoir pour éviter la mort et se soustraire au supplice. La chose me semble bien difficile; je la regarde même comme impossible. Mais tout cela devient clair et facile pour moi: Je comprends comment Jésus, qui savait parfaitement tout ce qu'il aurait à souffrir à Jérusalem⁶, puisqu'il l'annonce, en y allant⁷, à ses Disciples, ne laisse cependant pas de s'y rendre. Je comprends comment CELUI *auquel toute puissance a été donnée au ciel et sur la terre*⁸, se laisse mener à la boucherie comme un agneau et comme une brebis

¹ Jean XVIII. 16. ² Matth. XXVII. 43. ³ Ibid. III. 17. ⁴ Ps. XXXIV. 8.
⁵ Mat. XXVI. 53. ⁶ Luc XVIII. 31. ⁷ Mat. XX. 17. 18. ⁸ Ibid. XVIII. 18.

muette¹. Je comprends comment le SAINT et le JUSTE est condamné et expire sur la croix. *Il est la victime de propitiation pour nos péchés². C'est pour les expier qu'il est venu dans le monde³, Il a souffert, il est mort, lui juste, pour nous injustes⁴. Il a été couvert de plaies pour nos forfaits et frappé pour nos iniquités⁵. Le châtement qui nous procure la paix est tombé sur lui. C'est par lui que nous avons la rédemption en son Sang, c'est-à-dire la rémission de nos péchés. C'est donc pour nous qu'il est mort; et c'est ce que nous devons reconnaître, toutes les fois que nous mangeons de ce pain et que nous buvons de cette coupe.*

Mais ce n'est pas tout : nous devons reconnaître aussi que c'est par ses meurtrissures que nous avons été guéris⁶; que sa mort expiatoire est le fondement de notre salut; que ce n'est que par elle que notre iniquité est tenue pour acquittée⁷. Quoiqu'il en coûte à notre orgueil, il faut reconnaître qu'il n'y a que son Sang qui nous lave et nous purifie du péché⁸; que ce n'est que par lui que nous avons été rachetés; que le sacrifice de lui-même qu'il a offert à la justice divine était seul suffisant pour la désarmer, et qu'il n'y avait pas d'autre rançon pour nos âmes.

— En un mot, M. F., il faut que chacun de nous, toutes les fois qu'il mange de ce pain et boit de cette

¹ Esaïe LIII. 7. ² I. Jean II. 2. ³ Hébr. X. ⁴ I. Pierre III. 18. ⁵ Esaïe LIII. 5.
⁶ Ibid. ⁷ Esaïe XL. 2. ⁸ Hébr. X.

coupe, reconnaisse, non-seulement des lèvres, mais au fond du cœur, qu'il serait condamné et perdu sans ressources, si *le grand mystère de la religion n'avait été accompli*¹, je veux dire si le Fils unique de Dieu n'avait donné *son Sang et sa Vie pour lui*.

Le précepte de l'Apôtre emporte cependant quelque chose de plus encore; et ce n'est pas assez pour l'accomplir, *de rappeler la mort du Seigneur*; de reconnaître que c'est pour nous qu'il est mort; et que c'est par sa mort que nous *sommes sauvés*; il faut de plus témoigner ce que nous pensons de cette mort. C'est pour cela que nous communions en présence de l'Eglise. Et c'est aussi ce qu'exprime le mot *annoncez* dont s'est servi l'Apôtre. Il est clair que cela est dit par rapport aux autres.

Toutes les fois donc que nous mangeons de ce pain et que nous buvons de cette coupe, nous devons confesser, et nous confessons par là même, en présence de l'église, notre croyance à l'égard de la *mort de Notre-Seigneur*. Non contents de reconnaître en nous-mêmes la grandeur de l'amour qu'il nous a témoigné et du bienfait que la Sainte Cène retrace, nous les confessons publiquement. Nous en rendons de publiques et solennelles actions de grâces à *Dieu qui nous a donné son Fils unique*² et à *Jésus qui s'est donné lui-même pour nous*³. Nous les en bénissons en présence de tous ceux qui se trouvent dans

¹ I. Timoth. III. 16. ² Jean III. 16. ³ Rom. IV. 25.

nos assemblées. Et C'est aussi ce à quoi nous sommes appelés, et ce que l'Apôtre nous recommande.

Tout dans la Sainte Cène a un sens et un but. Lorsque nous approchons de la Table sacrée, pour recevoir les symboles augustes du Corps et du Sang du Seigneur, nous déclarons par là même que nous cherchons la Rédemption en ce qui nous est représenté par ses symboles. Lorsque nous *mangeons le pain rompu* et que nous *buvons le vin consacré*, nous annonçons par là que c'est uniquement par la foi en Jésus-Christ *crucifié pour nous*, que nous croyons obtenir le salut et la vie. — Enfin, pour tout dire en peu de mots, et de manière à se faire comprendre à tous ceux qui se trouvent dans ce temple, toutes les fois que nous communions, si nous comprenons bien l'objet et le but de cette sainte cérémonie, nous faisons autant que si nous disions ouvertement, en présence de toute l'Eglise : « En
« mangeant de ce pain et en buvant de cette coupe,
« je reconnais que je ne saurais *éviter la colère à*
« *venir*, que je serais perdu à cause de mes *fautes et*
« *de mes offenses*, si Christ n'était mort pour moi.
« Je reconnais et je confesse aussi que sa mort sera
« pour moi inutile, si je n'embrasse son sacrifice par
« une vraie foi, accompagnée d'une sincère repen-
« tance et d'une *vie toute nouvelle*. »

D'après cela, je conçois très-bien que ceux qui ne

1 Matth. III. 7. I. Thés. I. 10.

croient pas en Jésus-Christ et à son sacrifice expiatoire, s'abstiennent de communier. Je conçois très-bien que ceux qui, *en croyant qu'il a porté leurs péchés en son corps sur le bois*¹, ne veulent pas renoncer au péché et vivre dans la justice, je conçois très-bien, dis-je, que ceux-là s'éloignent de sa Sainte Table, qu'ils *n'osent manger de ce pain et boire de cette coupe*. Mais ce que je ne conçois pas, c'est qu'on puisse reconnaître et confesser, d'une manière si solennelle, toutes les vérités que la Cène retrace, sans éprouver une vive reconnaissance pour *celui qui a donné sa vie pour nous*²; sans se dévouer entièrement à son service, et sans *le glorifier en son corps et en son esprit qui lui appartiennent*! Ce que je ne conçois pas, c'est qu'après une profession de foi si solennelle, si souvent réitérée, on puisse se croire en droit de penser, de parler et d'agir comme si l'on ne devait rien à cet adorable Sauveur! comme si on pouvait être sauvé par lui sans une foi vivante et efficace, qui *opère par la charité*, qui purifie le cœur, et qui *fait triompher du monde, de la chair et de ses convoitises*³.

Nous avons exposé ce qu'emporte le précepte de notre texte, passons aux *heureux effets* de la Sainte Cène, lorsqu'on y participe, en annonçant ainsi la *mort du Seigneur*.

En parlant des heureux effets d'une participation

¹ I. Pierre II. 24. ² Jean XV. 43. ³ I. Jean V. 4.

à la Sainte Cène, dans laquelle on *annonce la mort du Seigneur*, ainsi que nous l'avons exposé, je ne crains pas d'affirmer qu'elle est le moyen le plus efficace qui existe dans l'église chrétienne, pour entretenir, pour fortifier et pour accroître la foi des chrétiens, et pour rendre cette foi féconde en toutes sortes de bonnes œuvres. Une pareille communion est propre à produire tous les salutaires effets, soit que l'on considère la Sainte Cène *en elle-même*, soit qu'on ait égard à *la grâce de Dieu*, qui ne manque jamais de l'accompagner lorsqu'on y apporte les dispositions qu'elle exige.

Considérée en elle-même, la Sainte Cène est, sans contredit, un des monumens les plus frappans et les plus authentiques de la vérité et de la divinité du Christianisme. — Je ne pense pas que l'on puisse raisonnablement contester que ce ne soit une cérémonie que Jésus-Christ a instituée, et dont il a recommandé la perpétuelle célébration à ses Disciples; une cérémonie que les Apôtres et les premiers chrétiens, après son ascension, ont d'abord célébrée, *en mémoire de lui*¹, dans presque toutes leurs assemblées, et qui a continué à l'être depuis, sans interruption, dans l'église chrétienne. Or, ce monument, aussi ancien que l'Évangile, ne prouve-t-il pas avec évidence la divinité de son auteur, puisqu'étant encore en pleine liberté, il a prévu sa mort et prédit

¹ Voyez le livre des Actes.

exactement les diverses circonstances dont elle serait accompagnée ? Ce monument nous permet-il de douter que sa mort n'ait été entièrement volontaire, lorsque nous voyons que pouvant l'éviter, il s'y est librement exposé lui-même ? Cette cérémonie ne nous démontre-t-elle pas que Notre-Seigneur était assuré, qu'après sa mort, quelque ignominieuse, quelque infâme qu'elle pût être, il ne laisserait pas d'avoir des Disciples et une Eglise, et que cette Eglise, cimentée par son Sang, subsisterait jusqu'à la fin des siècles ? Cette même cérémonie ne nous démontre-t-elle pas aussi que Jésus prévoyait qu'elle serait célébrée, *en mémoire de lui*, dans cette église, *jusqu'à sa dernière venue*. Voilà, pouvons-nous dire, en usant de son propre langage, toutes ces prévisions se vérifient aujourd'hui, et nous en sommes les témoins¹.

Quiconque considérera attentivement ces choses reconnaîtra sans peine que la Sainte Cène est un des monumens les plus authentiques de la vérité de l'Evangile et de la divinité de son auteur, et qu'elle est, par conséquent, très-propre à entretenir et à fortifier la foi des chrétiens; mais il reconnaîtra aussi qu'elle est un des moyens les plus efficaces pour rendre leur foi vive et agissante.

Si l'on recherche d'où vient que la foi de la plupart de ceux qui professent l'Evangile est si languis-

¹ Math. XX. 48. 49. Luc XVIII. 34. 33. • Luc IV. 24.

sante, et par conséquent, stérile, on trouve que cela vient surtout de ce que les objets de cette foi ne les frappent pas assez. Il n'est sans doute rien au monde qui dût faire plus d'impression sur nous que la *mort du Seigneur*. Cependant, quelle qu'étonnante et quelle que propre à frapper qu'elle puisse être, cette mort, qui excite l'admiration et toute la gratitude des Anges, ne fait sur nous qu'une impression faible et passagère. Pourquoi? Parce que, comme Thomas, nous voudrions *voir de nos yeux, toucher de nos mains*; tandis que c'est là un événement, incontestable sans doute, mais qui s'est passé loin de nous; un objet bien réel, mais que l'on ne peut ni voir, ni toucher. Pour le rendre plus efficace, il fallait le rendre en quelque sorte sensible; et c'est ce que Jésus-Christ a fait par la Sainte Cène, dans laquelle il nous représente sa mort par des symboles qui tombent sous les sens, qu'on peut voir de ses yeux, toucher de ses mains. Existait-il un moyen plus propre à rendre la foi des chrétiens vivante, à en faire une *démonstration de ce que l'on ne voit point*?

Mais par là même qu'elle rend la foi des chrétiens plus vive, la Sainte Cène doit la rendre aussi plus efficace, plus capable de produire des œuvres de foi, de justice et de charité; toute sorte de bonnes œuvres. Figurez-vous un Disciple du Seigneur, bien

• Jean XX. 25. • Hébr. XI. 4.

convaincu de toutes les vérités que la Sainte Cène retrace, cherchant à se les représenter aussi vivement qu'il lui est possible, et jugez de l'impression et des effets de cette émouvante cérémonie.

Celui qui mange ainsi de ce pain, qui lui représente le *Corps du Seigneur rompu pour lui*, et qui boit de cette coupe, qui lui rappelle son *Sang répandu pour la rémission de ses péchés*, peut-il contempler Jésus souffrant et mourant pour lui, sans être pénétré d'amour et de reconnaissance pour celui qui *l'a aimé le premier*, et qui *l'a aimé jusqu'à donner sa vie*, pour qu'il ne périt point, mais qu'il eût la vie éternelle¹. Pourrait-il ne pas avoir à cœur de lui rendre amour pour amour, et de *devenir son ami, en faisant ce qu'il lui commande*²?

Le chrétien qui communique avec foi pourrait-il se représenter vivement le sublime exemple d'humilité que la Cène retrace, le *Seigneur de gloire s'abaissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix*³! et conserver encore des sentimens d'orgueil et de vanité qui conviennent si peu à de chétives créatures, ou mieux, à de pauvres et misérables pécheurs tels que nous sommes?

Le chrétien qui communique ainsi disposé, peut-il contempler l'*incompréhensible charité de Christ*⁴, que la Cène retrace, sans bannir de son cœur toute

¹ I. Jean IV. 19. ² Jean XV. 13. ³ Ibid. III. 16. ⁴ Ibid. XV. 14. ⁵ Phil. II. 8. ⁶ Ephés. III. 19.

animosité, toute haine, tout désir de vengeance, sans que ses entrailles s'émeuvent en faveur des pauvres, sans se proposer d'*aimer désormais son prochain comme lui-même*?

Le chrétien qui *mange de ce pain et boit de cette coupe*, avec les dispositions que nous avons rappelées, peut-il considérer, ainsi que la Cène la lui présente, l'Innocence même appelée à souffrir, et souffrant le plus douloureux et le plus infâme de tous les supplices, avec une patience et une résignation incomparables, sans s'attendre à être aussi appelé lui-même à souffrir, et sans se proposer de souffrir avec patience et résignation tout ce qu'il plaira à Dieu de lui dispenser, quelle que soit la part de souffrances que la justice, ou plutôt que sa sagesse et sa miséricorde lui destinent?

Le chrétien qui communie ainsi peut-il se représenter les vives, les inexprimables douleurs que le Seigneur a endurées, que ses péchés ont rendues nécessaires, et qu'il a causées à l'*Agneau de Dieu*, sans avoir en horreur le péché, et *sans être porté à vivre désormais dans la justice*?

Un tel communiant peut-il reconnaître et confesser publiquement, comme il le fait dans la Sainte Cène, que la mort du Seigneur ne lui servira de rien, s'il n'embrasse ses mérites par une foi véritable, sans désirer, sans demander cette foi si nécessaire

, Matth. XXII. 39. ³ Jean I. 29. ³ I. Pierre II. 24.

saire, et sans faire tout ce qui dépend de lui pour la fortifier et la rendre aussi fertile en bonnes œuvres qu'il est possible?

Un tel communiant peut-il enfin se souvenir des engagemens solennels qu'il a contractés, des promesses réitérées qu'il a faites, et de tout ce que la Cène rappelle, sans que ce souvenir influe sur ses sentimens et sur sa conduite; sans qu'il excite en lui l'amour de son Dieu et de son Sauveur, ainsi qu'un zèle ardent et infatigable pour tout ce qui lui est agréable?

Pour peu qu'on accorde de puissance à tous les objets et à tous les souvenirs que la Cène retrace, on sera convaincu que cette cérémonie, considérée en elle-même, est très-propre à entretenir, à fortifier la foi des chrétiens, et à la rendre fertile en toutes sortes de bonnes œuvres. Cette conviction s'accroîtra encore, si l'on considère de plus *la grâce* dont sa célébration est ordinairement accompagnée.

Si le Seigneur, selon sa promesse, est réellement *au milieu de deux ou trois personnes assemblées en son nom*, peut-on douter qu'il ne se trouve d'une façon toute particulière au milieu de ceux qui, d'après son ordre, célèbrent la Cène en *mémoire de lui*; de ceux qui, en rappelant sa mort, selon ses vœux, reconnaissent publiquement le prix infini de son sacrifice; de ceux qui, en cherchant à se retracer son

¹ Matth. XIX. 20.

amour, l'en bénissent et lui en rendent grâces avec toute son Eglise? Que peuvent faire ses Disciples, quel culte peuvent-ils lui rendre qui lui soit plus agréable? et qu'il accompagne plus sûrement de sa bénédiction et de ses grâces? *Notre Père* céleste refuserait-il *les dons de son Esprit à ceux qui les implorent*¹ avec ferveur, en participant à la Sainte Cène? Je ne saurais le croire.

Il n'est donc rien de comparable aux heureux effets d'une bonne communion. On peut dire sans orainte que celui qui participe dignement à la Sainte Cène, n'y mange pas seulement du *pain*, et qu'il n'y boit pas seulement du *vin*, mais que son ame y est spirituellement nourrie du Corps de Christ et abreuvé de son Sang; qu'il y recoit, avec ce Corps et avec ce Sang, toutes les grâces qu'il nous a méritées par sa mort. On peut dire encore que, dans cette cérémonie, le chrétien s'unit si étroitement à son Sauveur, qu'il *devient un avec Lui*. Et n'est-ce pas là ce que l'Evangile nous enseigne et ce que Jesus-Christ nous déclare lui-même?

Tandis que je parle ainsi, ne pensez pas, chrétiens, que je me dissimule qu'on peut me faire une objection qui paraît accablante: Je sens fort bien que l'on peut m'opposer que malheureusement l'expérience dément « ce que je viens de dire de l'efficacité de la Sainte Cène; que ces admirables effets

¹ Luc XI. 13.

« que je lui ai attribués ne se voient nulle part, et
 « qu'après, non pas une ou deux communions,
 « mais après un grand nombre, *ceux qui mangent de*
 « *ce pain et boivent de cette coupe*, restent les mêmes;
 « que *celui qui était souillé se souille encore*¹; que
 « *celui qui commettait l'iniquité la commet encore*;
 « et que l'on ne voit ni amélioration dans leurs
 « mœurs, ni amendement dans leur conduite.»

Je suis forcé de convenir que cela n'est malheureusement que trop vrai; mais je ne suis pas réduit pour cela à passer condamnation et à rétracter ce que je viens de dire. Il me reste à demander et à voir si c'est la faute de la Sainte Cène, ou de ceux qui y participent? Et l'on ne saurait raisonnablement contester que ce n'est pas à elle, mais à eux que l'on doit s'en prendre; que ce n'est pas elle, mais eux que l'on doit accuser. Vous n'oseriez en disconvenir; mais en êtes-vous aussi convaincus qu'il serait désirable? J'en doute. Aussi, ai-je dessein de chercher à l'établir, si Dieu m'appelle encore à vous annoncer sa Parole.

Aujourd'hui, en vous montrant la Table Sainte, dressée devant vous, sur laquelle sont déjà exposés les signes augustes du Corps et du Sang du Seigneur, je me borne à vous faire souvenir que vous ignorez entièrement combien de fois il vous sera permis encore de participer à la Cène. Je vous rappellerai que

¹ Apoc. XXII. 14.

nul de vous n'est assuré que cette communion , à laquelle il est invité à prendre part , ne sera pas pour lui la dernière. J'ajouterai que , puisqu'il en est incontestablement ainsi , nous n'avons rien de mieux et de plus sûr à faire que de nous mettre au plus tôt dans l'état où nous voudrions être , lorsque le Seigneur viendra à nous , et nous appellera à lui rendre compte.

Profitions donc , M. F. , profitons du temps et des moyens de salut que Dieu nous offre. *Aujourd'hui qu'il nous fait entendre savoir, n'endurcissons point nos cœurs*¹. Allons à Lui , prions-le de nous donner , avec la connaissance , la foi , la piété , le zèle , la repentance , l'amour et la gratitude qu'une bonne communion exige , afin que celle à laquelle il nous invite ne soit pas pour nous une cérémonie vaine et sans effet ; qu'elle soit , au contraire , pour chacun de nous une vraie participation spirituelle au Corps et au Sang du Seigneur , qui lui soit agréable , et qui soit en même temps salutaire pour nos âmes.

Et veuille , veuille ce Dieu de miséricorde , qui , *par sa grâce , peut faire infiniment plus que tout ce que nous demandons et que tout ce que nous pensons* ,² après nous y avoir préparé lui-même , nous faire éprouver , par notre propre expérience , tous les salutaires effets de la Sainte Cène ! Veuille-t-il que chacun de nous ressente aujourd'hui en son

¹ Ps. XCV. 7. 8. • Ephés. III. 20.

ame, combien cette sainte cérémonie, lorsqu'on y participe dignement, est propre à fortifier notre foi, à purifier notre cœur, à sanctifier notre vie, à nous remplir de consolation et d'espérance, à nous assurer de l'amour de Dieu, et à sceller au dedans de nous les arrhes de son céleste héritage ! Amen ! Ainsi soit-il !

LA CONSÉCRATION A DIEU.

« La charité de Christ nous presse, et nous tenons pour certain, que si un est mort pour tous, tous aussi sont morts ; et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus dorénavant pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux. » (2. Cor. V. 14. 15.) »

Mes chers Frères, voici des paroles qui expriment avec clarté une des pensées qu'il est le plus utile de vous présenter, c'est *qu'il est certain que Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux.*

L'avez-vous comprise, Mes Frères, l'avez-vous choisie pour règle, la comprenez-vous cette haute pensée chrétienne : *Vous ne devez plus vivre pour*

vous-mêmes , mais pour celui qui est mort et ressuscité pour vous , c'est-à-dire , vous devez être consacrés à votre Sauveur et à votre Dieu ?

Ne vous abusez point , mes chers auditeurs. Pour être vraiment chrétiens , c'est peu que vous ayez été admis dans la société appelée chrétienne ; dans cette Eglise universelle où se sont jetées les nations entières en y entraînant le cortège de leurs passions et de leurs vices , dans cette Eglise où l'ivraie a cru avec tant d'abondance qu'elle y a étouffé presque entièrement la foi et les vertus évangéliques ; *il faut avant tout , il est de rigueur que vous soyez consacrés à Dieu.*

Entendons-nous. Quand je parle de vous consacrer à Dieu , je n'entends pas que vous deviez vous vouer au ministère évangélique , et ne vous livrer qu'à des travaux saints. Ce ne peut pas être la vocation de tous les disciples de Jésus. J'entends encore moins que vous deviez quitter la vie active pour embrasser une vie mystique , contemplative et dévotement inutile ; que vous deviez devenir superstitieux , prendre un air farouche et fanatique. Je n'entends pas même que vous deviez vous contenter de vous occuper de parler de Dieu , et que vous soyez appelés à le louer ici-bas par une hymne sans interruption : la nature , les besoins et les devoirs de l'homme sur la terre lui défendent plutôt qu'ils ne lui demandent un tel service. La consécration dont l'Evangile vous fait une obligation , consiste dans

l'abandon de nous-mêmes au Seigneur , afin que nous le prenions pour le but et pour le motif de nos actions , que nous subordonnions notre vie à sa volonté avidement recherchée , que nous la mettions en quelque sorte à sa discrétion , que nous la lui rapportions toute entière. Elle peut exiger tous les sacrifices , comme chez les Apôtres. Dans tous les cas , elle exige qu'on soit mort à soi-même et aux affections charnelles , qu'on immole ce penchant naturel et général qui nous porte à nous faire le centre de tout et à nous établir notre propre idole en nous préférant à Dieu , à nous inspirer en nous-mêmes ou dans des motifs humains , à nous rechercher en tout , à nous faire le but de nos propres efforts , souvent à nous sacrifier tout. En un mot, la *consécration à Dieu est un sacrifice , le sacrifice vivant de soi-même à Dieu*. Elle détrône l'homme en lui-même pour y rétablir l'autorité et le règne de Dieu qui y est détrôné.

Pourquoi, dès que nous vous disons que vous devez vivre pour Dieu , vous en étonneriez-vous et en prendriez-vous scandale , en quelque sorte , comme si c'était une doctrine nouvelle ou tout au moins étrange ; comme si elle n'était pas avec soin rappelée ou signifiée par tout le culte chrétien ; comme si elle n'était point la fin nécessaire que la religion doit se proposer à moins qu'elle ne veuille renoncer à son caractère essentiel et ne plus se mettre en peine d'être efficace ; comme si d'ailleurs , lorsque un mi-

nistre du Seigneur a répandu sur vos têtes l'eau du baptême, il n'avait point proclamé le sens de cette cérémonie symbolique, en disant : « O Dieu, nous « te présentons cet enfant, nous te le *consacrons*. » Bien plus que cela, Mes Frères, comme si vous n'aviez pas renouvelé ce vœu de votre baptême, comme si vous n'aviez pas promis, *vous-mêmes*, avec connaissance de cause, on doit le croire, à un âge où l'on sent la portée des engagements que l'on contracte, comme si vous n'aviez pas fait vœu dans ces termes mêmes de VOUS CONSACRER A DIEU et à J. C., et de vivre selon les règles de la justice, de la tempérance et de la piété.

Il est vrai que ces considérations pieuses et ces symboles respectables n'ont d'autorité que celle qu'ils reçoivent de leur conformité à la lettre et à l'esprit de l'Évangile, et qu'il convient de faire fond sur la seule Parole de Dieu. Aussi c'est par elle que j'espère vous faire comprendre que vous devez être consacrés à Dieu; et je l'entreprends avec confiance, moyennant la bénédiction du Seigneur, parce que les preuves abondent. Je les tire, 1° de passages directs; 2° de passages moins directs, il est vrai, dans l'expression, mais tout aussi concluans; 3° de l'exemple des Apôtres et des premiers Disciples; et 4° de l'ensemble des sentimens et des vertus évangéliques qu'on ne peut concevoir sans la consécration chrétienne.

S' est une vérité qui ressorte évidemment de

l'ensemble de nos Saints Livres, c'est que Dieu prétend à une *domination absolue* sur nos *personnes* tout *entières*. Le Dieu de l'Évangile est un Dieu jaloux qui exige un *empire souverain*. S'il n'est pas tout pour l'homme, il n'est rien. Il veut dans nous la *première place* qui lui revient et se trouve outragé si on ne lui cède que la *seconde*. Il devait en être ainsi, Mes Frères ; et l'on ne comprendrait pas Dieu, s'il faisait valoir des droits *moins élevés* et *moins absolus*.

1° Nous parlerons d'abord des *passages directs* qui nous font un devoir d'être consacrés à Dieu, et nous placerons en première ligne notre texte dans lequel saint Paul s'exprime assez clairement pour rendre tout commentaire difficile. *La charité de Christ nous presse*, dit-il, *et nous tenons pour certain que si un est mort pour tous ; tous aussi sont morts ; et qu'il est mort pour tous*, AFIN QUE CEUX QUI VIVENT NE VIVENT PLUS POUR EUX-MÊMES, *mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux*. Il est vrai que vous pouvez faire usage de deux versions ; mais soit que vous disiez : *afin que ceux qui vivent, ne vivent plus à eux-mêmes, mais à celui qui, etc...* ; soit que vous préféreriez : *afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux*, il n'importe point : Vous êtes ramenés au même principe, et ces paroles équivalentes sont également concluantes en faveur de la consécration chrétienne. Saint Paul la déduit du sa-

crifice de Christ; et il la déduit *aussi grande* que fut celle de Christ pour les hommes : Jésus vécut et mourut pour eux, ils doivent vivre et mourir pour Lui. Qu'avez-vous à opposer à cette conclusion? Seriez-vous privés de cette conscience morale qui apprécie de telles raisons? Du dévouement de Jésus pour les hommes, hésiteriez-vous à conclure le dévouement des hommes pour Lui? Comprendriez-vous des Apôtres qui ne raisonneraient pas ainsi, qui ne sentiraient pas ainsi, et qui, après avoir vu mourir leur Maître divin pour eux et pour l'Eglise, ne sauraient pas tirer une si sévère règle de conduite d'une charité dont on ne vit point d'exemple?

Qu'il vous plaise d'observer aussi, Mes Frères, que saint Paul n'en fait pas un devoir pour quelques Disciples seulement et pour les Apôtres, qu'il ne dit point : « La charité de Christ me presse et je tiens pour certain que *nous*, qui l'avons vu se sacrifier pour l'Eglise, nous devons aussi nous sacrifier pour elle; que puisqu'il a pardonné à Pierre qui le renia trois fois et à chacun des autres Disciples dont le cœur fut si dur à croire, et à moi aussi qui l'ai persécuté; puisqu'il est même mort pour nous, et qu'il s'est reposé sur nous du soin d'instruire la terre, nous devons vivre et mourir pour Lui. » Ce n'est point là le langage de l'Apôtre, quoique ce langage eut été vrai. Il dit bien d'avantage; ce sont *tous* les hommes qui *doivent mourir à eux-mêmes* et ils *doivent tous* vivre pour Lui. *Nous tenons pour certain,*

déclare-t-il, *que si un est mort pour tous, TOUS aussi sont morts, et qu'il est mort pour tous, AFIN QUE CEUX QUI VIVENT ne vivent plus pour eux-mêmes, mais POUR CELUI qui est mort et ressuscité pour eux.* Que devient, dès-lors, je le demande, la distinction que beaucoup d'hommes cherchent à établir et que vous faites peut-être vous-mêmes, dans l'intention de repousser le joug du Seigneur, cette distinction dangereuse que nous devons combattre dès le commencement de ce discours, qui le sera, nous vous prions de l'observer, par tous les textes que nous citerons, et qui nous paraît partout condamnée dans l'Écriture ? Quel droit auriez-vous donc de croire que la consécration chrétienne ne vous est pas prescrite, tandis que saint Paul établit qu'elle est un devoir pour *tous ceux* en faveur de qui Christ est mort ? — Vous ne seriez pas mieux fondés à dire que saint Paul prétend ne donner qu'*un conseil*, en son *propre nom*, comme il le fait quelquefois¹ : car qui ne voit qu'il ne dit pas dans notre texte : *j'estime, je trouve convenable* que tous les hommes vivent pour Christ, puisque Christ est mort pour eux ; mais qu'il prend le ton de certitude et d'autorité : que *tous doivent mourir à eux-mêmes, et que ceux qui vivent doivent vivre pour celui qui est mort pour eux*, c'est ce que nous tenons pour CERTAIN, dit-il ? — De quel droit encore ne feriez-vous de cette consécration

¹ I, Cor. VII, 25, 26. 40.

qu'un point secondaire dont il serait permis de s'exempter, lorsque l'Apôtre en fait *comme le but* de la mort de Christ, lorsqu'il s'exprime d'une manière si pressante et si persuasive et qu'il revient souvent sur cette matière ?

En effet, Mes Frères, ce n'est pas une doctrine qu'on ne puisse soutenir que par un passage isolé ; mais plusieurs passages la confirment et en relèvent l'importance et la nécessité. « *Nul de nous ne vit pour soi-même et nul ne meurt pour soi-même, dit le même Apôtre¹ ; mais soit que nous vivions, nous vivons pour le Seigneur, ou soit que nous mourions, nous mourons pour le Seigneur ; soit donc que nous vivions ou que nous mourions, nous sommes au Seigneur ; car c'est POUR CELA MÊME que Christ est mort et qu'il est ressuscité, AFIN QU'IL DOMINAT sur les morts et sur les vivans.* » Les moins clairvoyans ne remarqueraient-ils pas que ces paroles s'accordent avec notre texte à présenter la consécration chrétienne comme le *premier effet naturel et nécessaire* de la mort de Christ et en quelque sorte comme son but ? « *Christ est mort, dit-il, AFIN D'AVOIR UN EMPIRE SOUVERAIN sur les morts et sur les vivans ; afin que soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous SOYONS TOUJOURS au Seigneur.* »

Ces principes ne sont pas établis avec moins de clarté dans la première épître aux Corinthiens :

¹ Rom. XIV. 7-9. • VI. 19. 29.

Ne savez-vous pas, leur écrit l'Apôtre, que votre corps est le temple du Saint-Esprit? Vous n'êtes plus à vous-mêmes. Vous avez été achetés à grand prix. Glorifiez donc Dieu en votre corps et en votre esprit qui appartiennent à Dieu. » Comment conserver des doutes et faire des résistances lorsqu'un Apôtre a parlé de manière à ne laisser aucune équivoque? que dis-je! lorsqu'on lui voit prendre tellement à cœur cette pensée chrétienne que, pour la mettre hors de contestation et dans le jour le plus lumineux, il se plaît à la répéter plusieurs fois, comme il est facile de le voir: « *Vous êtes le temple du Saint-Esprit; vous n'êtes plus à vous-mêmes; vous avez été achetés à grand prix; glorifiez donc Dieu en votre esprit et en votre corps qui lui appartiennent.* » A qui appartenez-vous donc, Mes Frères? Êtes-vous à vous-mêmes ou à Dieu? Saint Paul dit: *Vous n'êtes plus à vous-mêmes. Vous avez été achetés à prix.* Votre esprit et votre corps à qui appartiennent-ils, à quel usage doivent-ils servir? Saint Paul répond: *Glorifiez Dieu en votre esprit et en votre corps qui lui appartiennent;* et il fait assez bien entendre qu'ils ne lui appartiennent pas seulement comme tout ce qui provient de lui, mais qu'il a acquis sur eux des droits particuliers en payant votre délivrance par une chère rançon: Vous entreprendriez en vain de détourner l'application qu'on vous fait de ces paroles. Elles étaient adressées à l'Eglise de Corinthe toute entière, et l'on ne saurait imaginer de raison tant soit peu

fondée pour qu'elles ne convinssent pas à toutes les Eglises et à tous les chrétiens. Il ne vous reste pas même l'extrême ressource de dire que l'Eglise de Corinthe pouvait être une Eglise *plus avancée*, ou que ces paroles sont adressées, sans doute, à des chrétiens qui *aspiraient* ou que l'on *poussait* à une perfection exceptionnelle; car on sait que cette Eglise méritait des censures et non des éloges; que dans cette *lettre même*, elle est gourmandée au sujet des divisions qui avaient éclaté entre ses membres, du support coupable d'un incestueux et d'abus aussi graves que communs dans la célébration de la Sainte Cène.

D'ailleurs, n'est-il pas facile de reconnaître que la consécration à Dieu n'est pas un devoir particulier à une Eglise ou à quelques personnes, puisque saint Paul ne la recommandait pas moins expressément à tous les chrétiens de Rome. «*Je vous conjure, Mes Frères, par les compassions de Dieu, de lui offrir vos corps en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu; ce qui est votre service raisonnable.*» Il semble dire: «*De même qu'on offre des victimes en holocaustes; de même que la première alliance demandait des sacrifices d'animaux et que des hommes aveuglés par un culte barbare présentent à leurs dieux des victimes humaines et vont jusqu'à se choisir eux-mêmes.*»

Ainsi, vous Chrétiens, vous avez à offrir un sacrifice;

• Rom. XII. 1.

mais un sacrifice plus pur , un sacrifice plus raisonnable , un sacrifice *immense...* ; vous êtes appelés à *offrir à Dieu votre corps en sacrifice vivant et saint*. Dieu n'aurait que faire de vos victimes ni même de votre corps sacrilègément immolé. C'est un sacrifice spirituel , c'est *tout vous-mêmes* qu'il demande ; *votre corps* , mais *votre corps vivant et saint* , c'est-à-dire , votre corps , votre vie et votre ame purifiée par cette oblation. *Tel est le culte du chrétien ; c'est son service raisonnable et le seul sacrifice agréable à son Dieu.*

· Ce langage est figuré , sans doute , mes chers auditeurs. Mais ne croyez pas que pour être figuré , il n'exprime rien ; ne pensez pas qu'il faille tout rabattre de ces paroles énergiques , qu'il soit juste de n'y voir que l'appareil d'un mouvement oratoire , de les considérer tout au plus comme l'expression d'un zèle exalté qu'on pourrait consentir à admirer sans y reconnaître un devoir ; en un mot , que ce soient des paroles creuses d'où l'on ne peut rien tirer , ou qu'elles ne renferment qu'une pensée qui ne doit pas être pressée et fixée , encore moins être érigée en règle commune. Tous les subterfuges vous serviraient mal , Mes Frères , parce que cette idée mère qui est l'élément du christianisme se trouve trop souvent exprimée dans les écrits sacrés , et soutenue par un trop grand nombre de considérations , pour que vous puissiez l'entourer de quelque obscurité ,

II. Que le chrétien ne doive plus vivre pour lui-même ; qu'il doive se considérer comme un soldat, qui, dès qu'il a pris un enrôlement, n'a plus d'indépendance, ni d'intérêts propres, ni de volonté, mais qui est sans réserve à la discrétion de ses chefs ; en un mot, que le chrétien doive être consacré à Dieu, c'est ce qui résulte aussi *rigoureusement* et aussi *évidemment* de plusieurs *déclarations* INDIRECTES de l'Évangile que des *déclarations directes* que nous vous avons proposées. Qu'est-ce, Mes Frères, que le règne de Dieu que Jésus-Christ établit et fit établir par ses Apôtres ? Qu'est-il ce *règne* de Dieu sur les *ames* ; que pourrait-il être, sinon un renoncement complet de leur part, une obéissance et un dévouement qui ne font point de réserves, une confiance et un amour sans bornes, autrement dit, la *consécration entière* ? Vous refuseriez-vous à reconnaître, par l'ensemble des faits et du contenu de nos Saints Livres, que le chrétien est un *esclave de Dieu*, un esclave qu'il a *acquis à grand prix*, un noble esclave qui tire, sans doute, son bonheur et ses plus beaux titres de gloire de son esclavage même, un esclave qui reçoit des privilèges et des noms insignes, mais pourtant un *esclave*, qui, dans sa liberté et pour maintenir sa liberté et sa grandeur d'enfant de Dieu, doit toujours porter le joug de la volonté de son Maître, ne pas se borner à lui être soumis par crainte, mais avoir à son égard l'esprit d'une consécration filiale ?

N'est-ce pas, je vous le demande, ce qu'il faut conclure particulièrement du grand commandement que donna notre Maître : *tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton ame, et de toute ta pensée*¹? Je vous confie, si vous le voulez. Mon cher Frère, le soin de commenter ces paroles : Je m'en rapporte à votre jugement. Penseriez-vous que votre amour pour Dieu ne doive pas, en dominant tous vos penchans et toutes vos affections, avoir comme un empire tyrannique sur votre ame? Croiriez-vous que Jésus-Christ a fait choix d'expressions si fortes dans l'intention seule de prescrire pour Dieu ce respect et cette estime qu'à peine un petit nombre d'impies s'obstinent à lui refuser; tout au plus, afin d'obtenir quelques actes d'un culte inutile et même injurieux lorsque votre ame y est étrangère ou languissante? Penseriez-vous que ces paroles ne vous prescrivent pas pour Dieu un amour habituel, profond, immense, qui s'empare de toute la vie, qui lui donne un essor nouveau, qui la plie aux règles de la sainteté, qui conçoit et exécute de grands travaux? Et dites-moi, si un amour habituel, profond, immense, qui s'empare de toute la vie, qui l'inspire, qui la règle, n'est point ou ne produit point la consécration entière dont nous parlons?

Ces paroles célèbres du Seigneur : *Nul ne peut servir deux maîtres; car, ou il haïra l'un, et aimera*

¹ Matth. XXII. 37.

l'autre ; ou il s'attachera à l'un , et négligera l'autre : vous ne pouvez servir Dieu et Mammon', ces paroles, avec le principe qu'elles consacrent, viennent encore à l'appui de la vérité pratique dont nous voudrions vous bien persuader. Quel est le but de Jésus-Christ dans ce langage si absolu ? De nous dire que le cœur de l'homme ne se partageant pas, il faut être entièrement à Dieu, ou entièrement au monde ; qu'on se flatte, que vous vous flattez, lorsque vous cherchez ingénieusement une conciliation impossible entre deux tendances opposées ; qu'on s'abuse lorsqu'un veut servir une idole sur la terre et le vrai Dieu qui ne supporte point de rival. Or, pourquoi Jésus ruine-t-il, par ces paroles, tant d'efforts que l'on a faits, et que vous faites, peut-être, pour concilier des affections mondaines avec quelques pratiques religieuses ? Pourquoi nous pousse-t-il à un parti extrême, je dirai presque à un parti violent ; pourquoi nous veut-il faire rompre avec l'un ou avec l'autre ; pourquoi nous presse-t-il tant de faire un choix, et presque nous en montre-t-il déjà un mauvais dans l'hésitation à nous décider ? Son intention serait-elle de nous pousser plus avant dans le monde ? Pourquoi saint Jacques, s'adressant à ceux qui cherchent à servir deux maîtres dont les esprits sont si hostiles l'un à l'autre, dit-il avec tant d'énergie à ces chrétiens abusés : *hommes et femmes*

¹ Matth. VI. 24.

*adultères, ne savez-vous pas que l'amour du monde est une inimitié contre Dieu, et que par conséquent, celui qui veut être ami du monde, se rend ennemi de Dieu*¹? Pourquoi saint Jean dit-il à son tour : *N' aimez pas le monde ni les choses qui sont au monde ; car si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui*²? Pourquoi, dis-je, ces trois déclarations si pressantes, pourquoi ce concours d'efforts pour nous seyrer en quelque sorte de toute autre affection que de celle de Dieu? Pourquoi, si ce n'est parce que notre cœur ne pouvant être partagé, nous devons le consacrer entièrement à Dieu?

Cette intention est trop bien marquée dans tout le ministère de Jésus-Christ, pour que vous puissiez l'y méconnaître. On sait ce qu'il exigeait de ses Disciples. Il disait : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il charge sa croix et qu'il me suive*³. C'est ainsi qu'il parlait à tous, et qu'il l'a ordonné pour tous. *QUICONQUE ne renonce pas à tout ce qu'il a, ne peut être mon Disciple.* Je vous prie de remarquer que Jésus ne dit pas : *Si quelqu'un veut venir après moi, « qu'il renonce au vice et aux péchés grossiers ; »* mais, *« qu'il renonce à tout et même qu'il » renonce à soi-même.* Il est allé jusqu'à dire avec une apparente dureté et toujours d'une manière générale : *Si quelqu'un aime son fils ou sa fille plus que moi, il n'est pas digne de*

¹ IV. 4. ² I. Jean. II. 16. ³ Matth. XVI. 24.

*moi ; si quelqu'un aime son père ou sa mère plus que moi , il n'est pas digne de moi*¹. Quel maître impérieux et absolu ! Il fait à un jeune homme un devoir de vendre ses biens , de les distribuer et de le suivre ; et ce jeune homme est repoussé parce qu'il ne souscrit pas à ce sacrifice. Il dispose à son gré de la vie de ses Apôtres qu'il envoie instruire les nations. Il exige de tous ses Disciples qu'ils confessent son nom au péril de leur vie et qu'ils méritent par leur fidélité la haine et la persécution du monde. Or , Mes Frères , pourquoi tous ces ordres durs à la chair ? Pourquoi repousser quelqu'un qui avait observé les commandemens ? Pourquoi exiger la vie des uns , le repos de tous ? Pourquoi met-il ses Disciples aux prises avec leurs affections les plus vives et même les plus sacrées , pour les immoler , s'il le faut , à son service ? Pourquoi veut-il qu'on meure à sa volonté propre et à soi-même , et fait-il de la règle sévère du renoncement une règle éternelle pour tous ses Disciples , si ce n'est afin qu'ils ne soient qu'à Lui et qu'ils ne vivent que pour Lui.

III. Les premiers Disciples comprirent ainsi leur Maître qu'ils avaient toute facilité d'interroger. Je dis plus , Mes Frères ; *o'est ainsi* qu'ils surent vivre. *Suivez-moi* , disait Jésus à ceux qu'il appelait à Lui ; et on le *suivait*. Aussi un des Apôtres en lui parlant au nom de tous , lui disait-il un jour : *Nous avons*

¹ Matth. X. 37.

tout quitté pour vous suivre. Les Jean, les Paul, tous les Apôtres, les Etienne, les Timothées; tous les enfans de la primitive Eglise, se présentent à nous avec ce saint caractère d'une parfaite consécration qu'ils nous prêchent autant par leur vie que par leur paroles. *Je vous suivrai jusqu'à la mort*, disait saint Pierre à son Maître, dans une mémorable circonstance; et si ce Disciple craignit une fois le supplice dans la cour de Caïphe, on sait qu'il brava mille fois la mort depuis son reniement et qu'il finit par la trouver glorieuse dans le martyre. *« Je ne fais cas de rien, »* disait saint Paul à qui le Saint-Esprit dénonçait de nouveaux liens et de nouvelles tribulations (et l'on peut affirmer que ces paroles expriment le sentiment élevé qui l'animait sans cesse.) *« Je ne fais cas de rien, la vie même ne m'est point précieuse, pourvu que j'accomplisse le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus¹.* Et dans notre texte où il se montre en action en même temps qu'il établit un grand principe évangélique: *« La Charité de Christ NOUS PRESSE, tenant pour certain que si un est mort pour tous, tous aussi sont morts; et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux. »* *« Notre vie est cachée avec Christ en Dieu,* écrivait-il encore. Et enfin ces paroles si remarquables: *« Je suis crucifié avec Christ, et ce*

¹ Act. XX. 24.

n'est PLUS MOI qui vis, c'est JÉSUS-CHRIST qui vit en MOI'. »

Telle est, on peut l'assurer, car elle est assez connue, la vie de tous les Apôtres. Et une telle vie sert de commentaire aux paroles du Maître et à leurs propres paroles, lorsqu'ils ont recommandé de vivre pour Dieu.

J'avance plus encore, Mes Frères; c'est qu'à cet égard, les Apôtres sont sur la ligne commune des Disciples, qu'ils sont le type du caractère chrétien, qu'ils sont des modèles que l'on doit imiter et s'efforcer d'atteindre, qu'ils ne méritent pas seulement la reconnaissance des Eglises et l'admiration facile des siècles, mais que l'on doit marcher sur leurs traces dans la carrière d'une consécration parfaite.

Vous vous trompez, mes chers auditeurs, si vous pensez que les Apôtres et les premiers Disciples vécurent sous une économie en *tous points exceptionnelle* et que Jésus-Christ ne réclama d'eux un *sacrifice entier* que parce qu'il les appelait à accomplir une *œuvre immense*. La consécration entière à Dieu doit faire *nécessairement à jamais l'essence et le fond* du christianisme. Il est vrai que des circonstances difficiles rendirent nécessaire pour l'établissement de l'Eglise que les Apôtres et les premiers Disciples fissent le sacrifice de leurs biens, de leur tranquillité, de leurs avantages et souvent de leur vie. Mais il faut voir avant tout en eux des *Disciples* qui sont morts

à eux-mêmes pour vivre en Christ, des Disciples dégagés de tout ce que le monde aime pour mieux servir leur Maître, des Disciples qui ambitionnent les choses célestes et la gloire de Dieu, des Disciples pressés par la charité de Christ, dévorés du soin de lui être semblables et de lui obéir; en un mot, des *Disciples dévoués*. Qu'ils soient martyrs héroïques, qu'ils souffrent, qu'ils affrontent les périls, qu'ils prêchent malgré les défenses et les menaces, qu'ils courent de province en province répandre la semence de la Parole de Dieu, ce n'est là qu'un *accident*, qu'un *complément*, j'allais dire, qu'une *partie accessoire*, et la partie la *moins difficile* de leur consécration. Ce n'est point là proprement ce qui la constitue; ce n'en est qu'un des effets, tout au plus qu'une branche et pas même la principale.

En quoi donc le commun des chrétiens, et vous, Mes Frères, ne ressembleriez-vous pas aux Apôtres? Les sacrifices qu'ils firent, Dieu ne les a-t-il pas demandés en quelque sorte de tous les chrétiens de l'Eglise apostolique et de tous ceux des premiers siècles qui reçurent le baptême de sang? Ne les a-t-il pas demandés de nos glorieux réformateurs et de nos pères jusqu'à une époque presque récente? De nos jours, ne les demande-t-il nulle part d'aucun de nos frères? Du missionnaire héroïque qui n'a pas moins à craindre de la part des hommes que des climats meurtriers et des bêtes féroces? Ne pourrait-il pas un jour nous les demander à nous-mêmes? N'y

a-t-il donc plus de chrétiens qui renoncent à des avantages pour servir plus utilement le Seigneur ; n'y en a-t-il plus qui sacrifient leur fortune , leur repos , et même leur vie dans des travaux pour la cause sainte de Jésus-Christ ?

En quoi ne ressembleriez-vous pas aux Apôtres ? Parce que la persécution ne vous appelle pas comme eux à tous les sacrifices , devriez-vous cesser d'avoir ces sentimens d'une consécration entière à qui les circonstances peuvent manquer , mais qui ne serait pas en défaut dans des circonstances difficiles ? Ne devez-vous pas avoir leur amour pour Dieu , leur empressement à rechercher sa volonté , leur soin à la faire , leur détachement de tout quoique vous possédiez tout , leur renoncement au péché , à vous-mêmes , leur pureté , leur sainteté ; en un mot , *leur esprit* qui les faisait vivre en Dieu et pour Dieu ? Ont-ils dispensé quelques Eglises , *quelques* chrétiens de la consécration évangélique ? N'ont-ils pas été assez clairs , assez pressans sur ce point ? N'ont-ils pas fait de cette consécration la nature du christianisme , son caractère le plus nécessaire , le plus général et le plus marquant ?

Vous auriez donc bien tort de faire des bénédictions temporelles et de la paix de l'Eglise l'usage sacrilège de vous autoriser à ne vivre *que pour vous* et *non pour Dieu*. Parce que votre corps n'est pas exposé à des blessures glorieuses à cause de votre foi , vous en concluriez qu'il ne doit plus être « *la temple*

du Saint-Esprit, » ni être assujetti à de pieuses fatigues ! Parce que Jésus - Christ ne vous dit pas : « Venez renforcer les rangs sacrés de mes ministres , soyez *« pécheurs d'hommes ,* » vous en concluriez que vous n'êtes tenus à ne rien faire pour son règne , et qu'on doit approuver , tout au moins excuser une vie consumée dans la dissipation et remplie de ces riens occupés qui composent tant d'existences ! Parce qu'il n'exige pas rigoureusement de vous comme de Luc , de Paul et de tant de saints Docteurs , que vous fassiez servir tous vos talens à la cause chrétienne , vous en concluriez que vous pouvez les employer comme les hommes qui secouent le joug de Christ ! Parce qu'il ne vous a pas mis dans le cas de sacrifier votre fortune entière , vous voudriez vous autoriser à l'engloutir à des usages de sensualité , de convenances mondaines , d'agrémens personnels , d'orgueilleuses inutilités ; mais à n'en consacrer *rien* , en quelque sorte , à des œuvres de philanthropie chrétienne ! Ces conclusions seraient-elles bien d'un chrétien ? Les héritiers de la foi de ces premiers Disciples à qui un Apôtre écrivait avec une sorte de protestation : *Il est certain que Christ est mort , afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes , mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux ;* les frères de ces milliers de chrétiens qui ont vécu et qui sont morts en Dieu ; des hommes jaloux , dans leur indifférence même , de porter le nom de ce Christ qui mourut volontairement pour les sauver , pré-

tendraient n'être appelés à *vivre que pour eux-mêmes* ! Les temps changeraient à ce point l'essence constitutive de la religion que les chrétiens de nos jours pussent avoir un esprit, non pas seulement *plus faible*, non pas seulement *moins élevé*, mais un esprit *opposé* à celui des Apôtres et des chrétiens primitifs ! Une consécration entière à Dieu, *n'est plus*, selon vous, dans l'esprit de l'Évangile. Je vous entends ; vous voudriez affaiblir et corrompre l'Évangile pour donner des droits divins à vos vues mondaines et charnelles ! Selon vous, une consécration entière à Dieu n'est qu'une *vertu apostolique*. Mais, est-on consacré à Dieu, même au plus faible degré, si on ne l'est pas entièrement ? Une consécration qui prend ses réserves est-elle autre chose qu'un mot oiseux et trompeur dont les chrétiens abâtardis cherchent à se faire un oreiller de sécurité ? — Cette consécration entière n'est plus, dites-vous, dans l'esprit de l'Évangile. Mais, vous qui convenez, et qui devez convenir, qu'elle fait le fond du caractère des Apôtres et des premiers chrétiens, dites-moi, *quand, par qui, comment* elle a été abolie ? *Depuis quand, par qui*, le grand commandement de Jésus a été abrogé pour les chrétiens ? *Quel* est le nouveau Prophète qui, après avoir donné des preuves d'une mission divine, a détruit, au nom de Dieu, ce principe vital sans lequel on ne peut pas concevoir d'Évangile ? Vous vous taisez, Mes Frères ! Pour nous, nous le dirons : c'est l'ennemi qui a

semé cette ivraie dans le champ du Seigneur et qui a exhalé ce souffle brûlant qui fait languir et périr tant de plantes. Et nous n'hésitons pas à conclure que puisque rien n'est changé et ne peut l'être dans l'Évangile, l'obligation d'être consacré à Dieu est pour nous la même que pour les premiers Disciples.

IV. Cependant, Mes Frères, lors même que nous n'aurions ni des déclarations si positives, ni des exemples si convaincans, nous ne saurions raisonnablement mettre en doute notre obligation d'être consacrés à Dieu. Car l'Écriture est remplie de pensées qui *supposent* si évidemment ou rendent si *nécessaire la consécration*, que l'on ne saurait s'élever contre elle sans mutiler toutes les vertus évangéliques. « *Soyez fervens d'esprit, joyeux dans l'espérance, persévérans dans l'oraison*, dit saint Paul aux Romains¹; et sûrement cette exhortation vous concerne ainsi que les chrétiens de toute la terre. Cependant, Mes Frères, comment auriez-vous de la ferveur d'esprit, de la joie dans l'épreuve, de la persévérance dans la prière, si vous n'étiez plein de Dieu? Il n'est pas moins constant que tous les chrétiens sont appelés à mourir au péché et à vivre dans la sainteté. Or, pourquoi vous demande-t-on de mourir au péché et à la chair, si ce n'est pour vivre en Dieu? Pourquoi Jésus-Christ a-t-il fait tant d'efforts pour vous séparer du monde, si ce n'est pour vous

¹ XII. 41. 42.

ramener à Dieu? Qu'est-ce que la sainteté chrétienne, qu'un état de consécration à Dieu? Sans la tendance élevée que donne la consécration, pourriez-vous aspirer à la perfection, marcher par la foi, vous employer avec goût au service de Dieu et pratiquer la vigilance chrétienne, cette vertu si recommandée, mais qui est impossible pour ceux qui sont dénués de cet esprit dont nous voudrions aujourd'hui vous faire sentir la nécessité? Vous combattriez avec plus d'avantages le principe d'une consécration entière à Dieu, vous paraîtriez mieux fondés dans vos résistances, s'il fallait moins que ce levier puissant pour que l'homme renonçât à soi-même, pour qu'il réduisît au silence l'orgueil et la volonté charnelle, pour qu'il acceptât joyeusement les afflictions comme des gages de l'amour paternel; pour qu'il s'arrachât un œil, qu'il se coupât un bras, selon le langage vif et figuré de Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'il sacrifiât ses idoles favorites? Moralistes aveugles, vous faudrait-il moins que tout l'empire d'une consécration entière pour arrêter les mouvements de la colère, de la vengeance, de la cupidité, de la volupté et de la malice qu'on peut dire à quelques égards si douces à l'homme? Connaissez-vous d'autre moyen de purifier votre cœur, d'autre préservatif contre les séductions, d'autre barrière sûre contre la contagion des maximes et des exemples du monde, d'autre moyen pour rester en Dieu, dans une confiance et dans une paix inébranlables, lors-

que tout s'emploie à froisser le cœur d'un mortel ? O mes Frères, qui repoussez de l'Évangile l'élément même de sa puissance, avez-vous songé à ces vertus si nombreuses et si pures du christianisme, à ces vertus surnaturelles, que l'incrédulité et l'indifférence ne soupçonnent point, que notre chair haït, que l'orgueil méprise, que le monde vicieux et corrompu persécute; avez-vous songé que le chrétien est appelé à pratiquer les bonnes œuvres avec un zèle semblable à celui d'une insatiable ambition, qu'il doit les accomplir comme à l'insu des hommes en vue de Dieu seul, et semer abondamment pour ne récolter que dans le monde à venir; *est-ce trop*, pour poursuivre une fin si élevée, qu'une *consécration toute entière*? Quels motifs Jésus-Christ et ses Apôtres donnent-ils à ces vertus surhumaines, et quels motifs en donneriez-vous vous-mêmes? Pourquoi vous voit-on pour la plupart si faibles et comme impuissans pour vous attacher aux choses invisibles et pour traverser la terre avec le noble dédain d'un enfant des cieux? N'est-ce point, Mes Frères, parce que vous n'êtes pas consacrés à Dieu, et que cette consécration est seule capable de faire saisir les réalités d'un monde qui ne se voit pas encore? Ne prétendez pas qu'il ne la faille point pour allumer la flamme de cette charité chrétienne qui est si persévérante et si féconde, et qui est tout aussi étonnante lorsqu'elle se produit dans de modestes œuvres, que lorsqu'elle jette les uns dans de grands travaux évan-

géliques et qu'elle en pousse d'autres vers ces barbares étonnés, que des chrétiens les aiment sans les connaître. Et s'il faut être bien dévoué au Seigneur pour frapper violemment les penchans les plus chers et les passions les plus tyranniques, il ne faut pas, soyez-en sûrs, moins de cette ferveur intérieure dont se compose la consécration, pour qu'on s'étudie tous les jours à marcher devant Dieu, et qu'on s'applique à cette foule de devoirs de tous les instans qui restent inaperçus des ames endormies et qu'elles traiteraient avec peu de faveur : car ce n'est pas moins pour la pratique des petites choses que pour celle des grandes que la consécration chrétienne se montre nécessaire. Oui, oui, Mes Frères, les petits, tout autant que les grands commandemens, les tentations à vaincre, les sacrifices à faire, les devoirs à remplir, les vertus et les sentimens à cultiver, tout ce qui est du domaine de la vertu chrétienne est fondé sur la consécration à Dieu ; tout la réclame ; tout la rappelle ; tout se lie à elle ; tout la rend nécessaire ; rien de ce qui est purement évangélique n'est possible sans elle ; elle est le principe même de la vertu chrétienne, en même temps qu'elle retrempe et régénère l'ame, et qu'elle l'arme d'une grande énergie pour atteindre la sainteté.

Après ces nombreuses réflexions, je puis concevoir, Mes Frères, que vous vous étonniez du dévouement que Jésus-Christ demande de ses Disciples ; je puis concevoir que vous vous récriiez con-

tre la sévérité apparente de cette loi chrétienne que les Apôtres ont écrite si souvent dans leurs livres et dans leur vie ; je puis concevoir que vous vous étonniez qu'ils aient trouvé doux les ordres qui vous paraissent les plus rigoureux ; je puis concevoir surtout que votre volonté n'acquiesce pas à cette loi et que vous ne vous sentiez aucun goût pour l'accomplir ; je puis concevoir que vous éprouviez en ce moment comme de la tristesse et de la répugnance à l'idée du sacrifice que vous devriez faire pour vous consacrer à Dieu ; je concevrais même que quelque'un prît le parti, quelque'affreux qu'il soit, de résister à Dieu et à son Evangile. Mais ce que je ne crois pas possible, malgré tous les sophismes dont savent si bien s'entourer ceux qui veulent vivre selon le monde, sans prétendre rompre avec Dieu ; ce que je ne crois pas possible, après les *déclarations* les plus claires, souvent les plus fortes et les plus directes dont aient pu se servir Jésus et ses Apôtres, après l'*exemple* de ceux-ci et des Disciples qu'ils prirent soin d'affermir de leurs mains ; enfin, après que l'on a vu que cette consécration était *supposée partout*, et qu'elle était l'*ame de toutes les vertus évangéliques* ; ce que je ne pourrais pas concevoir, c'est qu'avec un esprit judicieux et réfléchi, vous ne fussiez pas *convaincus* et *bien convaincus* que Dieu vous demande une consécration entière de l'ame, et que vous ne pouvez, Mes chers Frères, être chrétiens qu'à la condition d'en subir la loi.

Il est vrai, sans doute, que cette consécration chrétienne vous laisse à vos familles et dans le champ ordinaire de l'activité humaine; qu'elle vous permet de vous appliquer à l'industrie, au commerce, à l'agriculture, à la profession des armes, d'être hommes d'Etat ou hommes de lettres, de vous charger du soin des affaires publiques, d'être tout ce qu'on peut être honnêtement. Mais, quoi que vous soyez, cette consécration doit retenir haut vos pensées et vos affections; elle doit embrasser votre vie toute entière, lui donner un caractère de sainteté; elle réserve au Seigneur vos premières pensées, vos premiers sentimens, une volonté pieuse, beaucoup de sacrifices, des efforts et des travaux. Souvenez-vous qu'elle ne vous permet des affections terrestres, qu'à la réserve de les *purifier* et de les *régler* comme des *esclaves*; que si elle ne vous interdit pas tout désir modéré d'avancement et de prospérité; que si elle ne prétend pas vous rendre entièrement indifférens à tout ce qui se passe autour de vous, elle veut du moins restreindre vos desirs dans des limites étroites et les tenir *sûrement assujétis*; que si elle vous permet de prendre soin des biens que la Providence vous confie et d'aimer vos familles, elle ne vous permet pas d'en faire vos idoles; en un mot, que si elle vous permet de tout posséder et de jouir de tout, parce que « *tout est pur pour ceux qui sont purs,* » et parce que cette consécration est d'ailleurs comme un feu qui purifie les métaux, elle vous *oblige* d'être

comme ne les possédant pas , comme n'en jouissant pas , ou plutôt de les posséder et d'en jouir en Dieu.

Ne vous séduisez pas sur ce point, Mes chers Frères. Combattre la nécessité de la consécration chrétienne, *surtout ne pas la pratiquer*, ce n'est pas un petit travers, c'est *la plus grande des hérésies*, parce qu'elle frappe au cœur et mortellement le christianisme. — Ne mettez pas en avant des mœurs régulières, des vertus domestiques, des habitudes religieuses, des sacrifices pour le culte et pour la foi, même du zèle extérieur, pour vous refuser à cette consécration *intérieure*. Sans elle, tout ce qui paraîtrait le meilleur ne constituerait qu'une fausse justice comme celle des Scribes et des Pharisiens. *Le service agréable à Dieu, l'Évangile pratique, c'est la consécration du cœur.*

Ne cherchez pas non plus à vous séduire sur la nature de cette consécration : N'en établissez pas une qui ne soit rien. Le cœur de l'homme est si rusé ! Il aimerait tant à affaiblir une doctrine sévère ! Flottant entre Dieu auquel il se sent souvent attiré et le monde qui l'enchaîne, il désire tant se faire un amour et une consécration qui concilient une tendance religieuse et une tendance charnelle ! Oh ! prenez garde, Mes Frères, n'adoptez pas un amour pour Dieu qui serait inactif et sans fécondité, un amour qui n'agiterait pas quelquefois votre cœur avec violence, qui ne l'élèverait pas à des affections et à des pensées nouvelles, qui conserverait tous les

goûts et toutes les apparences de la tiédeur, qui ne serait rien dans votre vie, qui n'y laisserait aucune trace. Craignez de vous faire une consécration qui vous permît d'être encore à vous, après vous être donnés à Dieu; qui vous permît de vivre pour vous, qui ne vous fit renoncer à rien de ce qu'il vous plaît d'aimer et qui ménageât toutes vos idoles. Oh ! Mes Frères ! quel amour étrange, quelle consécration bizarre et monstrueuse que celle que l'on imagine souvent, que vous imaginez peut-être ! Pour que votre consécration ne soit pas un mensonge, une parodie de la consécration chrétienne, une injure déguisée faite à Dieu, il faut que vous ne fassiez pas froidement le calcul de réserver votre chaleur d'ame et votre activité pour ce qu'il ne faut pas aimer, mais vos *tiédeurs* et vos *négligences* pour ce qu'il faut *aimer par-dessus tout* ; il est *de toute rigueur* que vous consacriez à Dieu votre cœur par un amour sincère, votre esprit par de saintes méditations et par des conceptions utiles, s'il en est capable, votre corps par de pieuses fatigues, votre temps, vos talens, votre fortune, votre ardeur, votre autorité, votre influence, votre vie, en les lui rapportant et en réglant leur emploi conformément aux principes d'un véritable christianisme.

Vivez donc pour Dieu, Mes chers Frères, puisque telle est la principale loi, le résumé de toutes les lois, même *toute la loi évangélique*. Prenez un parti, mais un parti extrême et un parti définitif. Vivez

pour Dieu ; ne réservez rien : que le sacrifice soit entier. Il en coûtera à la chair pour le moment, mais vous en serez bientôt dédommagés. La suprême règle évangélique, une règle immuable, il faut, ou que vous la fassiez fléchir, ou que vous fléchissiez vous-mêmes sous elle. Mais vous ne vous flattez pas, sans doute, de détruire une règle que Jésus a faite, qui a été reconnue, subie, prêchée par les Apôtres, pratiquée par tous les enfans de Dieu. Il ne vous manque ni preuves, ni évidences. Ce point ne peut être débattu entre chrétiens qui partent de l'Evangile. Ainsi, je vous en conjure, soumettez-vous au joug de Christ. Décidez-vous, à moins que vous ne soyez résolu à faire pour jamais le choix du monde et du péché. Décidez-vous à l'instant; hésiter, c'est déjà se décider contre Dieu. O notre Père, fléchis toi-même ces cœurs irrésolus et difficiles à dompter! Tu sais combien notre corruption nous fait haïr secrètement la sainteté. Rends-nous l'obéissance agréable et facile. Puisque Christ est mort pour nous, fais, par ton Esprit, que nous mourions en nous-mêmes pour reprendre vie en lui! Amen!



LE SALUT GRATUIT.

« Pécherons-nous afin que la grâce abonde? »

(Rom. VI. 1.)

L'Évangile a rencontré une objection à laquelle il faut répondre, parce qu'elle a une apparence de vérité. On a dit : « L'Évangile est dangereux pour la morale. »

Pour comprendre et pour apprécier cette objection, il faut avoir présente à l'esprit la doctrine du salut selon l'Évangile : en conséquence, je commencerai par la rappeler dans un rapide exposé.

Dieu avait d'abord offert à l'homme la justification *par la loi* : il lui avait donné une loi, et lui avait dit : « Si tu observes cette loi, je te récompenserai en te donnant la vie éternelle ; et si tu violates cette loi, je te punirai en te condamnant à la mort éternelle. » L'obéissance devait être parfaite, et un seul commandement violé constituait la transgression de la loi.

Tous les hommes ont péché, c'est-à-dire, désobéi

à la loi de Dieu ; c'est pourquoi, d'après les conditions de la justification par la loi, tous les hommes, sans exception d'un seul, ont mérité d'être éternellement condamnés ; et s'ils l'étaient, nul n'aurait droit de se plaindre.

Dieu alors, voyant toute la race humaine perdue sans ressource, selon la première voie de justification, en a proposé une seconde, dont le caractère est essentiellement différent de celui de la première ; c'est la justification *par grâce*, selon laquelle Dieu voulant sauver l'homme, et ne pouvant trouver dans l'homme le motif de le sauver, prend ce motif en lui-même et se charge tout seul du soin de lui mériter son salut. Dans ce dessein, Jésus-Christ qui est *Dieu manifesté en chair*, vient sur la terre, accomplit toute la loi de Dieu et mérite ainsi la vie éternelle. Puis il se place entre l'homme pécheur et le Dieu Saint : les péchés de l'homme ne montent plus jusqu'à Dieu, ils s'arrêtent en Jésus-Christ ; la sainteté de Dieu ne descend plus jusqu'à l'homme, elle s'arrête en Jésus-Christ ; là se rencontrent ces deux ennemis irréconciliables, et de leur choc naît un orage épouvantable, qui éclate tout entier sur la tête du médiateur. Par là Dieu est apaisé, et l'homme est pardonné et sera traité désormais comme s'il était aussi saint que Jésus-Christ lui-même.

Mais ce salut n'est pas pour tous : il n'est que pour ceux qui croient en Jésus-Christ, c'est-à-dire, pour ceux qui, détachant toutes leurs espérances de salut

d'eux-mêmes et les plaçant uniquement en Jésus-Christ, l'accueillent pour Sauveur, dans le même sentiment qu'un homme près d'être englouti par les eaux, accueille la main qui lui est tendue pour l'en retirer.

Mais Dieu, quoiqu'il veuille bien admettre le pécheur à sa grâce, ne veut pas le recevoir, tel qu'il est, dans son royaume. C'est pourquoi, pour ne pas laisser son œuvre incomplète, il lui fait, avec le don du salut, un second don : Le changement du cœur. Il lui donne un cœur nouveau, qui produit une vie nouvelle, tellement différente de la première, que le passage de l'une à l'autre est appelé une nouvelle naissance.

Ces deux grâces, la foi et le changement du cœur, sont des dons de Dieu. Aucun effort de l'homme ne peut les lui procurer; il faut que Dieu les mette en lui par son Esprit; en sorte que tout vient de lui dans l'œuvre du salut de l'homme, depuis le commencement jusqu'à la fin, et que le concours de l'homme, bien qu'exigé, est sans puissance et sans mérite.

Voilà l'Évangile; voici maintenant l'objection :
 « Cette doctrine est dangereuse. Quand vous persuadez à un homme que Jésus-Christ lui procure,
 « s'il croit, un salut tout fait et tout acquis, où son
 « mérite personnel n'entre pour rien, il est à crain-
 « dre que, n'ayant plus la crainte d'être condamné,
 « ni par conséquent d'intérêt à faire les bonnes œu-

« vres, il ne tombe, par la sécurité, dans le relâche-
 « ment, et ne vive selon cette maxime : *Péchons afin*
 « *que la grâce abonde.* »

Vous êtes témoins que je donne à l'objection toute sa force. Elle a été faite contre l'Évangile, partout et dans tous les temps : elle l'est de nos jours contre tous les prédicateurs fidèles ; elle l'a été contre les Apôtres, sans quoi saint Paul ne l'aurait pas combattue ; elle l'a été contre Jésus-Christ, qu'on accusait d'être l'ami des péagers et des gens de mauvaise vie. C'est à ceux d'entre vous qui la renouvellent aujourd'hui, que j'adresserai ce discours, où je me propose de la réfuter ; non point pour l'Évangile, qui n'a pas plus besoin de mon apologie que de votre approbation, mais pour vous, qui avez besoin de l'Évangile pour être sauvés.

Plutôt que de réfuter directement l'objection, j'aime mieux, pour ôter à ce discours un air de controverse, établir la proposition contraire, devant laquelle l'objection tombera d'elle-même. Je vais donc montrer que, bien loin que les bonnes œuvres soient empêchées par la foi au salut tel que le propose l'Évangile, et que j'appellerai, pour abrégér, *le salut gratuit*, au contraire, pas une seule bonne œuvre n'est possible à un homme qui n'a pas la foi à ce salut gratuit.

Je pourrais d'abord établir cette proposition par l'autorité de l'Écriture, qui lie de telle sorte la foi au salut gratuit avec les bonnes œuvres, qu'elle re-

présente cette foi comme l'unique principe des bonnes œuvres, et les bonnes œuvres comme la conséquence nécessaire de cette foi. Elle déclare « qu'il y a pardon auprès de Dieu, afin qu'il soit craint, aimé, obéi; que pour courir dans la voie des commandemens de Dieu, il faut commencer par avoir le cœur au large, par se sentir pardonné; qu'un homme en qui se trouvent les bonnes œuvres, la vertu, la tempérance, la piété, la charité, fait voir qu'il n'est pas demeuré stérile dans la connaissance du Seigneur Jésus-Christ; mais qu'au contraire celui en qui elles ne se trouvent pas, fait voir qu'il a oublié la purification de ses péchés; que le péché ne doit plus régner en nous qui croyons, puisque nous ne sommes pas sous la loi mais sous la grâce; que Dieu nous a écrit sa loi dans le cœur, et nous a portés à l'aimer, parce qu'il ne s'est plus souvenu de nos péchés; que Dieu nous a élus en Jésus-Christ, afin que nous devinssions saints et irrépréhensibles; que Jésus-Christ a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin qu'étant morts au péché nous vivions à la justice; que nous devons glorifier Dieu dans nos corps et dans nos esprits qui lui appartiennent, puisque nous avons été achetés à un grand prix; que nous ne pouvons porter aucun fruit hors de Jésus-Christ; et enfin, pour ne pas citer toute la Bible, qui est toute pénétrée, d'un bout à l'autre de cet esprit, contentons-nous de rappeler qu'elle résume et applique tout ce qu'elle dit à ce sujet dans un conseil qu'elle

donne à Tite par St-Paul. St-Paul veut que Tite prêche que nous étions autrefois désobéissans, insensés, assujettis à toutes sortes de passions et de voluptés, et que lorsque l'amour de notre Sauveur a été manifesté, il nous a sauvés, non point à cause des œuvres de justice que nous eussions faites, mais selon sa miséricorde, afin qu'ayant été justifiés par sa grâce, nous devenions héritiers en espérance de la vie éternelle; puis il conclut : Je veux que tu insistes fortement sur ces choses, afin que ceux qui ont cru en Jésus-Christ, aient soin de s'appliquer les premiers aux bonnes œuvres.

C'est plus qu'il n'en faut pour faire voir que, selon la Bible, la foi au pardon gratuit n'empêche pas, mais produit au contraire, et produit seule, l'application aux bonnes œuvres. Cet argument devrait nous suffire. C'est assez que Dieu ait dit que tel est le rapport de la foi avec les œuvres, pour que vous le croyiez sur parole, lors même que vous ne le comprendriez pas; et il n'aurait pas besoin de vous rendre compte de ses raisons. Mais il daigne quelquefois condescendre à nous expliquer le comment et le pourquoi : c'est ce qu'il fait ici.

Il a chargé saint Paul, dans le chapitre d'où mon texte est tiré, de réfuter l'objection : « pécherons-nous afin que la grâce abonde, » en montrant qu'elle provient d'irréflexion et d'ignorance. Je vais imiter cet exemple; et ce que je viens de faire voir par l'autorité, je vais prouver par le raisonnement, que

pas une seule bonne œuvre n'est possible à un homme qui n'a pas cru au salut gratuit ¹.

Avant tout, savez-vous ce que c'est qu'une bonne œuvre? Selon la Bible, pour discerner si une œuvre est bonne ou si elle ne l'est pas, il ne faut pas s'arrêter à l'apparence, et juger l'œuvre par sa forme extérieure; mais il faut remonter jusqu'au cœur et juger l'œuvre par le sentiment intérieur dont elle procède et dont elle est l'expression. Une bonne œuvre est donc une œuvre qui procède d'un bon sentiment. Et qu'est-ce qu'un bon sentiment? Il n'existe, toujours selon la Bible, qu'un seul principe de sentiment qui soit bon en soi-même et absolument, c'est l'amour de Dieu. Tout ce qui est amour de Dieu, ou application, conséquence de l'amour de Dieu, est bon; tout ce qui n'est pas amour de Dieu, ou application, conséquence de l'amour de Dieu, n'est pas bon. Une bonne

¹ La proposition prouvée dans ce discours peut être considérée sous deux points de vue : 1° la foi au salut gratuit tend, à ne considérer même que les lois *naturelles* de l'esprit humain, à produire l'application aux bonnes œuvres; 2° la foi au salut gratuit fait obtenir le don *supernaturel* du Saint-Esprit, qui rend l'homme capable de faire de bonnes œuvres. Dans la pratique, ces deux choses sont inséparables, et nul n'a pu éprouver cet effet naturel de la foi sans l'action du Saint-Esprit. Mais dans la théorie, il est permis de les considérer isolément; c'est ce qu'on a fait dans ce discours, où l'on prouve seulement que la foi tend naturellement à produire les bonnes œuvres. Mais nul n'en pourra faire l'expérience sans le Saint-Esprit. En général, on doit considérer ce discours comme ne présentant qu'une face de la question, et non comme la traitant complètement.

œuvre est donc une œuvre qui procède d'amour pour Dieu. Ainsi, qu'on vous demande si un exercice de bienfaisance, un discours honnête, un acte de dévouement, une victoire remportée sur un penchant, sont de bonnes œuvres, il faut répondre : Nous ne le savons pas encore ; elles peuvent être bonnes, elles peuvent aussi ne l'être pas. Pour les apprécier, il faut que nous connaissions le sentiment dont elles procèdent ; si elles procèdent d'amour pour Dieu, cet exercice de bienfaisance est une bonne œuvre, ce discours honnête est une bonne œuvre, cet acte de dévouement est une bonne œuvre, cette victoire remportée sur un penchant est une bonne œuvre. Si elles ne procèdent pas d'amour pour Dieu, cet exercice de bienfaisance n'est pas une bonne œuvre, ce discours honnête n'est pas une bonne œuvre, cet acte de dévouement n'est pas une bonne œuvre, cette victoire remportée sur un penchant n'est pas une bonne œuvre. Voilà donc ce que c'est qu'une bonne œuvre : une œuvre qui procède d'amour pour Dieu. Une telle œuvre vous est-elle possible, à vous qui n'avez pas cru au salut gratuit ? Non, répond la Bible, parce que vous ne pouvez pas aimer Dieu ; et vous ne pouvez pas l'aimer, parce que, vous sentant pécheur et ne vous croyant pas pardonné, vous vous trouvez devant lui comme un criminel devant un juge dont il attend sa sentence de mort.

Car, quoique vous n'avez pas cette conviction de péché qui ne vient que du Saint-Esprit, vous avez

pourtant un sentiment vague que vous n'êtes pas dans l'ordre et que vous avez mérité les châtimens de Dieu. Dès lors, vous sentant mal à l'aise avec lui, et d'autant plus mal que vous en êtes plus près, vous vous occupez à vous en éloigner, vous le redoutez, vous le fuyez, vous le haïssez, dit l'Écriture. Ce reproche vous semble outré, dur, injuste; peut-être même une ame sincère et réfléchie dira : « Non cela
 « n'est pas vrai, je ne hais pas Dieu; je ne l'aime
 « pas assez sans doute, mais je l'aime pourtant; je
 « trouve de la douceur à penser à lui, je bénis les
 « richesses de sa création et les soins de sa providence;
 « j'espère en lui, je le prie et je me sens en paix
 « avec lui. » Hélas ! il n'est que trop facile d'expliquer comment la Bible et vous, dites vrai l'un et l'autre, la Bible en disant que vous haïssez Dieu, vous en disant que vous l'aimez. Voici le mot de l'énigme: il y a deux Dieux. Il y a le vrai Dieu, qui a créé l'homme, et le faux Dieu que l'homme a créé. Il y a le vrai Dieu qui a créé l'homme, qui exige de l'homme une obéissance parfaite, qui tient celui qui aurait observé toute la loi pour un serviteur inutile, et celui qui a violé un seul commandement pour un transgresseur de toute la loi, qui ne veut pas qu'un seul péché demeure impuni, et que nul homme pécheur ne peut voir et vivre; le Dieu saint. Il y a le faux Dieu que l'homme a créé tel qu'il le lui fallait pour vivre et mourir tranquille dans ses péchés, un Dieu facile, indulgent, qui s'accommode aux faiblesses de

l'humanité, qui n'aura pas le courage de condamner; fait par l'homme, à l'image de l'homme; un Dieu pécheur. La Bible, en déclarant que vous n'aimez pas Dieu, n'entend pas dire que vous n'aimez pas le faux Dieu, le Dieu pécheur, qu'il est impossible que vous n'aimiez pas, parce qu'étant de votre création, il est nécessairement de votre goût; mais elle entend dire que vous n'aimez pas le vrai Dieu, le Dieu Saint; et c'est celui-là qu'il fallait aimer, parce que c'est celui-là qui vous jugera. Cette assertion ne vous paraît fausse qu'à force d'être vraie; vous ne refusez de reconnaître que vous n'aimez pas le Dieu Saint, que parce que vous le haïssez tellement, et vous êtes tellement appliqué à vous éloigner de lui, que vous avez fini par oublier jusqu'à son nom et à son existence; en sorte que, lorsque l'on vous parle de lui, votre pensée se porte d'abord sur votre faux Dieu; et parce que vous l'aimez, vous vous figurez, par la plus effroyable des confusions, que vous aimez le vrai Dieu. Il suffirait, pour détruire votre erreur, que le vrai Dieu, avec son vrai langage, sa vraie loi, son vrai tribunal, vous apparût un seul instant. En présence du Saint des Saints, sondés jusqu'au fond du cœur par son œil pénétrant et terrible, trouvés tout remplis de tout ce qui attire sa colère éternelle, vous trembleriez, vous fuiriez, vous ne trouveriez pas de refuge assez retiré, vous voudriez vous enfuir sous terre, et vous vous écrieriez : *Montagnes tombez sur nous! Collines couvrez-nous!*

Voulez-vous apprendre par l'histoire, que tel serait le sentiment de l'homme pécheur s'il voyait le Dieu Saint? Regardez l'homme, au jour de sa première chute, lorsqu'il ne s'était pas encore si fort éloigné de Dieu, qu'il ne pût au moins le reconnaître. Ce même Adam, qui, avant d'avoir péché, marchait dans Eden la tête levée et le cœur tranquille, après qu'il a péché que fait-il? Il court se cacher dans un bois; et poursuivi dans sa retraite par cette voix qu'il reconnaît encore, quoique naguères celle d'un père et désormais celle d'un juge, *Adam où es-tu?* il répond en tremblant : *J'ai entendu ta voix dans le jardin, et je me suis caché, parce que j'ai eu peur.* Vous de même, si vous n'en étiez qu'à ce premier pas où était Adam, et si vous pouviez du moins reconnaître ce Dieu que vous avez offensé, vous vous cacheriez, parce que vous auriez peur. Et maintenant, tel que vous êtes, vous l'éprouvez, cette peur, quoique vous ne l'aperceviez pas distinctement; et vous vous cachez, non comme Adam dans un bois, mais dans les ténèbres de votre cœur; et n'osant ni voir Dieu, ni vous avouer que vous ne voulez pas le voir, vous enfantez une idole que vous mettez entre vous et lui, et que vous appelez de son nom.

Tel est l'état de quiconque n'a pas cru au salut gratuit. Dans cet état pouvez-vous faire une bonne œuvre? Quoi! une bonne œuvre dans un cœur qui tremble, dans une conscience opprimée et devant

un Dieu que vous fuyez ! Plus de paix, plus d'amour ! Dites-moi si, lorsqu'Adam se cachait dans le bois, Dieu lui eût commandé de l'aimer, de le prier, de lui rendre grâce, de le servir, le pouvait-il ? Il pouvait bien dire, je t'aime, mais c'était désormais un mensonge ; il pouvait bien se jeter à genoux, mais ce n'était pas une prière ; il pouvait bien rappeler ses bienfaits, mais sans reconnaissance ; il pouvait bien le servir des mains, mais non plus du cœur ; et si Dieu eût insisté, exigé, menacé, que pouvait cette instance, qu'irriter Adam par le sentiment de l'impossibilité d'obéir, et par là accroître sa terreur, son éloignement, sa désobéissance ; en sorte que la loi même l'eut rendu toujours plus ennemi de la loi. Vous de même, si dans votre état actuel Dieu vous commande de l'aimer, de lui obéir, de faire de bonnes œuvres, d'être charitables, dévoués, patients, il vous commande une chose impraticable. Vous pouvez bien céder au commandement, mais non pas obéir ; faire des sacrifices, mais sans renoncement ; être généreux, mais sans charité ; supporter, mais sans patience ; vaincre vos penchans, mais sans amour ; et si Dieu insiste, s'il exige, s'il menace, cette instance ne pourra que vous effrayer, vous irriter, vous enfoncer toujours plus dans la désobéissance ; en sorte que *la loi même vous excitera au péché, et que le commandement qui devait vous donner la vie, vous donnera la mort.* Ainsi, tombant de crainte en péché, et de péché en crainte ; vous enveloppant

toujours plus dans votre désobéissance, non-seulement vous haïssez Dieu, mais cette haine va toujours croissant; votre vie est un péché continuel; tels que vous êtes, vous vivrez éternellement sans pouvoir faire une bonne œuvre; et vous en venez, à force d'endurcissement, à appeler de ce nom, des œuvres d'intérêt, des œuvres de peur, des œuvres d'esclave, les seules que vous puissiez faire.

Maintenant cet homme incapable de faire une seule bonne œuvre, comment l'en rendra-t-on capable? Ce sera sans doute en ôtant l'obstacle qui empêchait les bonnes œuvres. Il ne pouvait pas en faire, parce qu'il n'aimait pas Dieu; et il n'aimait pas Dieu parce qu'ayant mérité ses châtimens, il avait peur de lui. Il faut ôter cette peur: il faut dispenser du châtiment, il faut pardonner. C'est ce que fait l'Évangile. Mais il faut que ce pardon soit tel, qu'il puisse ôter la peur radicalement et pour toujours. Si vous pardonnez à l'homme pécheur, sous la réserve qu'après avoir été pardonné il ne péchera plus, ce pardon ne sert de rien; parce qu'il laisse la peur dans un cœur qui tremble de pécher encore, et qui craint de perdre ainsi son pardon; ou si vous offrez à l'homme pécheur son pardon, non pas immédiatement, mais à condition qu'il fera certaines bonnes œuvres, et seulement après qu'il les aura faites, ce pardon aussi ne lui sert de rien, parce qu'il lui laisse la peur; c'est se moquer de lui, c'est lui imposer une condition qu'il ne peut pas remplir; c'est com-

me si vous promettiez à un aveugle de lui faire l'opération de la cataracte, à condition qu'il verra au moins certains objets, et seulement après qu'il les aura vus. Il faut pardonner tout, sans réserve, sans conditions, sans délai, une fois pour toutes, d'un pardon tout fait, tout acquis, où il n'y ait rien à mériter. C'est ainsi que Dieu pardonne, selon l'Evangile, à celui qui croit en Jésus-Christ. « Tu m'as offensé par tes péchés; mais moi, pour l'amour de moi, je les ai tous effacés; je les ai expiés par le sang de mon Fils. Je les ai éloignés de toi, autant que l'Orient est éloigné de l'Occident. Je les ai jetés au fond de la mer; il n'y a plus pour toi de condamnation ». » Est-il bien vrai, est-il vrai que par une justice si différente de la justice humaine, Dieu compte pour moi l'obéissance et les souffrances d'un autre? qu'à cause de Jésus-Christ, sans condition, tel que je suis, mon pardon me soit accordé, entier, absolu, éternel? et que la vie éternelle, que j'ai démeritée comme une récompense, me soit donnée comme une pure grâce! Oui, cela est vrai, quoique je n'eusse jamais pu ni concevoir, ni espérer rien de semblable. Cela est vrai, parce que Dieu l'a dit, et je crois ce qu'il dit. Oh! la bonne, l'excellente nouvelle! C'était là ce qu'il me fallait: rien de plus, rien de moins. Le voilà satisfait, ce besoin vague qui me travaillait depuis si long-temps; je ne savais pas ce

1) Esaie 43. I. Ps. 103. Rom. 8. 1.

qui me manquait, mais Dieu le savait, et il vient de me le donner. Je n'avais pas la paix avec lui : il me la donne en me pardonnant. Que je le vois aujourd'hui d'un autre œil qu'auparavant ! que je me sens bien avec lui ! Quel était donc le sentiment qu'il a jusqu'ici trouvé en moi ? N'était-ce pas de l'indifférence ? n'était-ce pas de l'ingratitude ? n'était-ce pas de la haine ? Et comment l'aurais-je aimé, quand il me condamnait ? Mais comment ne l'aimerais-je pas, quand il m'a pardonné ? Oui, je l'aime, d'autant plus que je suis plus coupable et qu'il m'a plus pardonné. Je veux le voir, ce Dieu réconcilié ; *m'approcher de lui c'est mon bien*, et je ne puis en être assez près au gré de ma reconnaissance et de mon amour. J'aime aussi tout ce qui vient de lui : j'aime sa parole, j'aime sa loi. Autrefois, quand je la contempiais, cette loi sainte, je la trouvais toute hérissée d'armes terribles prêtes à me déchirer ; je reculais avec effroi ; et plus on insistait pour en charger sur moi le joug insupportable, plus je sentais d'éloignement pour elle et pour son auteur. Mais aujourd'hui, qu'elle a été dépouillée de toutes ses terreurs par un Dieu sauveur, qui s'est laissé déchirer par elle à ma place, je m'approche de cette même loi, je contemple, avec reconnaissance et sympathie pour les souffrances de mon Sauveur, ces armes sanglantes qui ne seront plus tournées contre moi ; je la prends moi-même, je la charge volontairement sur mes épaules ; je dis : *Ton joug est doux et ton fardeau léger*, parce que

c'est l'amour qui l'impose et l'amour qui l'accepte. Que dis-je? cette loi, je ne la vois plus en elle-même : je la vois toute entière dans la croix de mon Sauveur ; je la lis dans ses yeux remplis de souffrance, mais encore plus remplis de réconciliation et d'amour.

« Regarde, semble-t-il me dire, ce que j'ai fait pour toi : est-il quelque chose que tu puisses refuser de faire pour moi? N'aimeras-tu pas en moi ton Créateur et ton Sauveur, quand j'ai aimé en toi ma créature et mon ennemi? Ne haïras-tu pas tes péchés qui m'ont crucifié? qui font souffrir à mon corps des douleurs que tu n'as jamais connues, et à mon ame des douleurs que tu ne peux imaginer? Obéis à ma loi : c'est moi qui t'en conjure, pour l'amour de ton ame, moi qui t'ai racheté, moi qui t'ai donné la paix, moi ton Sauveur! » Non je ne connais pas de pierre, je ne connais pas de marbre qui ne fût brisé par ce langage ; et la pierre, le marbre de mon cœur en a été brisé, et le cœur de quiconque croit en sera brisé de même. « Oui, parce que tu m'as donné la paix, je t'aime, Seigneur, et parce que je t'aime, je garderai tes commandemens. Mon cœur enfantera naturellement et sans effort ces bonnes œuvres, qu'aucun effort ne pouvait autrefois lui arracher ; ou plutôt ma vie entière ne sera qu'une bonne œuvre continuelle, et je ne veux plus vivre que pour celui qui est mort pour moi. Parle, ô Dieu qui m'as sauvé! j'écoute ; me voici pour faire ta volonté. »

Voilà enfin un homme capable de faire de bonnes œuvres; et cet homme qu'est-ce qui l'a rendu tel? C'est la foi au pardon gratuit qui lui a donné la paix; par la paix, l'amour; par l'amour, l'obéissance. O amour saint! ô miséricorde qui purifie, ô trésor de la sagesse divine qui donne par grâce la vie éternelle, et par la vie éternelle le changement du cœur; et qui sanctifie en pardonnant.

Si ces raisonnemens peuvent vous laisser quelque doute que les bonnes œuvres ne soient possibles qu'à un homme qui a cru au salut gratuit; achevez de vous en convaincre par les comparaisons dont l'Écriture se sert pour démontrer comme à l'œil cette vérité.

Comparons l'homme, comme fait l'Évangile, à un arbre déraciné, dont les branches languissent, dont les feuilles se dessèchent et dont les fruits s'en vont périssant. Quel sera le meilleur moyen de faire porter à cet arbre des fruits? Sera-ce que le jardinier lui commande: «Arbre déraciné et desséché, porte des fruits et alors je te planterai dans une bonne terre?» ou qu'il lui dise: «Arbre déraciné et desséché, je te prends tel que tu es; je te mets de ma main dans une bonne terre, te voici planté: maintenant rends-moi des fruits.» C'est précisément ce que Dieu fait pour l'homme, selon l'Évangile. Il ne lui dit pas: «Homme pécheur et incapable d'aimer, obéis-moi et je t'aimerai;» mais il lui dit: «Homme pécheur et incapable d'aimer, je t'ai ai-

« mé le premier, je t'ai retiré de la condamnation,
 « te voilà sauvé : maintenant donne-moi ton cœur
 « et obéis-moi. »

Voyez encore l'enfant prodigue. Si son père, le voyant frapper à sa porte, lui eût tenu ce langage :
 « Mon fils, je veux bien te recevoir, mais non pas
 « tel que tu es ; comment t'admettre dans ma mai-
 « son, couvert de haillons, défait de visage, enfoncé
 « dans des habitudes vicieuses et le cœur éloigné de
 « moi ? non ; mais va premièrement te rendre digne
 « de mon pardon : revêts des vêtemens magnifiques,
 « rétablis ta santé, entre dans des habitudes ver-
 « tueuses, aime-moi ; reviens alors, et ma maison te
 « sera ouverte, — que fût devenu le pauvre enfant
 « prodigue ? « Il faut que je revête des habits ma-
 « gnifiques, et je suis dans la misère ! Il faut que je
 « me fasse des habitudes vertueuses, et je vis dans
 « une société corrompue ! Il faut que je rétablisse
 « ma santé, et ma nourriture est celle des vils pour-
 « ceaux ! Il faut que j'aime mon père, et je vis sous
 « le poids de sa colère ! je me le figure toujours le
 « visage indigné, l'œil irrité ; et quand je frappe à
 « sa porte, il me repousse ! Ah ! je vois trop qu'il ne
 « m'y recevra jamais, que son consentement n'est
 « qu'une cruelle raillerie, et qu'il ne me reste plus
 « qu'à vivre comme j'ai vécu jusqu'ici. Maison pa-
 « ternelle, je t'ai vue pour la dernière fois : adieu
 « pour toujours ! » Aussi, que fait le père de l'en-
 fant prodigue ? Il aperçoit son fils, *quand il est en-*

core bien loin; il court au devant de lui : « Viens dans mes bras , entre dans ma maison , assieds-toi à ma table. Là je te rendrai tout ce que tu as perdu en t'éloignant de moi ; à la place de tes haillons , tu trouveras des habits magnifiques ; à la place de cette mauvaise nourriture , une nourriture excellente ; à la place des exemples du vice , des exemples de vertu ; à la place de ma colère , mon amour dont je veux tellement t'environner , t'accabler , te combler , que tu ne pourras me refuser le tien. » Eh bien , voilà , voilà ce que Dieu fait pour l'homme , selon l'Evangile. Il ne lui dit pas : « Je te pardonnerai demain , je t'aimerai demain , quand tu auras fait quelque chose pour t'en rendre digne ; » mais il lui dit : « Je te pardonne aujourd'hui , je t'ai aimé quand tu étais mon ennemi , j'ai tout expié et je te recois en grâce , tel que tu es , à l'instant même , tout souillé , tout couvert de tes péchés , afin que tu m'aimes , et qu'en m'aimant tu m'obéisses. »

C'est ainsi que le raisonnement bien appliqué démontre jusqu'à l'évidence , que les bonnes œuvres , loin d'être empêchées par la foi chrétienne , ne peuvent être produites que par elle. Mais , pour ceux dont l'esprit est tellement fermé à la saine doctrine , que ces raisonnemens leur sont inintelligibles , il reste encore un argument , auquel je ne sais pas ce qu'ils pourront répondre , s'ils sont sincères : c'est l'expérience.

On croit que les principes évangéliques doivent

porter l'homme au relâchement dans la pratique des bonnes œuvres : il est facile de s'en assurer; il ne faut que des yeux. Voyez comment vivent les hommes qui sont dans ces principes. S'ils sont plus relâchés que les autres dans la pratique des bonnes œuvres, concluez que leurs principes portent au relâchement; s'ils sont plus appliqués que les autres aux bonnes œuvres, concluez que leurs principes excitent aux bonnes œuvres. Eh bien, regardez comment vivent les chrétiens — par où j'entends, avec l'Écriture, les hommes qui croient au salut gratuit par Jésus-Christ.

Il est peu de vrais chrétiens, je le sais; mais pourtant il en est quelques-uns; et comme ils sont disséminés dans toutes les classes, il n'est personne qui ne soit à portée, s'il veut, d'en connaître. Regardez-les : sont-ils moins appliqués que les autres aux bonnes œuvres? sont-ils moins généreux de leurs biens? moins patients dans leurs maux? moins empressés à rendre service? moins délicats dans les affaires? moins sûrs dans leur commerce? moins doux, moins sincères, moins humbles, moins désintéressés, moins actifs? Vous n'oseriez le dire. Combien de fois, au contraire, ne vous entend-on pas dire, dans certains épanchemens d'impartialité qui semblent vous échapper malgré vous, et combien plus souvent, ne dites-vous pas au fond de votre cœur, que ces gens là valent mieux que vous? que ce qu'ils appellent leur conversion, et qui ne vous semble qu'un jeu de leur imagination, a cependant été accompagné d'un

changement dans leur caractère, que vous ne savez comment expliquer? que telle personne légère, frivole, mondaine, est devenue depuis sa conversion, grave, posée, sérieuse? que telle autre, livrée à la mélancolie et à la tristesse, est entrée, par sa conversion, dans le contentement et dans la paix? qu'une quatrième, d'une sordide avarice, est passée, par sa conversion, à la plus touchante générosité? qu'un jeune homme livré à tous les penchans de la nature, donne l'exemple à tous ses amis, depuis sa conversion, de la pureté dans sa conduite et de la décence dans ses discours? Et à ces observations que vous avez déjà faites, ajoutez-en une autre que vous n'avez pas faite encore peut-être, mais que vous trouverez incontestable. C'est que, de tous les hommes, les chrétiens sont les seuls qui fassent des progrès. Quittez un mondain un an, deux ans, dix ans, vous retrouverez en lui le même homme; peut-être la couleur de ses cheveux changée, ses traits vieillis, tout au plus quelques habitudes de sa vie extérieure modifiées; mais le fond de son cœur le même, les mêmes qualités, les mêmes défauts; ce qu'il est, il l'est pour toujours, et il vérifie exactement cette parole d'un auteur du siècle dernier: « On ne se corrige jamais. » Quittez un chrétien un an, six mois, un mois, vous lui trouverez des lumières nouvelles, des sentimens nouveaux, puisés à la source de la Parole de Dieu et de sa grâce. Que direz-vous de cette démonstration de faits? Les faits aussi trompent-ils? Direz-vous que

ce sont là des exceptions, et que les chrétiens qui sont appliqués à leurs devoirs vivent ainsi, non en vertu de leurs principes, mais malgré leurs principes, et par suite d'un bon naturel? Mais cela est insoutenable. Un homme ne peut pas vivre contre ses principes, parce que la vie d'un homme n'est autre chose que la manifestation de ses principes, comme le fruit que porte un arbre n'est autre chose que le dernier développement de son germe. Et d'ailleurs, regardez plus près : et vous verrez que les vrais chrétiens, sans être également avancés dans la sanctification, sont cependant tous appliqués aux bonnes œuvres, et que ce que vous appelez exception est la règle; en sorte qu'il faut reconnaître que puisque le fruit est bon, l'arbre l'est aussi, et que puisque leurs œuvres sont saintes, leur foi tend à la sanctification.

« Mais, dira-t-on, ces chrétiens ont leurs défauts : « si leurs bonnes œuvres doivent nous porter à croire « que leur foi est sanctifiante, leurs défauts balancent « cet argument et démontrent qu'elle ne sanctifie « pas. » Chrétiens! avant que de répondre à cette observation, humilions-nous jusqu'en terre, dans la pensée que, par nos faiblesses et par nos péchés, nous prétons des armes au monde contre le Maître qui nous a aimés jusqu'à la mort de la Croix. Reconnaissons avec sincérité et avec douleur que, quoique le fond de notre vie soit saint et conforme à la loi de Dieu, ce que nous pouvons dire sans orgueil, parce que nous n'avons rien que nous n'ayons reçu,

et que nous devons dire même à la louange de la grâce de Dieu ; cependant la nature a laissé en nous des traces profondes ; que le vieil homme n'est pas tué en nous , mais seulement blessé à mort ; et que tous les jours encore nous tombons dans le péché. Mais cet aveu ne prouve que contre nous : il ne prouve rien contre la foi chrétienne ; au contraire , il lui est favorable ; et nous allons faire voir aux objecteurs que les défauts des chrétiens témoignent tout aussi hautement que leurs vertus, du caractère sanctifiant de leur foi. Ceci semble un paradoxe ; rien pourtant n'est plus vrai : je m'explique par une comparaison.

Un médecin prescrit à ses malades l'usage d'une certaine eau, qui, leur dit-il, les guérira radicalement. Ils en vont boire : tous en éprouvent des effets merveilleux : les forces leur reviennent, le fond même de leur constitution est changé. Gloire à la vertu de l'eau et à la sagesse du médecin ! Mais voici que j'apprends que tous conservent pourtant dans leur constitution nouvelle quelques traces de leur constitution première, plus profondes dans certains individus, moins profondes dans d'autres. Sur ce rapport, je suis tenté de retirer quelque chose de mon admiration pour l'eau et pour le médecin. Je m'informe alors plus exactement ; et j'apprends que nul des malades n'a bu la quantité d'eau que le médecin avait prescrite ; qu'ils en ont bu , les uns plus, les autres moins ; et que le même individu en boit plus dans certains jours, et moins dans d'autres. J'apprends

encore que si l'on divise les malades en trois classes, dont la première comprenne ceux en qui restent les traces les plus légères de leurs maux, la troisième, ceux en qui il en reste les traces les plus profondes, et la classe intermédiaire, les degrés intermédiaires de rétablissement, — on trouvera que les premiers sont ceux qui ont bu le plus de l'eau ordonnée, que les derniers sont ceux qui en ont bu le moins, et que les degrés intermédiaires de rétablissement sont constamment et exactement proportionnés aux degrés intermédiaires de la quantité d'eau qui a été bue. J'apprends enfin que si l'on divise les journées du même individu en trois classes, dont la première comprenne les jours où il se ressent le moins de ses maux, la troisième ceux où il s'en ressent le plus, et la classe intermédiaire, les degrés intermédiaires de son bien-être, — les premiers sont ceux où il a bu le plus de l'eau ordonnée, les derniers sont ceux où il en a bu le moins, et les degrés intermédiaires de son bien-être sont constamment et exactement proportionnés à la quantité qu'il en a bue. Si j'apprends cela, gloire, gloire plus que jamais à la vertu de l'eau et à la sagesse du médecin ! Les maux qui restent à ces malades en témoignent aussi hautement que les maux dont ils ont été guéris : car les maux guéris font voir combien l'on gagne à boire cette eau; et les maux qui restent montrent combien on perd à la négliger.

Ceci peut vous faire comprendre comment les dé-

fauts même des chrétiens se trouvent, si l'on en cherche les causes; rendre témoignage au caractère sanctifiant de la foi chrétienne, parce que ces défauts proviennent d'un défaut de fermeté dans cette foi. Car si l'on divise les chrétiens en trois classes, dont la première comprenne les plus saints, la troisième les moins saints, et la classe intermédiaire les degrés intermédiaires de sainteté, — on trouvera que les premiers sont ceux qui sont les plus fermes dans la foi au salut gratuit, que les derniers sont ceux qui sont les plus faibles dans la foi, et que les degrés intermédiaires de sainteté sont constamment et exactement proportionnés aux degrés intermédiaires de fermeté dans la foi. Et encore si vous divisez les journées d'un seul chrétien (ce dont vous pouvez vous assurer en présentant la question à un chrétien dont la sincérité vous soit démontrée) en trois classes, dont la première comprenne les jours où il est le plus appliqué aux bonnes œuvres, la dernière, les jours où il y est le moins appliqué, et la classe intermédiaire, les degrés intermédiaires de cette application — vous trouverez que les premiers sont ceux où il a contemplé sans nuage son Sauveur crucifié pour lui, ayant accompli toute la loi pour lui, ayant souffert toute la peine pour lui, et le sauvant sans ses œuvres et malgré ses œuvres; que les derniers sont ceux où un nuage s'est élevé entre son Sauveur et lui, où il s'est figuré valoir quelque chose, et où Jésus-Christ tout seul n'a pas été son espérance; et que les degrés in-

termédiaires d'application aux bonnes œuvres sont constamment et exactement proportionnés aux degrés intermédiaires de clarté et de fermeté de sa foi au salut gratuit. Gloire alors plus que jamais à la foi chrétienne ! Les défauts des chrétiens ne témoignent pas moins hautement de son caractère sanctifiant, que leurs vertus elles-mêmes : car leurs vertus font voir combien on gagne à suivre la foi chrétienne, et leurs défauts font voir combien on perd à la négliger.

Mais si l'autorité, si le raisonnement, si l'expérience concourent à établir si clairement que la doctrine de l'Évangile ne tend qu'à la sanctification, d'où vient donc que tant d'hommes l'accusent d'une tendance contraire ? Je voudrais pouvoir n'attribuer cette accusation qu'à leur ignorance. Mais je suis contraint, par l'autorité de Jésus-Christ lui-même, de porter d'eux un jugement plus sévère.

La lumière, disait-il, est venue dans le monde : mais les hommes ont mieux aimé les ténèbres, parce que leurs œuvres sont mauvaises ; et moi je dirai hardiment à ceux à qui ce discours s'adresse : La lumière est venue parmi vous : mais vous avez mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que vos œuvres sont mauvaises. Comme les Juifs n'accusaient le Seigneur de mensonge, que précisément parce qu'il disait la vérité, ainsi vous n'accusez cette doctrine de tendre au relâchement, que précisément parce qu'elle tend à la sainteté. Hélas ! si elle favorisait les

penchans corrompus de l'homme, rencontrerait-elle tant d'opposition? Mais parce qu'elle est sainte, vous n'en voulez pas; et comme il faut pourtant trouver un prétexte honnête pour la rejeter, vous imaginez de dire qu'elle est dangereuse. Dangereuse, ô mon Dieu!..... Oui, j'en conviens, elle est dangereuse; et plus dangereuse que vous ne pensez: dangereuse pour votre avarice, parce qu'elle vous contraindra à la générosité; dangereuse pour votre esprit de vengeance, parce qu'elle vous contraindra au pardon; dangereuse pour votre sensualité, parce qu'elle vous contraindra à la tempérance; dangereuse pour votre paresse, parce qu'elle vous contraindra à l'activité; vous avez raison de la craindre; Satan la craint plus que vous, et ces craintes ne vous viennent que de lui. Oui, Satan, partout où cette doctrine est prêchée, ton royaume est en péril; tu prévois que les lieux dont tu avais été jusqu'alors tranquille possesseur, vont être envahis par Dieu et par la sainteté; tu t'ébranles, tu te remues, tu t'écries; et parce que tu n'oses crier en ton propre nom, de peur que cet horrible nom n'épouvante tous ceux qui t'entendent, et ne leur ouvre les yeux sur tes desseins, tu *te déguises en ange de lumière*, et tu cries que le royaume de Dieu est en péril. Mais ta feinte est inutile: nous avons appris du Dieu de vérité à connaître tes ruses; parle plus franchement, et dis que c'est ton royaume qui est en péril.

Chrétiens, soldats de Jésus-Christ, qui veut com-

battre pour lui contre son ennemi? Qui veut arracher les ames à Satan pour les gagner à Jésus-Christ? Chrétiens, le Seigneur compte sur vous. Il vous a placés pour être des sentinelles sur Israel, pour avertir, pour crier, pour réveiller, pour sauver : je vous recommande les ames de cette église qui sont encore dans la mort. Je recommande en particulier, à chacun de vous, les ames de tous ceux qui sont près de lui. Parens chrétiens, je vous recommande l'ame de vos enfans, enfans chrétiens, je vous recommande l'ame de vos parens; maris chrétiens, je vous recommande l'ame de vos femmes; femmes chrétiennes, je vous recommande l'ame de vos maris; frères et sœurs chrétiens, je vous recommande l'ame de vos frères et sœurs; amis chrétiens, je vous recommande l'ame de vos amis; maîtres chrétiens, je vous recommande l'ame de vos serviteurs; serviteurs chrétiens, je vous recommande l'ame de vos maîtres. Gagnez-les par vos discours, par vos prières et par la sainteté de votre vie. Enfans de la sagesse, justifiez la sagesse. Montrez-vous, avec une charitable hardiesse, tout ce que vous êtes; faites voir que ce qui vous sépare d'avec les mondains, ce n'est point une simple différence d'opinion, une nuance de sentiment, un degré de piété; mais que c'est l'opposition éternelle et irréconciliable qui est entre la vérité et l'erreur, entre le bien et le mal, entre Dieu et Satan. Détruisez le fatal préjugé que l'Évangile n'est que le perfectionnement de la sagesse humaine, et la grâce le

perfectionnement de la nature ; comme si la lumière n'était que les ténèbres perfectionnées ; comme si la vie n'était que la mort perfectionnée ; comme si Dieu n'était que Satan perfectionné ! Déclarez et faites voir que l'Évangile est une seconde naissance , et que la grâce est un renouvellement. **Enfans de Dieu** disséminés parmi les enfans du monde, que vos principes se séparent de leurs principes, votre langage de leur langage, votre vie de leur vie, comme une ligne blanche se détache sur un fond noir. Que chacun de vous soit un Évangile en action et une réponse vivante à toutes les objections, à tous les doutes ; qu'en vous voyant marcher, agir, parler, on voie marcher, agir, parler une apologie de Jésus-Christ et une démonstration de la vérité. **Femmes chrétiennes**, soyez soumises à vos maris, comme au Seigneur. **Maris chrétiens**, aimez vos femmes comme Christ a aimé l'Église ; **enfans chrétiens**, obéissez à vos pères et mères, selon le Seigneur ; **parens chrétiens**, élevez vos enfans dans la crainte du Seigneur ; **serviteurs chrétiens**, aimez et servez vos maîtres, non-seulement en vue des hommes, mais en vue du Seigneur. **Maîtres chrétiens**, traitez vos serviteurs comme vous ayant été confiés par le Seigneur, pour sauver leurs âmes. **Tous tant que vous êtes**, soyez des modèles de bonnes œuvres en toutes choses. **Devancez tous les autres** en empressement, pour rechercher non-seulement le bien spirituel, mais le bien temporel de tous les hommes ; confondez l'incrédulité à force de sain-

teté, et l'injustice à force d'amour. Si l'on se moque de vous, priez pour les moqueurs; si l'on ne vous écoute pas dans un lieu, allez dans un autre. Si l'on vous maudit, bénissez; si l'on vous hait, aimez.

Et moi, ô mon Dieu, que tu as envoyé dans cette église pour la réveiller et l'avertir de se retourner vers toi, fais-moi la grâce, que tandis que les chrétiens seront l'exemple du troupeau, le pasteur soit l'exemple des chrétiens. Rends-moi, comme Timothée, le modèle des fidèles, en foi, en pureté, en humilité, en sincérité, en patience, en charité, en douceur, en toutes choses. Instruis-moi à veiller sur moi-même et sur tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit m'a établi pasteur, pour que je puisse ton Eglise que tu t'es acquise par ton propre Sang. Que je supporte mes travaux comme un bon soldat de Jésus-Christ; que je souffre avec joie, pourvu que ta parole ne soit point liée; que rien ne me fasse de la peine; que ma vie même ne me soit point précieuse, pourvu que j'achève avec joie ma course et le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus, d'annoncer la bonne nouvelle de sa grâce; afin qu'après avoir prêché l'Evangile par mes discours et l'avoir démontré par ma vie, je puisse, quand tu me rappelleras de ce monde, assembler devant mon lit de mort tous les chefs de famille de ce troupeau, et leur dire; avec autant de vérité que saint Paul, en présence de Jésus-Christ et sur les bords de l'éternité : « Vous m'êtes témoins « que j'ai fait le devoir d'un pasteur fidèle. Je suis

« net de votre sang, et du sang de vos familles. »

Amen!

LES HOMMES ENNEMIS DE LA LUMIÈRE.

« La lumière est venue dans le monde; mais les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. (Jean III. 19.) »

Mes Frères, un Livre essentiellement différent de tous les autres livres, s'offrant au monde comme une révélation expresse et immédiate de Dieu, reçu comme tel par l'élite des hommes les plus célèbres par leurs vertus et leur savoir, tombe sous mes yeux. Je le lis, je le relis; dans son ensemble, j'aperçois partout des marques surhumaines; partout je vois l'empreinte du doigt de Dieu. Des faits nombreux et surprenans y révèlent infailliblement l'intervention positive de la divinité. Des événemens annoncés long-temps à l'avance, et qu'aucune prévision humaine ne pouvait atteindre, ont leur entier accomplissement. Et ces faits, œuvre évidente de la suprême puissance s'y unissent partout intimement à une doctrine jusques là inconnue, admirable et sublime, s'y soutiennent ensemble avec les principes de la plus haute sagesse et d'une étonnante sainteté. En effet, rien de pur ni de par-

fait comme les notions que ce divin Livre nous donne de la vérité dogmatique et morale, deux points de vue distincts d'un tout homogène et identique. C'est la vérité, source de toute vérité et de tout bien; la vérité, centre de toute notion exacte et de tout principe vrai; la vérité non hypothétique ni fragmentaire, mais la vérité avec tous ses contours et dimensions; la vérité, non brisée par le prisme imparfait de la raison humaine, mais la vérité une et sans mélange; la vérité entière et absolue, éternelle et immuable, brillant de tout son éclat, pleine de beauté et de force, inépuisable en applications infiniment diverses et salutaires pour le bonheur présent et futur de l'homme, dans toutes les phases de son existence. — Là, tout ce qu'il importe à l'homme de connaître et de faire; tout ce qui se rapporte à sa grande et finale destination y abonde. Là, toutes les questions d'un intérêt immense pour l'homme, questions atterantes pour la raison de l'homme, questions pressantes et fondamentales, essentielles et décisives y trouvent une solution pleinement satisfaisante. Dieu et sa nature, l'homme et ses dispositions; Dieu et ses perfections, l'homme et ses misères; Dieu et ses droits, l'homme et ses devoirs; Dieu et ses bienfaits, l'homme et ses révoltes; Dieu et ses jugemens, l'homme et sa culpabilité; Dieu et ses compassions, l'homme et les moyens de grâce que le Ciel lui offre. L'entrée du péché dans le monde sous le gouvernement d'un Dieu infiniment bon, la manière d'é-

chapper à la mort, salaire du péché, sous le gouvernement d'un Dieu souverainement juste; le moyen d'épargner le coupable, sans porter atteinte à l'inviolabilité de la loi de Dieu par la punition du péché; la justification et la réconciliation de l'homme, ce que l'homme a perdu par le péché, et ce qu'il peut recouvrer par la miséricorde divine; ses destinées par sa chute, comme ses destinées par son relèvement, tout y rend hommage à la sagesse infinie et à la suprême intelligence. — Aussi, là, plus de ténèbres pour une âme droite et sincère, ni d'égarément possible; plus d'incertitude sur notre origine et le but de notre existence; plus de ces problèmes insolubles et désespérans sur le salut et l'avenir de l'homme, qui reparaissent avec une opiniâtreté incroyable, à la fin de tous les efforts de la raison désorientée de l'homme, au sommet comme à la base de tous les systèmes purement humains. Aussi, là, plus de vague ni d'essais infructueux; plus d'illusions ni d'espérances décevantes. Là, les inquiétudes cessent, les craintes s'évanouissent; là, tout répond pleinement aux exigences légitimes de l'âme et à nos besoins en rapport avec l'infini; là, assurance complète et secours; là, la créature coupable réconciliée avec son créateur offensé, et l'objet des soins les plus tendres de son Père céleste, jouit de la paix et des avant-goût de la félicité, possède une espérance qui ne confond point; en sorte qu'au milieu des épreuves, comme au plus fort du danger,

elle peut entonner l'hymne de la délivrance et s'écrier : Qui me séparera de l'amour de mon Rédempteur ?

Mais s'il en est ainsi de ce Livre ; si, avec la Bible, la nuit se dissipe et le jour luit ; si elle nous fait connaître Dieu tel qu'il est, et l'homme de même, les rapports qui les unissent et les conséquences qui en découlent ; si elle est l'expression de tout le conseil de Dieu à notre égard ; si elle répond à tous nos besoins, nous éclaire sur nos intérêts les plus chers et sur nos devoirs ; si elle est pour nous legage assuré d'une félicité éternelle et sans mélange, d'où vient qu'elle rencontre encore tant d'opposition de la part du monde ; quelle peut être la cause de la haine que tant d'hommes lui portent ? Notre Seigneur nous l'apprend dans les paroles de mon texte, disant : La lumière est venue dans le monde, mais les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. — Mes Frères, la lumière dans nos Saints Livres signifie la vérité ; et les ténèbres, l'erreur. L'idée de mon texte repose toute entière sur ce fondement : que la vérité se lie indissolublement à la pratique du bien dont elle est la source ; et l'erreur, à une conduite vicieuse et coupable. C'est à tel point que l'Écriture confond presque toujours la sainteté avec la vérité, et la corruption avec l'erreur et le mensonge. — Et comme la Bible est la lumière divine par excellence, la vérité complète de Dieu pour

l'homme; comme elle n'est qu'un long procès entre la lumière et les ténèbres, une lutte constante du bien contre le mal, de la sainteté contre le péché et le vice, nous entendrons de toute la Bible ces mots : La lumière est venue dans le monde; et nous ferons voir que la vraie cause de la haine qu'on lui porte, est l'amour du péché, source de toutes les mauvaises actions des hommes. — Pour vous faire voir jusqu'à l'évidence la vérité de cette assertion, nous n'avons qu'à examiner l'opposition qui existe entre la vérité et l'erreur, et les conséquences naturelles de l'une et de l'autre; en d'autres termes, l'opposition qui existe entre la Bible et la corruption morale dans tous ses degrés, la manière dont la Bible combat le mal sous toutes ses formes, le péché dans sa racine comme dans ses ramifications.

La vérité en soi, comme pour toute intelligence, est nécessairement le contraire de l'erreur, et l'erreur nécessairement le contraire de la vérité; la vérité et l'erreur s'excluent réciproquement, l'une étant la négation de l'autre; en sorte que là, où est la vérité, là, ne peut être l'erreur, et où est l'erreur, là, ne peut être la vérité. Il en est de même de leurs conséquences respectives.

Pour en être pleinement convaincus, voyons par quelques exemples seulement, quel est le langage de la vérité et le langage de l'erreur. — La vérité proclame, comme fondement de toute vérité et de tout bien, qu'il y a un Dieu, être infini et tout parfait,

créateur et conservateur de tout ce qui existe, bienfaiteur des hommes, auteur de tout don parfait et de toute grâce excellente; qu'il est digne, par conséquent, de tout notre amour et de toute notre reconnaissance; qu'il mérite, au plus haut point, d'être craint, adoré et servi. — Mais l'erreur nous dit, dans son aveuglement insensé, qu'il n'y a point de Dieu; que tout ce qui existe est l'œuvre du hasard, *néant de toute existence*; qu'au surplus, Dieu n'a besoin ni de notre amour, ni de notre reconnaissance; qu'il lui est indifférent d'être adoré, ou de ne l'être pas; que ne pouvant ni gagner, ni perdre, il n'a que faire de notre culte, ni de nos hommages. — La vérité nous dit que nous avons une âme immortelle, essentiellement distincte du corps; que c'est une substance immatérielle et pensante de sa nature, intelligente et active, douée de sentiment et de moralité. — Mais l'erreur nous dit qu'une telle âme est une chimère; qu'une substance sans forme ni étendue, une chose que l'on ne peut voir ni toucher, n'est pas une substance, mais une pure abstraction, un vain fantôme, le néant même; que ce qui constitue en nous l'intelligence, et ce que l'on appelle moralité, n'est autre chose que le résultat de notre organisation matérielle ou physique.

La vérité nous dit qu'il existe une différence absolue entre le bien et le mal, entre le juste et l'injuste, entre la vertu et le vice; que le bien est obligatoire dans tous ses degrés et pour tous les

hommes sans exception ; que quiconque s'en de-
 tourne et fait le mal est coupable et doit être puni ;
 qu'après la mort , suit le jugement ; qu'après cette
 vie , chacun remportera selon le bien ou le mal
 qu'il aura fait , étant dans son corps. — Mais l'er-
 reur nous dit que toutes ces distinctions sont pure-
 ment gratuites et arbitraires , et qu'au fond , tout
 revient au même ; qu'il n'y a de moralement bon
 que ce qui procure des jouissances , et de morale-
 ment mauvais que ce qui occasionne des pertes et des
 désagréments ; que tout châtement doit être consi-
 déré , non comme résultat de ce que l'on appelle
 culpabilité , mais comme résultat de l'ignorance ,
 c'est-à-dire , comme un pur mécompte ; en sorte
 que l'homme n'a à craindre aucun jugement après
 cette vie , et que si un semblable jugement devait
 avoir lieu , il est déjà mis à exécution ici-bas , vu
 qu'ici-bas , le châtement suit toujours l'offense ;
 qu'alors rien ne prouve que derrière la tombe ,
 existe un lieu de bonheur pour la vertu , et surtout ,
 un lieu de tourment pour le péché et le vice. — La
 vérité nous dit que l'homme n'est plus dans son état
 primitif et normal , mais qu'il s'est éloigné de Dieu
 et égaré ; que son cœur s'est corrompu et son en-
 tendement rempli de ténèbres ; que tous les hom-
 mes ont péché et sont privés de toute gloire devant
 Dieu ; que tous les hommes sont soumis à la con-
 damnation ; que , coupables et sans ressources ,
 nous ne pouvons concevoir de salut que dans l'infir-

nie miséricorde de Dieu ; qu'il faut que nos péchés
 soient expiés et la justice divine satisfaite ; que
 morts dans nos péchés et sans force , nous avons
 besoin , pour aimer et faire le bien , de l'assistance
 de l'Esprit de Dieu , et de la vertu puissante de la
 grâce ; que nous ne pouvons entrer dans le royaume
 des cieux , irrégénérés et corrompus ; que sans la
 sanctification , personne ne verra le Seigneur . —
 Mais l'erreur , nous dit que les hommes sont au-
 jourd'hui ce qu'ils furent , et seront toujours ; qu'à
 nulle époque , l'homme n'a été meilleur ; en sorte
 que Dieu n'est pas injuste pour nous perdre tels que
 nous sommes ; qu'étant infiniment bon et connais-
 sant notre faiblesse , il nous recevra dans sa gloire ,
 quoique infirmes et malgré nos imperfections . —
 La vérité nous dit que Dieu a tant aimé le monde ,
 qu'il a donné son Fils pour sauver le monde ; que
 Christ a souffert à notre place la peine due à nos
 transgressions ; qu'il a porté nos péchés en son
 corps sur le bois , ayant été fait péché pour nous ;
 qu'il a souffert , lui juste , pour nous injustes . — Mais
 l'erreur nous dit que Jésus-Christ , n'est notre Sau-
 veur que par ses préceptes et son exemple ; que sa
 mort est le sceau non équivoque de sa mission divine ;
 que l'innocent ne saurait payer pour le coupable .

Comme vous le voyez , Mes Frères , rien de plus
 opposé que ces deux langages ; c'est le oui et le
 non ; c'est l'affirmation et la négation . Voyons s'il
 peut en être autrement quant aux conséquences de

l'un et de l'autre. — Quelles conséquences peut-il résulter de la vérité? Qu'importe la foi aux dogmes de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de la différence du bien et du mal; d'une vie à venir, d'une rémunération nécessaire et finale? — Evidemment la conséquence directe et nécessaire de l'amour du bien et de la haine du mal; du devoir d'obéir à Dieu et de l'aimer de toute son âme; du désir de lui plaire et de la crainte de l'offenser; de faire en tout ce qu'il nous commande et d'éviter soigneusement ce qu'il nous défend; de rechercher constamment la justice et de fuir sans cesse l'iniquité; de travailler avant tout pour la nourriture qui ne périt point, mais qui demeure en vie éternelle; de placer son trésor au ciel comme son cœur. Voilà pour la vérité; voyons pour l'erreur. Quelles peuvent être les conséquences de l'erreur? Que reste-t-il là, où il n'y a ni Dieu, ni âme immortelle; ni avenir, ni rémunération? Que peut-il résulter de la négation d'un ou de tous ces dogmes? Evidemment la conséquence directe et inévitable de l'anéantissement de tout bien, de toute justice, de toute vertu. Alors, plus de loi morale ni de devoirs, plus de transgression ni de culpabilité, plus de châtiment ni de peine. Alors, il est égal d'être vertueux ou de ne l'être pas; égal de favoriser le vice ou de le combattre, de mentir comme de dire la vérité, d'être parjure ou fidèle à sa parole; égal de s'emparer du bien d'autrui ou de secourir l'indigence,

d'ôter la vie ou de la protéger, d'être sobre ou intempérant, pur ou souillé, chaste ou perdu de débauche. Alors, il est indifférent de se prostituer et de se rendre odieux, de vomir des injures et des blasphèmes ; de tout sacrifier à son caprice, et d'écraser tout moins fort que soi.

Que résultera-t-il de la foi aux dogmes, de la chute de l'homme, de notre corruption et condamnation devant Dieu, du salut par grâce, de notre régénération et sanctification par le Saint-Esprit ? Il en résultera la contrition la plus profonde et le plus sincère repentir ; la douleur la plus amère d'avoir abandonné Dieu, et le désir le plus ardent de s'unir à lui de nouveau ; une invincible horreur pour le péché, et un besoin pressant de miséricorde et de pardon. Toute notre tâche sera d'obtenir la rémission de nos offenses, et de redevenir enfans de Dieu, ses amis. Il en résultera, de plus, que nous sentant par nous-mêmes incapables de faire le bien, nous réclamerons le secours d'en-haut, et l'assistance de l'Esprit de vertu et de lumière. Alors, notre faiblesse se changera en force, nos ténèbres en lumière, notre esclavage en liberté. Alors, nous ferons la volonté de notre Père céleste ; nous lui rendrons amour pour amour, dévouement pour dévouement ; nous le glorifierons dans nos corps et dans nos esprits qui lui appartiennent. — Et que résultera-t-il de la négation de ces mêmes dogmes ? Il en résultera que, ne se croyant ni dans un état de

chute, ni de corruption, de condamnation et de mort; ne sentant, par conséquent, nul besoin de grâce ni de rédemption, de secours étrangers, ni de régénération spirituelle et morale, l'homme dédaignera le don de Dieu et les heureux effets de sa grande miséricorde; il refusera l'offre de son secours et de son Esprit. En sorte que continuellement livré à lui-même, débordé de toute part par la corruption et le péché, sans force comme sans vie, esclave du monde et des convoitises charnelles, il marchera constamment dans son ancienne route, et suivra sans cesse les mêmes errements; il marchera d'illusion en illusion et d'erreur en erreur; il s'avancera de faute en faute et d'abîme en abîme, faisant en tout comme l'insensé pilote qui, dans la sécurité la plus profonde, rêve les plus brillantes espérances; tandis que son frêle esquif, ballotté par les flots de la mer, en un jour d'orage, va se briser sans ressource contre un écueil inévitable. — Mes Frères, on ne saurait révoquer en doute la vérité de ce que nous venons de dire, sans tomber dans l'absurde ou la mauvaise foi; car, à moins de fermer les yeux à la lumière, il est impossible de ne pas voir clair comme le jour, que la vérité a nécessairement pour conséquence l'amour du bien et la haine du mal; et que de la négation de la vérité, résulte infailliblement pour chacun le libre choix de vivre comme bon lui semble, et de se livrer au désordre et à toute sorte de débordemens, sans la moindre rete-

nue comme sans remords. — Eh ! Mes Frères, c'est ce que sentent parfaitement les hommes adonnés au mal, les hommes qui se plaisent dans leurs propres convoitises, ceux, en un mot, dont les œuvres sont mauvaises. Ils aiment mieux l'erreur que la vérité, parce que l'erreur ouvre la voie à tous les vices, les excuse et les encourage, les favorise et les justifie ; tandis que la vérité les accuse et les condamne. Ils aiment mieux les ténèbres que la lumière, parce que, selon les paroles qui suivent immédiatement celles de mon texte, quiconque hait la lumière ne vient point à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient censurées. — Eh bien ! c'est justement pour n'être pas censurés par la Bible, que de tels hommes rejettent la Bible ; c'est parce que la Bible désapprouve hautement leur conduite, qu'ils révoquent en doute sa céleste origine ; c'est parce qu'elle les accuse, qu'ils la haïssent ; c'est parce qu'elle leur fait une guerre ouverte et les condamne, qu'ils l'outragent et la foulent aux pieds. — Et peut-il en être autrement de la part de tous ceux dont la Bible attaque la conduite, et reprend les œuvres de tous ceux qui préfèrent suivre la voie large que de l'abandonner ? N'est-il pas impossible que celui qui se plaît dans le vice aime une doctrine qui voue le vice à l'exécration, que celui qui s'adonne au péché aime une doctrine qui a pour mission d'extirper entièrement le péché, que celui qui se plaît à

mal faire aime une doctrine qui condamne jusqu'à l'apparence du mal ? Est-il possible, par exemple, que l'égoïste aime une doctrine qui ordonne le plus entier renoncement à soi et au monde, et qui coupe ainsi l'égoïsme dans sa racine ; que l'orgueilleux aime une doctrine qui recommande impérativement l'humilité ; que l'avare reçoive une doctrine qui considère l'avarice comme une idolâtrie ; que le prodigue reçoive une doctrine qui recommande partout la tempérance ; l'incontinent, une doctrine qui exige partout la chasteté ; que l'adultère et le fornicateur aiment une doctrine qui condamne comme adultère un simple regard de convoitise ; l'homme violent et colère, une doctrine qui place au rang des meurtres le moindre sentiment de colère ? Est-il possible que le vindicatif aime une doctrine qui repousse tout désir de vengeance ; le menteur, une doctrine qui a en horreur le mensonge ; l'indifférent et l'incrédule, une doctrine qui condamne sévèrement l'indifférence et foudroie l'incrédulité ; le mondain, une doctrine qui défend partout l'amour du monde ; l'homme léger et volage, une doctrine qui inspire partout le sérieux ; l'homme double de cœur et l'hypocrite, une doctrine qui recommande partout la sincérité, et qui a l'hypocrisie en horreur ; une doctrine « qui proclame partout la supériorité de l'esprit sur la nature, qui repousse

toute ame sensuelle , toute ame dominée par les affections de la chair et devenue esclave du corps ; une doctrine antipatique à l'homme qui se repaît de sentimens impurs et malveillans , d'affections haineuses et vindicatives , de passions cupides et intéressées , de chimères mondaines , d'espérances purement terrestres , d'ambition , d'orgueil , de vaine gloire? » — Eh bien ! Mes Frères , telle est la doctrine de la Bible , telle est la Bible , du commencement à la fin ; oui , du commencement à la fin , la Bible n'est qu'une suite constante de lutttes du bien contre le mal , un long procès de la sainteté contre la corruption. Elle condamne tout mauvais désir , comme toute œuvre mauvaise. Elle repousse toute action injuste , comme tout sentiment impur. Elle combat partout le mal avec une persévérance étonnante. Elle attaque le péché partout directement et de front , le poursuit jusque dans ses derniers retranchemens ; frappe de mort tout ce qui , petit ou grand , léger ou grave , aperçu et inaperçu , est contraire à la volonté de Dieu , dévie tant soit peu de cette règle éternelle et invariable de tout bien. Elle désapprouve avec autant de force les plaisirs que le monde nomme permis ou innocens , comme les actions les plus criminelles , et condamne avec une égale sévérité les amusemens mondains et frivoles , comme les plus honteux débordemens. Elle prononce contre toute faute quelconque , maudit irrévocablement toute transgression de la loi , et regarde

la violation d'un seul point comme la violation de toute la loi, — Elle ne s'arrête pas aux actes extérieurs et visibles, mais elle descend dans le profond des cœurs, pénètre dans les derniers replis de l'âme et juge des sentimens intérieurs et invisibles. Son but est de couper le mal jusque dans sa racine, et d'effacer le péché jusque dans son principe; aussi, va-t-elle droit au cœur, et s'efforce de le changer, de le purifier et de le circoncire, de le régénérer en le renouvelant à l'image de Dieu, montrant partout que c'est du cœur que sort tout ce qui souille l'homme, les mauvaises pensées, les meurtres, les larcins, les fornications, les faux témoignages, les calomnies, les inimitiés, les querelles, les jalousies, les injustices, l'orgueil, l'ambition, l'incrédulité, choses au sujet desquelles la Bible assure que ceux qui les commettent n'hériteront point le royaume de Dieu.

Comme vous le voyez, Mes Frères, jamais opposition ne fut plus forte, plus tranchée, plus inconciliable que celle qui existe entre la Bible et le péché, entre la Bible et les mauvaises œuvres; ce sont deux ordres de choses absolument opposés et incompatibles; c'est l'obéissance et la révolte, l'amour et la haine, la vie et la mort, le ciel et l'enfer.

Or, comment attendre, avec une telle opposition, de ceux qui se plaisent dans le mal, de ceux dont les œuvres sont mauvaises, qu'ils aiment en même temps la Bible, l'anciennement de tout

mal? Faire cela, ne serait-ce pas faire et ne faire pas la même chose? Ne serait-ce pas, tout à la fois, aimer et haïr la Bible; tout à la fois, rechercher la Bible et la fuir, l'honorer et la mépriser, la repousser et s'y soumettre? Prétendre en agir ainsi, ne serait-ce pas prétendre réunir deux choses entièrement contraires, et qui s'excluent mutuellement? Ne serait-ce pas le comble de l'ignorance ou de la déraison, de l'aveuglement ou de la folie? Et que dire d'un homme dont la conduite serait un outrage continuel à la Bible, et qui serait, en même temps, un partisan zélé et fidèle de la Bible? d'un homme qui louerait hautement la Bible, et qui renverserait, par des maximes perverses, toute la Bible? qui regarderait la Bible comme l'unique source de toute vérité et de toute vertu, et qui suivrait constamment la voie de l'iniquité et du mensonge? qui dirait aimer de tout son cœur la Bible, de concert avec le péché, et tout ce que la Bible condamne? vous diriez invinciblement qu'un tel homme ne croit nullement ce qu'il dit, qu'il ment aux hommes et à lui-même, qu'il est un fourbe et un hypocrite; sa conduite vous paraîtrait une véritable monstruosité, la perversité la plus inconcevable et le désordre le plus repoussant.

Mes Frères, l'expérience confirme pleinement ce que nous venons de faire voir; elle nous atteste que nul homme décidément vicieux, que nul homme dominé par la chair et le monde, ne fut jamais, dans cet

état, l'ami de la Bible ; elle nous apprend que tout homme irréligieux et sans vertu, dur et implacable ; avide de richesses et dévoré d'ambition ; ne fit jamais un accueil favorable à la Bible. Et, Mes Frères, j'en appelle à votre expérience propre : consultez vos souvenirs, examinez ce qui se passe dans la société, voyez autour de vous, parmi vos voisins ; vos connaissances ; et dites-nous si parmi les personnes qui ne pensent qu'à satisfaire les désirs de la chair et leurs penchans corrompus ; si parmi les intempérans et les voluptueux, les profanes et les mondains ; il en est beaucoup qui aiment et respectent la Bible ! Dites-nous si parmi ceux qui sont injustes et parjures, légers et volages, sans crainte de Dieu ; ou simplement indifférens, il en est beaucoup qui prennent conseil de la Bible ; beaucoup qui la sondent et l'interrogent, qui la méditent et qui nourrissent leur âme ; beaucoup qui s'intéressent à la dissémination de la Bible ; qui désirent qu'elle se multiplie et se répande, qu'elle pénètre partout et devienne le livre de tous ? Dites-nous s'il en est beaucoup qui s'associent à l'œuvre biblique et qui fassent des dons en rapport avec leur fortune, pour procurer la Bible à ceux qui en sont encore privés, faute de moyens ? — A toutes ces questions, la réponse ne se fera pas attendre, car, à toutes ces questions, vous serez réduits à répondre non.

Vous direz peut-être que des personnes peu

vertueuses et de mœurs peu louables possèdent cependant la Bible, et ne sont pas absolument étrangères à toute participation à l'œuvre de la Bible, et que ce qui prouve, d'un autre côté, qu'elles n'ont point fait divorce avec la Bible, c'est leur présence dans les assemblées publiques et leur participation à certains actes religieux. Nous le reconnaissons avec vous, Mes Frères; nous ne nions pas, en effet, que parmi ceux qui possèdent la Bible et qui font, dans certaines circonstances données, quelque légère offrande pour la dissémination de la Bible, ne vailent plus que des hommes ouvertement incrédules et impies. Mais que conclure de là, sinon que l'homme, par habitude, par intérêt, ou pour tout autre motif, se plie à tout, même aux apparences du bien, même à celles de la piété, quoiqu'en ayant renié la force! Que conclure de là, sinon que beaucoup d'hommes se revêtent souvent d'un extérieur louable pour ne pas encourir le blâme de ceux dont ils ont à se ménager l'estime ou la faveur! Que conclure de là, sinon l'hypocrisie la plus odieuse et l'inconséquence la plus choquante!

Et pour vous montrer jusqu'à l'évidence que de tels hommes ne sont nullement les amis de la Bible, mais ses ennemis; pour vous montrer que la Bible est la chose du monde qui les intéresse le moins, nous n'avons qu'à vous présenter la double observation que voici: Demandez à ces hommes quelle est la Bible à laquelle ils passent pour croire, et

qu'ils sont censés recevoir; faites-leur rendre compte de son contenu, demandez-leur quels sont ses principes et ses maximes, ses dogmes et sa morale. La plupart ne sauront que répondre; et par les réponses des autres, vous verrez que leurs idées sur la Bible sont des plus fausses; que leur Bible n'est nullement la Bible, œuvre du Saint-Esprit, mais une Bible toute de leur façon; une Bible sans dignité et sans vie, œuvre informe de leur folle sagesse, empreinte visible de leur caractère propre; une Bible tranquée et mutilée, donnant libre cours à tous les vices comme à toutes les erreurs, permettant à chacun de conserver ses idoles favorites. Vous verrez que le Dieu d'une telle Bible, essentiellement différent du vrai Dieu, n'est rien moins que le vrai Dieu, mais un fantôme de Dieu; un Dieu avec des attributs relâchés et contradictoires, dépouillé de ses perfections morales les plus essentielles; un Dieu facile et accommodant; un Dieu indulgent pour le mal, autant qu'eux ami du péché, à peu près comme eux.

Pour compléter l'épreuve, faites-leur voir, à votre tour, ce que la Bible est et ce qu'elle renferme; faites-leur en connaître la nature et l'objet; montrez-leur la sainte vocation à laquelle elle nous appelle, ce qu'elle exige de nous et veut créer en nous, ce qu'elle veut que nous devenions et que nous fassions, à quoi elle veut que nous nous attachions et ce à quoi elle veut que nous renoncions, et vous verrez ces mêmes

hommes reculer devant la Bible ; vous les verrez se prononcer contre la Bible et refuser d'y croire ; vous les verrez se prendre d'une haine ouverte et systématique contre la Bible , faire tout pour rompre avec elle sans déguisement , s'efforcer d'en diminuer l'importance et l'autorité , la déprécier et la tordre , la renverser par le plus fatal système d'interprétation et révoquer en doute sa céleste origine ; vous les verrez inventer mille stratagèmes pour l'abandonner avec quelque bienséance , et mettre à contribution , dans ce but , toutes les ressources de la plus frivole incrédulité ; vous les verrez accumuler objection sur objection , élever difficulté sur difficulté , faire valoir jusqu'aux plus misérables sophismes , et se servir , sans le moindre sentiment de loyauté et de pudeur , de toutes les armes du ridicule : et cela , sans crainte de dévorer les invraisemblances les plus choquantes et les contradictions les plus palpables ; et cela , sans crainte de se montrer éminemment préoccupés et partiaux , de mauvaise foi et dominés par le fatal empire des passions charnelles. En sorte qu'à la faveur des raisons les plus faciles et des raisonnemens les moins concluans , à la faveur du sarcasme et de l'insulte , de l'invraisemblance et des contradictions , ils s'établiront fièrement les juges de la Bible et la rejetteront comme une chose sans valeur , avec une incroyable audace : et cela , sans tenir aucun compte de toutes les preuves qui militent en faveur de la Bible ; au mépris de l'évidence historique ou du

témoignage ; au mépris des faits les plus positifs et les mieux constatés ; au mépris des témoins les plus nombreux et les plus intègres , des principes les plus purs et de la doctrine la plus parfaite ; au mépris des apologies les plus savantes et les plus invincibles , des plus saintes institutions et des résultats les plus admirables ; au mépris de la régénération du monde et du renouvellement des mœurs , du changement des empires et des bases de la société. Voilà ce que j'ai vu de mes yeux plus de cent fois , et ce que j'ai entendu de mes oreilles ; et voilà ce que vous verrez et entendrez vous-mêmes infailliblement.

Ne soyons donc plus étonnés du mépris que tant d'hommes font de la Bible et des nombreuses attaques dont elle a été l'objet de tout temps ; ne soyons plus surpris du mauvais accueil que la Bible recoit de la part d'un monde plongé dans le mal , de la part d'un public nombreux , mais profane ; ne soyons point scandalisés si les vicieux et les hommes dont les œuvres sont mauvaises ont , partout et toujours , dirigé leurs coups contre cet hôte sévère et importun , contre cet ennemi inflexible du péché et de la corruption. De tels adversaires et l'opposition incessante que la Bible rencontre sans cesse de leur part , les moqueries et les insultes qu'elle en a essuyées l'élèvent , au lieu de la rabaisser ; font sa force , et non sa faiblesse ; sa gloire , et non sa confusion ; son triomphe , et non sa défaite. Ils rendent partout l'éclatant témoignage que sa cause est bonne ,

que sa tendance est éminemment pure et sainte , que son but est divin. Ils montrent hautement que la Bible et la corruption des mœurs , que la Bible et la licence , que la Bible et une conduite vicieuse , que la Bible et l'amour du monde et des plaisirs du monde , que la Bible et le péché , sont choses absolument incompatibles et en hostilité permanente, en opposition en tout, en inimitié en tout, n'existant que pour se détruire mutuellement.

Mes Frères , par suite de tout ce qui précède , combien la Bible devrait nous paraître digne de vénération et d'attachement ! Quel prix ne devrait-elle pas avoir pour nous ! Elle mérite au plus haut point toute notre attention et tout notre amour ; elle porte l'empreinte de tout ce qui est bon et beau ; elle est l'expression vivante de toute justice et de toute vertu ; elle est la puissance de Dieu , en salut à tout croyant ; elle reflète partout la lumière et la vie ; elle communique la santé et la force ; elle établit le calme dans l'agitation , la résignation dans les épreuves ; Elle est pour l'ame ce que toute nourriture est pour le corps. Aimons donc la Bible ; lisons , sondons , interrogeons la Bible ; prenons constamment conseil de la Bible ; laissons-nous diriger par ce guide céleste ; qu'elle soit constamment une lampe à nos pieds et une lumière à nos sentiers ; par elle , nous fuirons arriére la colère à venir ; nous éviterons les pièges du diable ; nous surmonterons la chair et ses affections ; nous résisterons au monde et à ses appas

séducteurs ; nous triompherons du péché et de tout mal ; nous repousserons victorieusement les attaques des ennemis de notre salut, les suggestions de l'incrédulité et du prince des ténèbres ; nous arriverons au bout de la carrière, où nous ceindrons nos têtes de la couronne de vie et d'immortalité. C'est ce que nous te demandons, ô Dieu Père, Fils et Saint-Esprit, pour nous tous et pour tous les hommes ! Amen !

LA CHARITÉ.

(PREMIER SERMON.)

« Je vous donne un commandement nouveau : Que vous vous aimiez les uns les autres ; que comme je vous ai aimés, vous vous aimiez aussi les uns les autres. A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. (Jean XIII. V. 34. 35.) »

Mes Frères, quelle œuvre Jésus-Christ est venu accomplir sur la terre ! — De quelque côté qu'on l'envisage, elle apparaît pleine de grandeur et de gloire. Si l'on considère les miracles que Jésus opérait, dans lesquels il commande à tout, en maître souverain de la nature, et unit une paternelle et inépuisable bienfaisance à la puissance infinie du créateur de l'univers, ce côté de l'œuvre de Jésus-Christ est plein de majesté et de gloire. Si l'on

considère , dans cette œuvre , les prophéties si nombreuses relatives au Christ , et qui se sont accomplies en Jésus , avec une si parfaite exactitude , jusque dans les moindres traits , cette œuvre est aussi pleine de gloire. Mais ce ne sont pas encore les côtés les plus élevés et les plus glorieux de cette œuvre : il en est un autre qui , à mes yeux , est le plus beau , le plus sublime , et qui me fait particulièrement prosterner devant mon Dieu , dans des sentiments d'admiration , d'adoration et de reconnaissance. Ce côté est celui où brille la vertu que Jésus-Christ commande à ses disciples , comme devant former leur caractère essentiel. Non , Mes Frères , Jésus n'est pas venu seulement pour nourrir notre admiration ou notre curiosité par la vue de tant de miracles , ou par l'accomplissement fidèle d'un si grand nombre de prophéties. Quelque admirable que soit son œuvre sous ces points de vue , ces choses n'étaient que pour un temps ; et , afin que cette œuvre fût digne de Dieu , il fallait que les effets n'en fussent pas bornés à un court passage sur la terre , ni destinés à remplir seulement notre esprit d'un curieux étonnement. Afin que cette œuvre fût digne de Dieu , il y fallait un côté moral , en rapport avec le cœur , et qui procurât à l'humanité un bonheur véritable , à travers tous les âges , alors même que le Christ ne serait plus sur la terre.

Eh bien ! Mes Frères , ce côté moral existe ; et tous les fruits s'en retrouvent dans cette vertu de la

charité , que Jésus , à la veille de consommer le plus grand acte de charité imaginable , posa solennellement dans son Eglise , comme la pierre fondamentale de l'Edifice , dont l'ensemble repose sur Jésus lui-même. *Je vous donne un commandement nouveau : Que vous vous aimiez les uns les autres. A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples , si vous avez de l'amour les uns pour les autres.* Oui , si tant de miracles semés par cette main toute-puissante , étonnent mes regards ; si tant de prophéties si fidèlement vérifiées en Christ , commandent mon admiration , cette charité qu'il apporte au monde saisit mon cœur. A ce trait de son œuvre , je vois que le Christ a pensé , qu'il a véritablement pourvu au bonheur des hommes ; je sens que c'est bien là une œuvre digne d'un Dieu très-saint et *seul bon*¹. Je comprends avec combien de raison Jésus lui-même disait : *Qu'ils soient tous un , ô Père , comme toi es en moi , et moi en toi ; qu'eux aussi soient un en nous , afin que le monde croie que c'est toi qui m'as envoyé*². Oui , ô Jésus , tu es venu de Dieu ; ton œuvre est vraiment de Dieu. Je l'accepte en adorant , en bénissant et en rendant grâces.

C'est donc de cette vertu , Mes Frères , que nous venons vous entretenir. Livrons-nous , avec un cœur large et plein , à la méditation du plus aimable et du plus précieux des sujets. — Mais ici , je l'avoue

¹ Luc XVIII. 49. ² Jean XVII 24.

d'avance , je me sens au dessous d'une pareille tâche ; je crains que mes paroles ne soient trop faibles pour rendre dignement une telle vertu ; je sens même que , par la grâce de Dieu , j'aurai de cette vertu un sentiment plus étendu que je n'aurai pu l'exprimer. Enfin , ô mon Dieu , fais-moi la grâce que je ne parle pas de ton œuvre d'une manière trop indigne ; remplis , oh ! remplis mon cœur de cette sainte charité , quand je vais en parler à ces chères ames , et accompagne mes paroles de ton Esprit d'amour , afin que tous ceux qui les entendront participent aux fruits délicieux de ton œuvre de salut et de vie. Amen !

Le Seigneur déclare à ses disciples qu'il leur donne un *commandement nouveau*. En effet , il était bien nouveau pour la terre , soit dans sa nature et dans ses fruits , soit dans ses motifs et dans sa source. Sous ces divers rapports , cette vertu était tout-à-fait étrangère à un monde corrompu. Or , pour ne pas traiter incomplètement un semblable sujet , nous nous proposons aujourd'hui , avec l'aide du Seigneur , d'exposer l'état naturel de l'aspect qu'offre le monde , eu égard à cette vertu ; nous y opposerons ensuite l'œuvre de Jésus-Christ , ou les effets de la charité. — Nous réservons pour un autre discours , si Dieu le permet , ce qui appartient aux deux autres points de vue que nous avons indiqués , savoir : les motifs et la source d'une telle vertu.

Quel est d'abord , disons-nous , l'état moral du

monde par rapport à la vertu dont il s'agit? — Le péché n'y fait qu'une œuvre de division et de malheur. Oui, il existe naturellement chez tous les hommes un principe d'égoïsme et de séparation, un principe de rivalité et d'hostilité, qui se manifeste depuis les plus grandes généralités, de notre espèce, jusqu'aux individualités les plus isolées. Ce triste principe exerce une action dans l'humanité en masse, de nation à nation; dans une même nation, de concitoyens à concitoyens, sous le rapport politique; dans une localité particulière, de famille à famille; dans une même famille, de membre à membre; dans la société en général, d'individu à individu, quelles que soient les conditions et les relations qu'on envisage. Enfin, ce triste principe de division et d'hostilité étend sa funeste influence jusque sur l'individu pris isolément; il arme souvent l'individu contre lui-même, comme il l'arme contre les autres; et il le porte à se détruire de ses propres mains. — Reprenons ces rapports sociaux.

N'est-il pas vrai d'abord, Mes Frères, que les nations ne sont point unies entre elles? — Chez elles, tant que le Christianisme ne les dirige pas par sa céleste influence, la vaine gloire nationale, l'esprit de conquête, de domination ou de tyrannie, entretiennent ce principe de rivalité et de division, qui peut sans doute rester quelquefois renfermé dans leur sein, mais qui le plus souvent éclate, en les armant les unes contre les autres dans des guerres

meurtrières et terribles. Et ceci s'applique à toutes les formes possibles de gouvernement, depuis les républiques les plus démocratiques, jusqu'aux monarchies les plus absolues; depuis les tribus sauvages des plus barbares contrées, jusqu'aux peuples les plus avancés dans la civilisation.

Dans une même nation, n'est-il pas vrai que ce principe de rivalité, de division, d'hostilité, se manifeste de concitoyen à concitoyen, sous le rapport politique? Hélas! dans les Etats où le Christianisme n'exerce aucun empire sur ceux qui veulent être les conducteurs de l'opinion, la politique est l'affligeante arène où ce triste principe se donne carrière avec le plus d'ardeur et de passion; et de manière à mettre le plus à nu la honte du cœur humain. Si quelquefois, c'est pour une juste liberté que l'on combat, souvent aussi l'on en vient à se disputer avec un acharnement incomparable pour de pures théories, pour des formes, pour des mots; et ces théories, ou même ces nuances d'opinions dans lesquelles on prétend soutenir le meilleur gouvernement, ne sont le plus souvent qu'un drapeau dans lequel on enveloppe son ambition personnelle, sa soif d'honneurs et de richesses, de pouvoir ou d'oppression. Voilà, si l'on en excepte un petit nombre d'ames droites et généreuses dominées par un sentiment chrétien; voilà, en particulier dans notre pauvre patrie, ce qu'est la politique pour la grande généralité de ceux qui s'y disputent avec tant d'ardeur ou tant de haine.

Mais dans l'intérieur des familles, est-on plus uni que dans une même nation? Non, sans doute. Ici, l'amour-propre, le désir de faire prédominer sa propre volonté; ici, l'intérêt personnel et l'attachement aux biens de la terre; ici, les opinions sur la politique elle-même, ou sur la religion; ici, les passions sensuelles des hommes: voilà tout autant de sources qui entretiennent ce malheureux esprit de division et de guerre. Souvent, hélas! les tribunaux, la voix publique ne nous en révèlent que trop à cet égard; mais, outre ce qui éclate au dehors, combien plus de choses qui restent cachées! Ah! si les yeux pouvaient percer à travers les murs jusque dans le secret des familles, même les plus unies en apparence; si les oreilles pouvaient tout entendre, l'on verrait de trop affligeans tableaux domestiques justifier ce que nous avançons; l'on entendrait toutes ces tristes dissidences morales qui règnent au sein des familles non chrétiennes; l'on verrait combien peu d'union et de bonheur y habite!

Enfin, et ce sera ici le dernier trait de ce triste tableau, n'est-il pas vrai que ce principe de division et d'hostilité se reproduit au milieu de la société, d'individu à individu, dans tous les états, dans tous les corps, dans toutes les professions possibles? Les mêmes causes en général qui nourrissent cette division dans les familles, n'exercent-elles pas la même influence dans la société? L'amour-propre qui se blesse et s'irrite si aisément; l'orgueil qui

méprise les autres ; la jalousie d'état à état ; la recherche de son intérêt particulier qui sacrifie sans scrupule l'intérêt du prochain , et , par conséquent , la justice et la bonne foi ; et tant d'autres causes encore qui excitent et arment l'homme contre son semblable. Aussi , serait-il possible de trouver une seule personne , non chrétienne , qui ne soit pas ouvertement brouillée , pour employer le terme en usage , ou , tout au moins , qui n'ait une froideur prononcée contre quelqu'un ? Non , je ne crois pas qu'on en trouve une seule dans le monde.

Ici , mes chers auditeurs , je m'attends à une objection. L'on nous dira que nous chargeons trop notre tableau , et que si , d'un côté , l'on peut reconnaître dans la société tout ce que nous avons dit , il est vrai aussi qu'on rencontre parmi les hommes des choses plus agréables : de l'ordre , de la paix , de l'union , de l'affection , là même où ne règne point l'esprit de l'Évangile. On voit les hommes , nous dira-t-on , former des sociétés d'intérêt ou d'agrément ; on se fréquente , on se lie , on se visite , et l'on vit en paix. — Oui , Chers auditeurs , nous avouons qu'on voit toutes ces choses dans le monde , et qu'il y a une union apparente entre les hommes. Mais , outre que la société se ressent encore en ceci de la salutaire influence du Christianisme , dont on fait une profession extérieure , ce que nous nions néanmoins , c'est qu'il y ait dans aucun de ces cas entre les mondains une union des cœurs véritable et solide ;

c'est que dans tout cela il y ait rien qui ressemble à la vertu sublime commandée par Jésus-Christ. En effet, sans nous laisser éblouir par les apparences, pénétrons un peu dans le fond des choses, et voyons ce qui se passe dans ces cas divers. — Si les hommes se réunissent, ne nous y trompons point, c'est la nécessité, ce sont les besoins, l'intérêt, c'est l'agrément, ce sont les plaisirs mondains qui les associent ou les rassemblent ainsi ; mais il n'en est pas moins certain, et l'expérience le prouve chaque jour, qu'ils sont toujours prêts à se diviser, à se séparer au nom de ces mêmes intérêts, à l'occasion de ces mêmes plaisirs. Des hommes fort rapprochés, marchant bras à bras, vont à leurs affaires communes, courent à leurs plaisirs, et bientôt on les voit revenir animés les uns contre les autres, se disputant, poussant quelquefois les choses jusqu'à se battre, et toujours se traitant mal et se haïssant. — L'on se recherche dans la société, l'on se visite ; par devant, ce sont des manières polies, des témoignages gracieux d'affection ; mais qu'est-ce qui domine en général dans ces réunions ou ces visites du monde ? C'est la médisance et la moquerie sur le prochain. Se hâter par un esprit de jalousie ou de malice, de relever ses défauts, ses faibles ; exagérer souvent ses torts, aller peut-être même jusqu'à la calomnie, voilà ce qui caractérise d'ordinaire ces réunions mondaines. Et ce qu'il y a de plus affligeant, c'est que ces personnes qui médissent ainsi des absens ;

tes personnes qui viennent de se prodiguer des paroles si affectueuses et si bienveillantes, ne s'épargnent pas plus, lorsqu'elles se séparent, qu'elles n'épargnaient les autres. Aussi, un homme du monde, qui avait une parfaite connaissance de la société sous ce rapport, avouait-il que, lorsqu'il était dans une réunion, il aimait toujours à sortir le dernier, parce qu'il était sûr qu'on se mettrait toujours à médire de celui qui venait de se retirer. Or, Mes chers auditeurs, je le demande, la médisance est-elle la charité pour le prochain? la médisance est-elle une relation affectueuse et bienveillante; est-elle une union de cœur avec son semblable?

Nous voyons donc maintenant à quoi elle se réduit, cette liaison des gens du monde, dans ce qu'elle a même de plus attrayant et de plus séduisant en apparence. Cette société des hommes, c'est un édifice dont les parties ont été rapprochées, rassemblées par la nécessité, l'intérêt, les plaisirs terrestres; mais les pierres de l'édifice ne sont liées entre elles que par le sable impur et mouvant du péché; et c'est ce sable même qui, tôt ou tard, fait crouler l'édifice. Oui, Mes Frères, et cette observation finale résumera maintenant la triste vérité sur l'état moral du monde. L'homme naturel est comme un malheureux composé de matières inflammables: égoïsme, vanité, envie, jalousie, cupidité, ambition, passions sensuelles et animales. Du pauvre cœur humain jaillissent sans cesse des étincelles qui

tombent sur ces funestes élémens , et tendent à les mettre en feu. Tantôt , avons-nous dit ; ce feu éclate au dehors , soit entre les nations par des guerres dévastatrices , soit entre les individus par divers effets déplorables ; tantôt , ces effets sont moins sensibles au dehors , mais toujours certainement le feu reste renfermé dans le cœur ; il y exerce sa sourde action ; il excite les individus les uns contre les autres , et empêche qu'il n'y ait entre eux une affection véritable , une vraie et solide union des cœurs. : Voilà le monde , Mes Frères ; voilà le malheureux aspect que présentent les hommes. — Voici maintenant l'œuvre que Jésus-Christ est venu y opposer.

Jésus a bien conçu le plan le plus étonnant ; le plus extraordinaire qui se puisse concevoir ; et si ce plan n'était parti que d'un simple homme , on pourrait sans doute le regarder comme le beau rêve d'un homme de bien ; mais enfin , il faut l'avouer , on ne pourrait s'empêcher de le considérer comme une pure rêverie , ou comme une belle chimère. En effet , qu'a fait Jésus-Christ ? Il s'est attaché à prendre absolument le contre-pied du cœur humain. Autant il y a dans ce pauvre cœur d'égoïsme , d'amour-propre et d'orgueil , autant il y a dans ce cœur de disposition cupide et avare , de disposition irascible , querelleuse , haineuse et vindicative ; autant Jésus est venu commander à ce cœur de disposition humble , débonnaire , patiente , supportant l'injustice ,

prête à sacrifier son propre intérêt , pardonnant les injures , répondant au mal par le bien avec une persévérance plus infatigable que le mauvais cœur de l'homme n'en met dans sa disposition hostile et mal-faisante.

Voici d'abord le langage général et l'esprit de cette vertu : *Bienheureux sont les débonnaires ! Bienheureux sont les miséricordieux ! Bienheureux sont les pacifiques !* Ensuite , voici ce qu'elle ordonne , cette vertu , premièrement envers ceux mêmes qui font encore partie de ce monde égoïste et mal-faisant : « Ne résiste point au mal ;... mais si quelqu'un « veut plaider contre toi , et t'ôter ta robe , laisse-
« lui encore le manteau. — Ne résiste point au
« mal ;... mais si quelqu'un veut te contraindre
« d'aller avec lui une lieue , vas-en deux. — Ne ré-
« siste point au mal ;... mais si quelqu'un te frappe
« à la joue droite , présente-lui aussi l'autre ¹. »
Voici , à l'égard d'un monde pervers , ce qu'elle ordonne , cette vertu : « Aimez vos ennemis ; bénis-
« sez ceux qui vous maudissent ; faites du bien à
« ceux qui vous haïssent , et priez pour ceux qui
« vous maltraitent et qui vous persécutent ². »

Ensuite , pour ce qui regarde les disciples mêmes de Christ , que dit-elle , cette vertu , que commande-t-elle de chrétien à chrétien ? Elle étend sa bienfaisante influence et sur le corps et sur l'ame , et sur les

¹ Math. V. 5. 7. 9. • 39. 40. 41. ² 44.

choses spirituelles ; elle s'occupe de tout , pour faire du bien partout. — Pour les choses temporelles , voici ce qu'elle commande : « Ne regardez point « chacun à votre intérêt particulier , mais que cha- « cun ait aussi égard à celui des autres ¹. — Commu- « niquez aux nécessités des Saints ². — N'oubliez pas « d'exercer la charité , et de faire part de vos biens « aux autres ; car Dieu prend plaisir à de tels sa- « crifices ³. » — Pour les peines morales , elle dit , cette vertu : « Portez les fardeaux les uns des autres , « et accomplissez ainsi la loi de Jésus-Christ ⁴. — « Réjouissez-vous avec ceux qui sont dans la joie , « et pleurez avec ceux qui pleurent ⁵. » — Pour les peines spirituelles , elle dit , cette vertu : « Mes Frè- « res , si quelqu'un vient à tomber dans quelque « faute , vous qui êtes spirituels , redressez un tel « homme avec un esprit de douceur ⁶. — Nous vous « prions aussi , Mes Frères , de reprendre ceux qui « sont dérégés , de consoler ceux qui ont l'esprit « abattu , de soutenir les faibles , et d'être d'un es- « prit patient envers tous ⁷. »

Mais comme , hélas ! chez les disciples de Christ , la chair combat encore contre l'esprit ; et comme ces restes du vieil homme ont une déplorable tendance à faire naître des nuages qui pourraient rompre la sainte union des cœurs , ici , la vertu commandée par Jésus , la charité , vient encore se hâter de répa-

¹ Phil. II. 4. ² Rom. XII. 13. ³ Hébr. XIII. 16. ⁴ Gal. VI. 2. ⁵ Rom. XII. 15. ⁶ Gal. VI. 1. ⁷ I. Thess. V. 14.

rer ces tristes brèches, et de guérir ces blessures. Écoutez ce qu'elle dit alors aux chrétiens : « Soyez « revêtus , comme les élus de Dieu , Saints et « bien-aimés , des entrailles de miséricorde , de « bonté , d'humilité , de douceur , d'esprit patient ; « vous supportant les uns les autres , et vous par- « donnant les uns aux autres. Et si l'un a sujet de « se plaindre de l'autre , comme Christ vous a par- « donné , vous aussi faites-en de même ». » — Sei- gneur , demandait Pierre à Jésus-Christ , combien de fois pardonnerai-je à mon frère , lorsqu'il aura péché contre moi ? Sera-ce jusqu'à sept fois ? Jésus lui répondit : « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois , « mais jusqu'à septante fois sept fois ». »

Oui , la charité , pour en réunir tous les traits dans un dernier tableau tracé par le grand Apôtre même , qui l'a si bien connue et si bien pratiquée , « la charité est patiente ; elle est pleine de bonté ; « elle n'est point curieuse ; elle n'est point vaine « et insolente , elle ne s'enfle point d'orgueil ; elle « ne fait rien de malhonnête ; elle ne cherche point « son intérêt particulier ; elle ne s'aigrit point ; elle « ne soupçonne point le mal ; elle ne se réjouit point « de l'injustice , mais elle se réjouit de la vérité ; elle « excuse tout , elle croit tout , elle espère tout , elle « supporte tout. La charité ne périt jamais ». »

La voilà donc , Mes Frères , cette vertu que Jésus est venu apporter au monde ! Voilà ce qu'elle com-

• Col. III. 12. 13. • Matth. XVIII. 21. 22. • I. Cor. XIII. 4. 8.

mande et ce qu'elle fait faire aux disciples de Jésus-Christ. — Oh ! quelle œuvre ! Tant de bien contre tant de mal ! Tant de douceur et de support contre tant d'aigreur et de violence ! Tant de générosité , tant d'esprit de sacrifice contre tant d'injustice et tant de guerre ! Quelle œuvre , quel plan , quelle entreprise de la part de Jésus-Christ ! Ah ! il avait bien raison de dire que , dans cette vertu , il donnait un *commandement nouveau*. Non , rien de semblable ne s'était vu dans le monde avant Jésus-Christ ; et rien de semblable ne s'y voit plus de nos jours. Hélas ! les vrais chrétiens eux-mêmes ne connaissent pas , dans toute sa beauté et dans toute son étendue , par leur vie pratique , cette vertu , sceau caractéristique de leur être spirituel. — Oh ! combien elle est grande , qu'elle est belle , cette œuvre que Jésus a entreprise ! Nous pouvons bien ici le redire , Mes Frères , si ce plan n'eût été conçu et entrepris que par un simple homme , tout en l'admirant en soi , on n'eût pu s'empêcher de le regarder comme une belle et pure chimère. Mais Jésus n'est point un simple homme ; il est Dieu ; et , en conséquence , il a pu concevoir un tel plan ; il a pu , surtout , en entreprendre l'exécution ; et alors cette œuvre sublime et digne d'un Dieu tout bon , devient , à la fois , le seul fondement du bien-être , du vrai bonheur des hommes , et le plus beau côté de la gloire du Seigneur. — Dans un autre discours , si Dieu le permet , nous vous ferons connaître comment Jésus

s'y est pris pour réaliser un plan en apparence aussi impraticable, et pour faire régner dans son Eglise une semblable vertu.

Pour aujourd'hui, Mes Frères, nous venons vous dire : Choisissez maintenant entre cette vertu et la disposition du cœur diamétralement opposée. Dites, qu'y a-t-il de plus désirable, qu'aimez-vous mieux ? que les peuples se livrent des guerres cruelles ; qu'ils fassent couler des flots de sang humain ; que, dans leur fureur, ils réduisent les villes en cendre, ils anéantissent le commerce, ils ravagent les campagnes, détruisent l'agriculture ; qu'ils portent partout la terreur, la désolation, le désordre, la mort, et toutes les horreurs, compagnes de la guerre et pires que la mort ? — Ou bien, que les peuples vivent en harmonie ; et que chacun, selon l'aimable image employée par l'Écriture, *s'asseie sous sa vigne, et chacun sous son figuier, sans qu'il y ait personne qui les épouvante* ; et que la douce paix fasse fleurir les arts, le commerce, l'agriculture et tout ce qu'il y a de juste et d'honorable pour l'humanité ? — Qu'aimez-vous mieux ? que d'individu à individu l'on se divise, l'on se hâisse, l'on se poursuive de médisances, de mauvais procédés, d'injustices ? ou bien, qu'on vive dans la justice, dans le support, l'union ; dans une mutuelle bienveillance ?

Direz-vous, pour excuser un tel état de choses,

qu'il est dans la nature des hommes de se diviser , de chercher à se nuire et de se haïr ! qu'ils sont ainsi faits ; que c'est dans leur sang , comme on parle ; que c'est le sang qui bouillonne en eux , et qui les excite à ces passions malfaisantes ? Le sang ? mais qu'a à faire ici une matière inerte et sans volonté ? Qu'a à faire le sang dans une tromperie ; dans une injustice préméditée et accomplie de sang-froid ? Non , ce n'est point le sang qui vous excite à la violence , aux sentimens haineux et vindicatifs ; car , on le tirerait de vos veines , ce sang ; vous en auriez le corps tout épuisé , qu'encore vous auriez le cœur tout véhément de haine contre votre mortel ennemi ; vous seriez à la dernière goutte de ce sang , qu'encore ce serait un mouvement de haine qui la ferait jaillir de vos veines. Non , ce n'est point le sang , mais c'est bien votre esprit , votre volonté ; c'est votre amour-propre , votre vanité , votre orgueil ; c'est votre envie , votre ambition , votre avarice ; ce sont vos passions morales , en un mot ; c'est votre cœur corrompu qui excite et qui entretient en vous ce malheureux principe dont nous avons développé les effets.

C'est , dites-vous , l'état naturel de l'homme de nourrir en lui ce principe de division et d'hostilité envers autrui ! C'est avec cela et pour cela qu'il a été fait ! Mais demandez au nautonnier qui passe sa vie sur la mer , si cette mer a été faite pour être sans cesse courroucée , tourmentée par la tempête , et

pour ouvrir sans cesse ses abîmes au vaisseau confié à ses ondes. Demandez-lui si c'est là l'état naturel et désirable de l'océan? Ou bien encore, demandez à cet homme que la fièvre dévore et agite, le poussant sans cesse d'une place de son lit à l'autre, sans lui laisser un instant de sommeil ni de repos; demandez-lui si c'est pour cela que l'homme a été créé, si c'est là l'état naturel et désirable de l'homme? — Eh bien! sachez que ces sentimens d'égoïsme et d'injustice, ces sentimens hostiles et violens envers le prochain, sont aussi la fièvre, la vraie fièvre de l'ame, et que l'homme n'a pas été créé pour cela; ce n'est pas plus son état naturel et désirable, que la fièvre qui agite son corps n'est son état naturel et désirable sous le rapport physique.

Non, non, Mes Frères, les hommes n'ont point été faits pour se diviser, pour s'attaquer, pour se haïr; ces tristes et malheureux sentimens sont l'état de maladie de l'ame. L'homme a été fait pour la paix, pour l'union, pour la justice, pour tous les sentimens affectueux et bienveillans; et c'est là la santé de son ame; c'est là le véritable état moral pour lequel il fut fait, comme la santé du corps est l'état naturel pour lequel il fut créé. Or, Mes Frères, la charité que Jésus a apportée au monde, voilà la vertu qui vient redonner à l'ame sa santé, et la rétablir dans son état normal, et seul désirable. C'est elle qui est destinée à faire autant de bien aux hommes que le funeste principe dont nous avons

parlé leur cause de mal. C'est elle, et elle seule qui est destinée à changer la face du monde, et à faire le pur et solide bonheur des hommes, de nation à nation, de concitoyen à concitoyen, de famille à famille, d'individu à individu.

Oh ! bénissons donc mille fois le Seigneur de ce qu'il a daigné faire présent à la terre d'une telle vertu ; glorifions-le à jamais pour cette œuvre sublime qu'il est venu accomplir au monde. Dans notre prochain discours, nous ferons voir, avec la grâce de Dieu, comment l'homme peut arriver à la possession d'un bien aussi désirable, et recouvrer ainsi sa belle santé spirituelle. Pour aujourd'hui, Mes chers auditeurs, et c'est le fruit que nous demandons instamment à Dieu sur ce discours, puissent nos cœurs être préparés par sa grâce, pour bien comprendre tout le prix de cette vertu, pour désirer sincèrement de la mieux connaître et de la posséder ! Puissions-nous, comme l'Écriture nous y exhorte sans cesse et avec tant de chaleur, la rechercher, cette charité céleste, auprès de celui qui l'apporte, en qui elle se trouve, et qui seul la donne ; afin que, par elle, répandant autour de nous une douce odeur de vertus aimables ; par elle, tout en faisant le bonheur de ceux avec qui nous serons en relations, nous y puissions aussi pour nous-mêmes la plus douce jouissance, la félicité la plus assurée et la plus pure en Jésus-Christ, de qui découle cette charité ! Amen !

¹ I. Cor. XII. 31. Ch. 14. 5. Rom. XII. 9. 10. etc.

LA CHARITÉ.

(SECONDE SERMON.)

« Je vous donne un commandement nouveau : Que vous vous aimiez les uns les autres ; que comme je vous ai aimés, vous vous aimiez aussi les uns les autres. A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. (Jean XIII. V. 34. 35.) »

Mes Frères, nous avons fait voir, dans notre premier discours, quel affligeant aspect offrait l'humanité par rapport à la vertu de la charité, que Jésus a apportée au monde. Nous avons vu que ce n'était que division et hostilité ouverte ; ou bien, que s'il y avait une union apparente, cette union n'était point à l'épreuve des passions humaines, parce que, dans ces rapprochemens des hommes, il n'y avait rien qui participât de cette charité divine que Jésus a enseignée aux siens. Nous avons remonté à la source de ce triste état moral de la société ; et nous l'avons trouvé dans le cœur même de l'homme, que nous avons comparé à un funeste assemblage de matières inflammables, sur lesquelles sont toujours prêtes à tomber, par mille circonstances, des étincelles qui embrasent ces fâcheux élémens. — Nous avons ensuite mis en opposition avec ce malheureux état de choses cette charité sublime et incomparable

que Jésus-Christ a prêché. Nous avons fait connaître sa belle étendue ; nous avons dit, d'après la Parole de Dieu, tout ce qu'elle commande, tout ce qu'elle impose ; nous n'avons rien caché des effets qu'elle doit nécessairement produire, des fruits qu'elle doit porter chez les disciples de Christ.

Maintenant, il est naturel ; il est juste que nous désirions de connaître de quelle manière Jésus s'y est pris pour amener les hommes à accepter et à mettre en pratique une vertu si opposée à leurs penchans naturels. Oui, se demande-t-on avec étonnement : comment Jésus a-t-il pu entreprendre de faire pénétrer la charité là où il n'y a que cupidité et égoïsme ? de mettre la plus scrupuleuse justice dans un cœur qui n'est qu'injustice, parce qu'il ne pense qu'à son intérêt personnel ? Comment Jésus a-t-il pu entreprendre de mettre cet esprit de généreux sacrifice là où il n'y a que des sentimens cupides et injustes ; oppresseurs ? Comment a-t-il pu penser à mettre la douceur et la débonnairté dans ce cœur où il n'y a foncièrement qu'aigreur et violence ; une patiente humilité, où il n'y a qu'amour-propre et irascibilité ; un esprit de support et de patience infatigable ; où il n'y a que ressentiment et que haine ? Comment, en un mot, Jésus a-t-il pu attaquer ce qu'il y a de plus essentiel, de plus tenace, de plus dominant dans le cœur humain ; pour y mettre des sentimens diamétralement opposés aux premiers ; comme un pôle du monde est opposé à

l'autre pôle? — Ah ! nous pouvons bien encore une fois le rappeler ici : Si Jésus n'eût été qu'un simple mortel, son dessein n'eût été qu'une grande et belle chimère. Mais Jésus est Dieu ; il est le maître tout-puissant de ses créatures ; et ce que sa charité paternelle a conçu pour le bonheur du monde, sa toute-puissance l'accomplit en effet. Nous allons donc aujourd'hui, Mes chers auditeurs, vous faire connaître les moyens employés par le Seigneur pour atteindre son but, et montrer qu'il l'a véritablement atteint. C'est ainsi qu'avec la grâce du Seigneur, nous compléterons notre méditation sur cet aimable et beau sujet.

Pour opérer cette grande œuvre au monde, Jésus emploie des moyens tout-à-fait dignes de sa sagesse, et parfaitement appropriés à ce saint but. Nous allons développer les principaux :

D'abord, il commence par aimer lui-même les hommes, et par les convaincre qu'il les aime, en leur donnant les plus grands témoignages de cet amour ; et, ainsi, il prépare déjà le cœur de ceux en qui il veut produire cette précieuse charité ; il les ouvre déjà, en quelque sorte, à cette céleste vertu. Admirons ici, Mes Frères, la sagesse de cette voie du Seigneur. Il y a, dans les lois morales de l'humanité, une influence indubitable attachée à un caractère bienfaisant. Ce caractère, quand il est large et soutenu, frappe les hommes, surtout lorsqu'on en a soi-même quelque part aux bienfaits qui en éma-

nent. Il y a là un ascendant de la vertu sur le cœur humain ; il y a une odeur de vertu qu'on aime à respirer , et qui commande les hommages , quoiqu'on ne ressemble pas soi-même à un tel caractère. — Or , c'est là ce qu'a été Jésus à un degré incomparable , et même qu'on ne saurait assez dignement exprimer. Il a toujours prouvé aux hommes qu'il était plein d'amour pour eux. *Il est allé*, comme le dit l'Écriture , *de lieu en lieu en faisant du bien*¹. Il soulageait les infirmités des hommes ; guérissant les malades par milliers et par milliers de milliers , de quelques maladies qu'ils fussent détenus ; il rendait même des morts à ceux qui les pleuraient amèrement. Il saisissait toutes les occasions de convaincre les hommes combien il les aimait. Si , par exemple , dans les mouvemens d'un zèle tout humain , ses disciples veulent provoquer le feu du ciel pour venger leur Maître d'une ville qui lui a fait l'outrage de ne pas le recevoir , il leur fait , avec douceur , cette réponse si touchante à entendre : *Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés ; car le Fils de l'Homme n'est pas venu pour faire périr les âmes des hommes , mais pour les sauver*². — Sur le tombeau de Lazare , il verse des larmes ; et ce n'était point sur Lazare seul , ni proprement sur lui , puisqu'il allait à l'instant le rappeler à la vie ; mais c'étaient des larmes de charité , et un attendre com-

¹ Luc IX. 54. 55. * Act. X. 38.

² Luc IX. 54. 55. * Act. X. 38.

passion sur l'humanité toute entière, sur le désordre affreux que le péché a jeté dans la création, sur tous les maux et sur la mort dont le péché a enveloppé tous les hommes.

Envers ses ennemis les plus acharnés, la charité de Jésus brille encore d'un plus grand éclat. S'il leur adresse quelquefois des reproches sévères, c'est encore la charité qui les lui inspire; il voudrait les voir sauvés: *Vous ne voulez pas*, leur dit-il, *venir à moi pour avoir la vie*¹. Il va même jusqu'à pleurer leur endurcissement, et les châtimens qu'ils vont s'attirer de la part de la justice divine. Un jour, en apercevant, d'une hauteur, cette Jérusalem qui le rejette, il verse des larmes de compassion sur elle; et il s'écrie, en employant une touchante image: *O Jérusalem; qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfans, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous n'avez point voulu*². — Envers ses ennemis les plus acharnés, quelle douceur; quelle débonnairété, quelle patience et quelle charité, il manifeste! *Il se laisse, selon le langage frappant de l'Écriture, mener comme une brebis à la boucherie, et comme un agneau muet devant celui qui le tond; il n'a point ouvert la bouche*³. *Quand on lui dit des injures, il n'en rend point; et quand on le maltraite, il ne fait point de*

¹ Jean V. 40. ² Matth. XXIII. 37. ³ Esaie LIII. 7.

menaces , mais il s'en remet à celui qui juge justement *. Après avoir souffert patiemment qu'on le frappe de verges , qu'on lui crache au visage , qu'on fasse de lui un sujet de moquerie sans exemple ; au moment où l'on couronne toute cette œuvre d'iniquité par le plus grand acte de barbarie ; au moment où on le couche sur la croix , au moment où l'on enfonce les clous dans ses pieds et ses mains innocentes , il va jusqu'à prier pour ses bourreaux ; il dit , avec un langage qui étonne , qui confond l'espèce humaine : *Père , pardonne-leur , car ils ne savent ce qu'ils font* *.

Oui , Mes Frères , nous pouvons le dire , et nous ne saurions assez dignement l'exprimer : Jésus-Christ a présenté au monde le plus grand exemple qui se puisse concevoir , d'amour des hommes , de douceur , de support , de pardon ; le plus grand exemple enfin de cette charité qu'il est venu prêcher au monde ; et cet exemple , comme nous l'avons dit , est déjà propre à faire impression sur les hommes , à préparer leur cœur à honorer et à désirer une telle vertu.

Mais ceci ne suffisait pas à l'accomplissement du dessein de Jésus. Le cœur humain est trop impuissant , de sa nature , et trop asservi au péché , pour que le simple exemple de la plus haute charité suffit pour la faire pénétrer dans le cœur , et la faire pratiquer aux hommes. Aussi , Jésus ne se borne-t-il

* I Pierre II. 23. * Luc XXIII. 34.

pas à donner simplement cet exemple ; il fait un grand pas de plus envers ceux-mêmes en qui il veut que cette charité domine ; il leur prouve qu'il les a aimés , eux personnellement , et qu'il les a aimés d'une charité dont les effets sont bien autrement précieux que de guérir des maladies corporelles , de rassasier , de pain , des multitudes , de rendre des morts à ceux qui les pleuraient. Il leur fait connaître qu'il les a aimés jusqu'à les sauver de la colère divine qui pesait sur eux , jusqu'à les délivrer de la justice éternelle et inévitable ; qu'il les a aimés jusqu'à changer leur triste et affreuse condition d'êtres maudits de Dieu , en êtres bénis du Seigneur ; d'êtres odieux par leurs transgressions , en créatures agréables au Seigneur ; leur affreuse condition d'esclaves de Satan et du péché , d'enfans de la géhenne , en enfans de Dieu , enfans de la justice et de la vie éternelle. Il fait connaître à ses disciples , qu'il leur a acquis ce sort incomparable au prix des plus grands sacrifices , des plus profondes humiliations , des plus cruelles souffrances ; au prix même de sa propre vie. Il leur apprend que cette douceur , cette patience dans les ignominies , dans les soufflets , les crachats ; cette patience , cette résignation dans les tourmens de la croix ; cet esprit de prière et de pardon pour ses ennemis , n'étaient pas simplement un exemple qu'il donnait au monde , mais que c'est au prix même de ces coups , de ces moqueries , de ces humiliations ; c'est au prix même de ces tourmens

et de cette mort de la croix, supportés avec tant de patience et d'esprit de pardon, qu'il a ôté la condamnation qui pesait sur ses disciples eux-mêmes, et qu'il a changé leur malheureuse condition d'enfans du péché et de la mort, en enfans de la justice, en enfans de Dieu et de la vie.

Mais Jésus fait plus encore que de déclarer ces choses à ses disciples, il les leur fait sentir par son Esprit; il les leur fait éprouver réellement au dedans de leur cœur. Après avoir réveillé, par son Esprit-Saint, cette conscience qui était endormie; après leur avoir fait éprouver la honte, le trouble, l'agitation, qui accompagnent nécessairement ce réveil de la conscience; après les avoir laissés plus ou moins long-temps à cette frayeur, à ces angoisses de la malédiction divine sur leurs péchés, comme il y fut lui-même en proie pour eux au jardin des Olives, il leur fait sentir, par son Esprit, que lui-même est venu chercher et sauver ce qui était perdu¹, que lui-même leur a été donné de la part de Dieu pour être leur sagesse, leur justice, leur sanctification et leur rédemption². Il leur montre qu'il est lui-même leur paix auprès de Dieu, et il leur fait sentir réellement dans leur cœur cette paix de Dieu, qui surpasse tout entendement³. Oui, en Jésus, les chrétiens se voyant justifiés, pardonnés et délivrés de la justice divine; le poids qui les oppressait jus-

¹ Luc XIX. 10. ² I. Cor. I. 30. ³ Phil. IV. 7.

que-là , tombe de dessus leur cœur ; ils se sentent soulagés ; ils contemplent dans l'étonnement , ils admirent avec joie cette incomparable charité divine qui les a sauvés en Jésus-Christ. Cette charité , dès-lors , saisit et possède toutes les puissances de leur ame.

C'est ici que Jésus touche à la fin de son œuvre chez les siens , pour leur faire pratiquer cette charité qu'il leur commande. En effet , maintenant il leur fait aisément comprendre que l'économie à laquelle ils appartiennent , est essentiellement une économie de grâce , de pardon , de charité. Dans cette économie , les chrétiens se voient sans cesse en présence de cette charité divine ; ils y respirent sans cesse comme une atmosphère d'amour , de pardon , de charité. Alors , ils comprennent aisément combien il serait absurde que les sentimens injustes , violens , haineux trouvassent entrée dans une telle économie. D'un autre côté , le but général de cette économie , et les chrétiens le savent bien , c'est de former des enfans de Dieu qui ressemblent à leur Père céleste , des enfans en qui se trouve rétablie l'image de Dieu *en justice et en vraie sainteté*¹. *Soyez les imitateurs de Dieu comme ses enfans bien aimés*². *Soyez parfaits comme votre Père qui est dans le ciel est parfait*³. Voilà le but général et sublime de cette économie. Comment donc se pour-

¹ Ephés. IV. 24. 24. ² Ch. V. 1. ³ Matth. V. 48.

rait-il qu'à cette image chez le fidèle , il manquât le trait le plus touchant et le plus aimable ; le trait par lequel Dieu daigne se caractériser et se personnifier dans sa Parole, la charité? *Dieu est charité*¹. Comment, lorsque le chrétien *est rendu participant de la nature divine*², selon la déclaration de l'Écriture , et que l'essence de ce Dieu est la charité ; comment se pourrait-il que la charité n'habitât pas chez le fidèle , et ne fît pas aussi la base de son caractère moral? Comment le chrétien ne deviendrait-il pas charité , étant sans cesse en communion avec le Dieu qui est charité? Comment ne ferait-il pas découler sur ses semblables une partie de cette charité que Dieu fait découler sans cesse sur lui-même? Comment l'injustice , l'aigreur , la division , l'inimitié , la vengeance pourraient-elles trouver place chez le chrétien , alors que lui-même ne connaît en Dieu que charité, miséricorde, patience, pardon, et qu'il est sans cesse l'objet de ces dispositions divines , comme aussi il en a besoin sans cesse? Oh! encore une fois , ceci serait absurde , ce serait une monstruosité morale ; aussi , l'absence seule de la charité chez celui qui se dirait chrétien , prouverait suffisamment qu'il n'est point à Jésus-Christ : *Si quelqu'un n'a point l'Esprit de Christ , celui-là n'est point à lui*³. *A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples , si vous avez de l'amour les uns pour*

¹ I. Jean IV. 16. ² II. Pierre I. 4. ³ Rom. VIII. 9.

*les autres ; que comme je vous ai aimés, vous vous aimiez aussi les uns les autres. Nous avons connu et nous avons cru la charité que Dieu a pour nous. Dieu est charité ; et celui qui demeure dans la charité, demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui*¹.

— Oui, Mes Frères, et ce dernier passage résumant tout sur ce sujet, fait voir toute la réalité et la solidité du caractère chrétien. Le chrétien, dit l'Écriture, *a connu pour lui-même, et il a cru la charité que Dieu a pour lui ; il est donc excité à marcher dans la charité, à l'exemple de Jésus-Christ, qui l'a aimé, et qui s'est donné lui-même pour lui*². Le Dieu qui est charité habite, par son Esprit, dans le chrétien ; et cet Esprit, qui est tout amour, y produit essentiellement cet amour ou cette charité céleste.

C'est donc enfin l'Esprit de Jésus-Christ qui consume pleinement cette œuvre dans le cœur de ses disciples. *Nous avons appris*, disent les Apôtres, écrivant aux Eglises, *quelle est la charité que vous avez par le Saint-Esprit. Le fruit de l'Esprit, c'est la charité*³. C'est l'Esprit de Christ qui agit efficacement dans ce cœur de l'homme qui, de son propre fonds, n'est qu'égoïsme et injustice, n'est qu'amour-propre, vanité, aigreur, ressentiment et vengeance ; c'est lui-même qui place dans ce cœur les dispositions toutes contraires, fruits de la charité : l'humili-

¹ I. Jean IV. 16. ² Ephés. V. 2. ³ Col. I. 8. Gal. V. 22.

lité, la douceur, le support, le pardon, l'amour du prochain et de ce qui convient à ses intérêts. Ces dispositions du vieil homme, disions-nous dans notre premier discours, sont la véritable fièvre de l'ame; elles sont comme la mer tourmentée par la tempête. Mais celui qui guérit la fièvre de la belle-mère de Pierre, sait aussi guérir cette fièvre morale; celui qui a puissance sur les flots courroucés de la mer de Tibériade pour les apaiser, a aussi puissance sur le cœur humain pour y produire ces dispositions toutes pacifiques, bienveillantes et aimables.

Voilà donc, Mes chers auditeurs, par quels moyens adorables et parfaitement assurés, le Seigneur a voulu réaliser ce plan sublime qu'il avait conçu pour le bonheur du monde. — Maintenant, interrogeons l'expérience, et voyons si ce but n'est pas véritablement accompli dans l'Eglise du Sauveur. Ici, du reste, nous pouvons être forts brefs; car, après ce que nous venons de dire, nos esprits doivent être suffisamment préparés à comprendre et à accepter les faits dont nous allons parler.

Nous ne pouvons mieux faire ici que de prendre à son commencement cette Eglise, ou cette société nouvelle, que Jésus est venu former sur la terre. Le jour donc de la Pentecôte, où les Apôtres commencent, sous l'influence de l'Esprit-Saint, l'œuvre de la formation de ce peuple nouveau, en peu de jours, vous le savez, Mes Frères, plusieurs

milliers de personnes converties font partie de ce peuple qui , chaque jour , s'accroît rapidement. — Eh bien ! quel aspect moral nous présente cette société appelée l'Eglise ? Ici , laissons parler l'Écriture elle-même ; car ce serait faire outrage à la Parole du Seigneur , que de chercher une autre peinture que celle qu'elle a daigné nous donner elle-même. Écoutons bien cette Parole : *Or , la multitude de ceux qui croyaient n'était qu'un cœur et qu'une ame ; et nul ne disait , d'aucune des choses qu'il possédait , qu'elle fût à lui , mais toutes choses étaient communes entre eux¹. Et ils vendaient leurs possessions et leurs biens , et les distribuaient à tous , selon que chacun en avait besoin. Et tous les jours , ils persévéraient , tous d'un accord , dans le temple ; et , rompant le pain de maison en maison , ils prenaient leurs repas avec joie et simplicité de cœur , louant Dieu et se rendant agréables à tout le peuple². Voilà le début de l'Eglise. Je le demande , Mes Frères , quel plus touchant , quel plus beau spectacle peut présenter une grande réunion d'hommes , qui forme déjà tout un peuple ! Ne voyez-vous pas là réalisé le plan du Sauveur ? Ne voyez-vous pas là la charité avec tous ses fruits ? Ne voyez-vous pas cette charité , non-seulement ne faisant aucune injustice au prochain , mais encore partageant son pain , ses biens temporels avec celui qui*

¹ Act. IV. 32. ² Act. II. 45. 47.

est dans la nécessité ? Ne voyez-vous pas qu'il n'y a plus ici cet esprit de division et d'hostilité , cette aigreur , cette haine , cette vengeance , tous ces sentimens malfaisans qui sont dans le monde , mais que ce sont des sentimens bienveillans et affectueux ; c'est une véritable et douce union des cœurs : *Ils ne font tous qu'un cœur et qu'une ame* , dit l'Écriture ; et ainsi est accompli le souhait et le plan de Jésus : *Que tous soient un , ô Père , comme tu es en moi , et moi en toi ; qu'eux aussi soient un en nous , et que le monde croie que c'est toi qui m'as envoyé* ¹ !

Voulez-vous voir ensuite , dans la primitive Église , les chrétiens agissant envers leurs ennemis , envers les méchans ? L'occasion ne va pas tarder à s'en présenter , et bien significative. Voici un des disciples de Christ , Etienne , qui annonce aux principaux des Juifs le conseil de Dieu , selon les Écritures. En retour de sa charité et de sa fidélité , il voit cette assemblée furieuse se jeter sur lui , le tirer hors de la ville , et se mettre à le lapider. Etienne , sous les coups de ses ennemis , fait paraître toujours la même charité ; ses dernières paroles sont des paroles de pardon : *Seigneur* , s'écrie-t-il , *ne leur impute point ce péché* ² , et il expire en priant pour ses bourreaux , comme Jésus avait aussi prié pour les siens. *Marchez dans la charité , à l'exemple de Christ qui nous a aimés* ³ .

¹ Jean XVII. 21. ² Act. VII. 60. ³ Ephés. V. 2.

A ce témoignage des Saints-Livres, le plus puissant, sans doute, puisque c'est le témoignage de Dieu, vient encore se joindre celui des païens eux-mêmes; et ce témoignage ne pouvant être suspect pour personne, devient, par conséquent, une haute confirmation du tableau présenté par l'Écriture. Plus de trois cents ans après le berceau de l'Église, les païens, l'empereur Julien l'apostat étaient frappés de ces sentimens de bienveillance, de support, de charité, qui distinguaient les chrétiens des autres hommes. « Voyez, s'écriait-on, comme ils s'aiment! » Ce malheureux empereur, qui s'était pris de haine contre le christianisme dans lequel il avait été élevé, et qui faisait tous ses efforts pour le détruire, excitait les prêtres païens à imiter les vertus des chrétiens, comme le moyen le plus assuré de relever le paganisme s'écroulant. Faites comme eux, leur disait Julien, pratiquez leurs vertus; « voyez comme ils s'aiment, voyez comme ils s'aiment! » — *A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.*

Mais l'œuvre de Jésus-Christ n'a-t-elle été accomplie que dans la primitive Église? De nos jours, n'y voit-on rien de semblable? Oui, sans doute, Mes Frères. *L'œuvre du Rocher est parfaite*¹; le conseil du Seigneur subsiste d'âge en âge. Ce que l'on

¹ Deut. XXXII. 4.

vit dans la primitive Eglise se voit encore de nos jours , *puisque Jésus est toujours avec elle jusqu'à la fin des siècles*¹. De nos jours , la charité exerce cette même douce influence ; elle embrasse le monde entier dans ses célestes affections. C'est elle qui presse les pas de tant de fidèles serviteurs de Christ , pour aller retirer les peuples les plus barbares et les plus reculés , de leur idolâtrie et de leur ombre de mort. C'est elle dont la douce chaîne s'étendant avec les distances , unit les disciples de Christ aux deux bouts de la terre. Lorsque sur les rivages les plus lointains , un païen vient à se convertir , c'est elle qui fait tressaillir de joie le chrétien des climats les plus opposés , comme les Anges en tressaillent dans le Ciel. — De nos jours , Mes Frères , la charité assemble les disciples de Christ en réunions pieuses , pour y goûter , eux aussi , leurs plaisirs , les plaisirs des Anges ; mais on ne les voit pas , comme les hommes , réunis au nom des plaisirs du monde , se diviser , se haïr , ou se battre même au nom de ces mêmes plaisirs. De nos jours , les chrétiens se visitent ; mais quand quelqu'un d'entre eux vient à se retirer , on ne voit pas aussitôt la moquerie , la maligne médisance , se faire une proie de sa personne , comme dans les fréquentations des gens du siècle. De nos jours , les chrétiens se donnent des témoignages extérieurs d'affection et de bienveillance ;

¹ Matth. XXVIII. 20.

mais ce ne sont point de vaines paroles, des formes mensongères comme dans le monde. Chez les chrétiens, le cœur embrasse, avec les bras, le cœur parle, avec la bouche; la bienveillance, l'expression de la sympathie est dans les actions, et non pas seulement dans les paroles. En un mot, de nos jours, partout où l'Évangile, prêché fidèlement, remue salutairement les hommes et pénètre dans les cœurs, partout aussi la charité y établit son doux empire, y produit les mêmes effets, soit entre les chrétiens, soit envers ceux de dehors; partout on trouve à répéter ce mot célèbre des païens: Voyez comme ils s'aiment! Partout l'on voit l'œuvre de Christ accomplie, non moins que dans la primitive Église.

Maintenant, que me reste-t-il à dire, en finissant, sur ce grand sujet? Je me sens pressé ici de m'adresser d'abord aux chrétiens eux-mêmes. Vous qui êtes devenus les disciples de Christ, vous en qui il a accompli son œuvre céleste, sachez que nous ne connaissons pas en général, et, surtout, que nous ne pratiquons pas cette charité dans toute sa beauté et dans toute son étendue. Hélas! combien sont encore reculés un trop grand nombre de chrétiens dans l'exercice de cette aimable charité, soit envers les gens du monde, soit même envers leurs propres frères? Oh! appliquons-nous donc à la ranimer en nous, et à y faire toujours quelque nouveau progrès. Oui, chrétiens, *que la charité soit sincère*¹,

¹ Rom. XII 9.

comme nous le commande l'Écriture. N'oublions pas que c'est ici *le lien de la perfection* ; que c'est l'essence de la religion pratique , et que la foi elle-même n'a de vie que par cette charité ; sans elle , c'est un corps sans ame. Quand le corps d'Adam eut été formé par le Créateur , c'était sans doute un ouvrage admirable dans toutes ses parties ; mais enfin tant que l'esprit n'y était pas , ce n'était que comme une belle et froide statue ; il fallut que le Seigneur *soufflât dans ses narines une respiration de vie* , et ce fut alors seulement que *l'homme fut fait en ame vivante* ¹. Eh bien ! de même , Mes chers auditeurs , si vous dites avoir la foi ; c'est-à-dire , si vous recevez et professez ouvertement tous les points de la doctrine évangélique , c'est sans doute un corps moral admirable dans toutes ses parties ; mais , jusque là , ce n'est qu'une froide et belle statue ; il faut encore que le Seigneur souffle dans ce corps une respiration de vie ; et ce souffle de vie , c'est la charité émanant du Dieu qui est Charité. Ce n'est qu'à cette condition , que la foi cesse d'être morte , et que l'être moral du chrétien est vraiment fait en ame vivante. *En Jésus-Christ , ce qui sert , ce n'est pas d'être circoncis , ou de ne l'être pas , mais c'est la foi opérante par la charité ; et le but du commandement , c'est la charité qui procède d'un cœur pur , d'une bonne conscience et d'une foi sincère* ².

¹ Col. III. 14. ² Gen. III. 7. ³ Gal. V. 6. 1. Tim. I. 5.

Nourrissez-vous donc bien , chrétiens , de cette charité ; étudiez-la , méditez-la toujours davantage dans un esprit de prière , et appliquez-vous à y faire de continuel progrès ; appliquez-vous sans cesse à la pratiquer avec toujours plus d'étendue , par l'Esprit de celui qui habite en vous , et qui seul est l'auteur de cette vertu céleste.

Et vous qui êtes encore étrangers à cette vertu , et vous y êtes étrangers tant que vous ne la tenez pas de Jésus-Christ lui-même ; vous y êtes étrangers tant que vous n'avez pas , selon le témoignage de l'Écriture , *connu véritablement et cru la charité que Dieu a pour nous* , la grâce inexprimable de notre pardon et de notre rédemption en Jésus ; ô vous , dis-je , qui êtes encore étrangers à cette vertu , recherchez-la , oh ! recherchez-la soigneusement , comme une perle de grand prix. Réfléchissez , méditez beaucoup sur cette vertu ; il en vaut la peine ; c'est le plus précieux des biens pour l'homme ; c'est sa dignité ; c'est sa félicité , et celle de ses semblables. Oh ! oui , recherchez-la , cette vertu , dans la retraite et le recueillement. PRIEZ , PRIEZ beaucoup pour trouver auprès du Seigneur , et posséder un tel trésor. C'est cette charité qui changera votre sort , et qui , faisant entrer dans votre cœur des sentimens affectueux , bienveillans , pacifiques , embellira votre existence , et vous fera trouver douce et agréable la vie. — Oh ! puisse-t-elle , cette charité , se communiquer de proche en proche ; et gagner tous

les cœurs ! Quand son empire sera universellement répandu et affermi sur la terre par l'effusion de l'Esprit du Seigneur, alors *le mystère de Dieu sera accompli*¹; alors véritablement son règne sera venu, et il n'y aura plus rien, non, plus rien à souhaiter pour les hommes. — Oh ! que Dieu veuille donc l'établir profondément, cette vertu, dans nos propres cœurs et dans le cœur de tous nos semblables ! Amen !

LE SOUHAIT DU PASTEUR.

« La grâce et la paix vous soient données de la part de Dieu le père, et du Seigneur Jésus-Christ. (Ephés. I. 2.) »

Mes Frères, une coutume, aussi ancienne qu'intéressante, appelle aujourd'hui les hommes à former des vœux pour le bonheur les uns des autres. Plusieurs de ces vœux sont louables et sincères. Ah ! sans doute, parens et amis chrétiens, ce sont vos cœurs émus par une vraie affection, qui ont souhaité, ce matin, une année heureuse à vos enfans et à vos amis que vous serriez dans vos bras.

Mais à côté de ces manifestations si touchantes de

¹ Apoc. X. 7.

l'amour et de l'amitié , oh ! qu'il est pénible de penser à cette masse d'autres souhaits qui n'ont leur source que dans l'habitude , la légèreté , ou l'égoïsme ! Qu'il est affligeant d'être obligé de croire qu'il y a eu des vindicatifs et des hypocrites qui ont proféré des paroles de bénédiction , tandis qu'ils maudissaient dans leur cœur ! Qu'il est triste de ne voir souhaiter généralement que la fortune et les avantages éphémères de la vie présente ; on demande pour le corps , pour le temps , *pour la demeure terrestre qui doit être détruite* , et rien , presque rien pour l'ame immortelle , pour l'éternité redoutable , et pour l'acquisition *de cette maison éternelle , réservée dans les Cieux pour nous* ¹ ; en un mot , rien pour la gloire de ce grand Dieu qui comble les hommes de ses bienfaits *dans la providence et dans la rédemption*. Que résulte-t-il de cette conduite ? Que ces vœux charnels , formés pour obtenir le bonheur , ne font que le ravir ; ce sont des fleurs qui cachent des serpens ; des coupes d'or pleines de poison.

Je viens former pour vous , Mes Frères , un souhait plus capable de vous rendre heureux , plus digne de créatures intelligentes , destinées à l'immortalité ; et plus propre à glorifier le Seigneur. J'élève mes regards , mes mains , et mon cœur vers *l'auteur de toute grâce excellente , de tout don parfait* , pour lui demander , avec toute la charité dont je suis capable ,

¹ II. Cor. V. 4.

qu'il vous donne le sentiment profond de vos misères morales ; des forces puissantes, énergiques pour briser vos liens d'incrédulité ; vous attacher au Sauveur des pécheurs, vous rendre dignes du titre glorieux et indélébile d'enfans, d'élus du Seigneur, et vous remplir des joies pures, du bonheur éternel des Cieux ; en deux mots, mon souhait, mon ardent désir, est *que la grâce et la paix vous soient données de la part de Dieu le Père, et de Jésus-Christ Notre-Seigneur.*

Remarquez, Mes Frères, que je parle, non *des* grâces, mais *de la* grâce. Les grâces sont l'assemblage de tous les bienfaits de Dieu ; la grâce est un bienfait particulier ; c'est un principe régénérateur qui, saisissant l'homme, le renouvelle, le sanctifie, et ne le laisse qu'après l'avoir couronné de gloire immortelle dans les Cieux. La paix est un de ses effets.

1. Rechercher la *source* de cette grâce ;

2. Examiner ce qu'elle renferme en elle-même, et ce qu'elle opère en l'homme ;

3. Dépeindre enfin, la paix qui est un de ses plus doux fruits, tel est l'objet de ce discours.

1. *Quelle est la source de la grâce ?* Une grâce est un bienfait accordé à quelqu'un, sans qu'il l'ait mérité : elle suppose un offensé généreux qui veut se réconcilier avec son offenseur. Ici l'homme est l'offenseur, Dieu est l'offensé : la grâce vient donc de Dieu *qui ne veut point la mort du pécheur* ; aussi est-il appelé *le Père* des miséricordes, le Père des lumières, de qui *procède* toute grâce excellente ; et nous pou-

vons dire avec notre texte , que la grâce vous soit donnée de la *part* de Dieu notre *Père*.

Mais comment *le Père de gloire* a-t-il pu accomplir son dessein de faire grâce aux pécheurs? Il est souverainement libre , sans doute , mais ne comprenez-vous pas aussi, Mes Frères, que si son amour criait grâce, sa justice criait vengeance? Ah! les forfaits de l'homme avaient *travaillé Dieu* ¹, comme s'exprime Esaïe. Les exigences inflexibles de la justice éternelle devaient donc être satisfaite; l'ordre moral de l'univers et les sentences de malédiction prononcées d'avance par l'Éternel sur les infracteurs de ses lois, le voulaient ainsi; autrement, cette partie de la Parole divine n'aurait été qu'un mensonge. C'est cette vérité révélée au peuple d'Israël, et agissant par tradition, ou par l'action divine sur la conscience des autres peuples, qui nous fait voir de siècle en siècle, jusqu'à l'origine du monde, les hommes occupés d'expiations dans le but d'apaiser la divinité, ce sentiment universel faisant connaître à chacun que *sans effusion de sang, il n'y a point de rémission des péchés* ²; mais *Dieu ne voulait plus de sacrifices qui ne pouvaient effacer les péchés*; destinés seulement à *présfigurer* un autre sacrifice étrange, mystérieux, inouï, ils furent enfin abolis; et *Jésus dit: Me voici, ô Dieu, je viens faire ta volonté* ³ et *Dieu a fait venir l'iniquité de nous tous sur Christ qui l'a portée en*

¹ Esaïe XLIII. ² Hébr. IX. 22. ³ Hébr. X.

son corps sur le bois ¹, où il a été frappé de Dieu ² et a reçu le châtiment que nos iniquités méritaient ; *s'étant, ainsi, offert lui-même en sacrifice pour abolir le péché* ³, il réconcilie le pécheur avec Dieu, par sa mort ; *ayant fait la paix par le sang de sa croix* ⁴. Il a accompli toute justice ⁵ par une obéissance et une expiation parfaites ⁶ ; en lui la justice et la paix se sont embrassées ⁷ et se sont répandues en grâce, en tous et sur tous ceux qui croient ⁸. Jésus est ainsi à son tour l'auteur du salut éternel ⁹ : la loi a été donnée par Moïse, mais la grâce est venue par Jésus-Christ ¹⁰, et nous pouvons dire encore avec notre texte : la grâce vous soit donnée de la part de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Cependant l'homme qui ne peut pas lui-même se soumettre à la loi de Dieu, car elle lui semble une folie ¹¹ est incapable de saisir, par la main de la foi, la grâce en Jésus-Christ. C'est le Saint-Esprit qui prend ce qui est à Christ et l'annonce aux hommes ¹², en leur donnant la foi ¹³. C'est lui qui leur fait connaître les choses de Dieu ¹⁴, aussi est-il appelé l'Esprit de la grâce ¹⁵, et cette grâce nous est-elle offerte dans les paroles de l'institution du baptême au nom du St-Esprit ; nous pouvons donc dire encore avec saint

¹ I. Pierre II. 24. ² Esaïe LIII. ³ Hébr. IX. 26. ⁴ Col. I. 20. ⁵ Mathieu III. 15. ⁶ Rom. V. 19. Philip. XI. 8. Hébr. IX. 15. ⁷ Ps. 85. 12. ⁸ Rom. III. 22. ⁹ Hébr. V. 9. ¹⁰ Jean I. 17. ¹¹ I. Cor. II. 14. ¹² Jean XVI. 15. ¹³ I. Cor. XII. 9. ¹⁴ I. Cor. II. 12. ¹⁵ Zachar. XII. 10.

Jean¹ : *La grâce vous soit donnée de la part des sept esprits de Dieu, envoyés par toute la terre*².

Néanmoins, et je vous prie, Mes Frères, d'y bien faire attention, l'Écriture appelle tout particulièrement le regard du pécheur sur Jésus-Christ. Elle nous représente Dieu le Père *donnant tout jugement au Fils*³, posant l'empire sur ses épaules⁴, ordonnant à tous les Anges de l'adorer⁵ et à tout ce qui est dans les Cieux et sur la terre de fléchir le genou devant lui⁶. C'est vers Jésus qu'il tire les pécheurs⁷, en se renfermant lui-même dans les profondeurs de l'essence divine, où il habite une lumière inaccessible⁸ et dit aux hommes, en leur montrant Jésus : *C'est ici mon Fils bien-aimé, écoutez-le*⁹. Le Saint-Esprit se voile aussi sous des mystères insondables ; il s'efface pour n'être que le *consolateur* ; le distributeur des grâces de Jésus ; l'agent secret des prières et des soupirs du pécheur.

Mais Jésus se présente sur le premier plan de ce mystérieux tableau, et là, ce Fils chéri que Dieu dit *d'écouter*, ne craint pas de s'écrier : *Tout pouvoir m'est donné dans les Cieux et sur la terre*¹⁰, celui qui a le Fils a aussi le Père ; celui qui n'a point le Fils n'a point le Père ; *hors de moi vous ne pouvez rien faire*¹¹, je suis la porte ; celui qui veut entrer par un autre endroit est un larron et un voleur ; je donne la

¹ Apoc. I. 4. ² Apoc. V. 6. ³ Jean V. 22. ⁴ Esaïe IX. 5. ⁵ Hébr. I. 6.

⁶ Philip. II. 10. ⁷ Jean VI. 44. ⁸ I. Timoth. 6. 16. ⁹ Math. XVII. 5.

¹⁰ Math. XXVIII. 18. ¹¹ I. Jean II. 23. ¹² Jean XV. 5.

vie éternelle¹ ; nul ne va au Père que par moi². C'est ici la volonté de celui qui m'a envoyé, que quiconque contemple le Fils, et croit en lui, ait la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour³. Vous tous les bouts de la terre regardez vers moi⁴, venez à moi vous tous⁵. Pécheur ! c'est du sommet de Golgotha que Jésus t'appelle. Là, est cette fontaine ouverte pour le péché et la souillure⁶ ; là, est le sanctuaire d'où sort le torrent sur les bords duquel croissent des arbres dont le feuillage ne se flétrit point et qui portent toujours des fruits⁷ ; car ces eaux vives coulent en été et en hiver⁸, et arrosent le désert et le lieu solitaire, les réjouissent et les font fleurir comme la rose⁹. Elles jaillissent des pieds, des mains percées, des flancs déchirés de Jésus-Christ sur la croix ; c'est là qu'il faut que tu adores, en esprit et en vérité, la grande victime immolée pour tes forfaits ; c'est là qu'à genoux, avec repentir et foi, tu dois contempler ton Sauveur, mettre ton fardeau à ses pieds et lui dire : Je ne veux, ô mon Dieu, me glorifier qu'en ta croix¹⁰ ; je ne veux connaître que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié¹¹, à quel autre vais-je qu'à toi, Seigneur, tu as les paroles de la vie éternelle¹² : Jésus crucifié, voilà la source de la grâce.

2. Que renferme cette grâce ? qu'opère-t-elle en

¹ Jean X. 7. 8. 28. ² Jean 14. 6. ³ Jean VI. 40. ⁴ Esaïe 45. 22. ⁵ Math. XI. 28. ⁶ Zach. 13. 1. ⁷ Ezéch. 47. 12. ⁸ Zach. 14. 8. ⁹ Esaïe 35. 1. 6.

¹⁰ Gal. 6. 14. ¹¹ I. Cor. 2. 2. ¹² Jean 6. 68.

l'homme ? Elle renferme d'abord le *pardon des péchés* qui opère un *renouvellement* en celui qui le reçoit. Pour que vous compreniez bien ce pardon et ce renouvellement, laissez-moi vous dépeindre l'état de l'homme sans pardon, c'est-à-dire, de tout homme, sans exception, avant d'être converti à Christ. Cet homme est sous l'empire du péché qui est la source de tous les maux ; il est placé dans le chemin de la perdition ; le Ciel est fermé sur sa tête ; l'enfer est au bout de sa carrière ; le monde, Satan et ses passions sont ses amis chéris ; ils sèment, autour de lui, des plaisirs charnels, des joies impurs, des avantages mensongers qui ne sont que des illusions cruelles et fatales mais qu'ils font apparaître à ses yeux comme des réalités ; Ils remplissent son cœur de *convoitises charnelles, qui font la guerre à son âme*¹, d'*inimitié contre Dieu*², de mépris pour l'Évangile, et surtout pour sa partie essentielle, *la parole de la croix*³. Ils suscitent dans sa tête des raisonnemens faux et impies qui lui plaisent, et lui semblent vrais, parce qu'ils sont en harmonie avec ses mauvaises inclinations. Suivi de ce triste cortège, il marche, il avance, se croyant libre et en paix. Demander à Dieu sa délivrance, semble une folie à ce pauvre aveugle qui ne voit pas sa chaîne ; reconnaît-il, trouve-t-il quelquefois à propos de reconnaître qu'il existe une immortalité bienheureuse ? Il se persuade promptement

¹ I. Pierre 2 11. ² Jacq. 4. 4. ³ I. Cor. I. 18.

qu'il en est digne, ayant la hardiesse et la sottise de poser lui-même les conditions qui, selon lui, obligeront, contraindront le Créateur, sous peine d'injustice, à le recevoir dans ce glorieux séjour. Ainsi vit cet esclave orgueilleux et insensé, tandis qu'il *est menacé d'une ruine subite*, d'une chute effroyable dans l'abîme sans espoir, où tombent les ennemis de Jéhovah. Oh ! il n'y a point de malheurs, point de déchiremens d'ame, point de grincemens de dents semblables aux malheurs, aux déchiremens, aux grincemens qui vont assaillir et briser ce criminel, s'il est frappé, impénitent, par l'Ange de la mort, qui sera pour lui le roi des épouvantemens. Oh ! Mes Frères, je me hâte de vous offrir un tableau où se trouve la réparation de ces malheurs, pour tout homme qui incline son oreille et son cœur à la voix de l'Evangile ; je me hâte de vous parler du pardon des péchés, et du renouvellement qu'il opère.

Le pardon des péchés ! C'est, au nom de Jésus-Christ, l'offre faite au pécheur, quel qu'il soit, d'une *rémission* complète, d'un *oubli* entier, d'une *purification* parfaite, d'une *délivrance* totale du péché. Dieu donne *la rémission des péchés par le sang de Jésus-Christ* ¹ ; *il efface nos péchés, et ne s'en souvient plus* ². *Le sang de son Fils Jésus-Christ nous purifie de tout péché ; il est fidèle et juste pour nous délivrer de toute iniquité* ³, ce qui fait dire aux Apôtres qui

¹ Col. I. 14. ² Esaïe 43. 27. ³ I. Jean I. 7. 9.

avaient obtenu la grâce : « Dieu nous a pardonné toutes nos offenses ¹. » Avec ce pardon, enfin, on est regardé par le Seigneur, comme si l'on était sans péché; comme si jamais on ne l'avait commis; car, chose étrange ! il ne le met pas sur le compte du pécheur, *il ne le lui impute point* ². *S'il était rouge comme le cramoisi, il est devenu blanc comme la neige* ³.

Oh ! vous comprenez déjà, Mes bien-aimés Frères, quel *renouveau*, quel changement ce pardon opère en celui qui le saisit en Christ par la main de la foi ! Il se dépouille du péché ! Mais le péché n'était-il pas ce qui le retenait *sous la puissance du prince des ténèbres* ⁴ ? le rendait ennemi de Dieu ? le plaçait dans le chemin de la perdition ? Cette cause étant enlevée, le croyant est donc délivré de l'esclavage du péché; il devient l'ami, *l'enfant de Dieu par la foi* ⁵, placé dans le chemin du ciel. Oui, le ciel est ouvert devant lui; et dans un brillant lointain, sa foi lui fait entrevoir la couronne de gloire dans la main de Christ qui l'appelle. Il tourne dès lors le dos à celui qui se trouve encore dans l'autre voie; car sa position est l'effet d'un *retour*, c'est une *conversion*. Il ne peut plus apercevoir les objets sous le même point de vue que celui-là. Ce sont deux hommes qui ne peuvent plus s'entendre en fait de religion, de conduite; de bonheur; l'un *est mort dans ses fau-*

¹ Col. 2. 13. , II. Cor. 5. 19. ² Esaïe I. 18. ³ Ephés. 2. 2. ⁴ Gal. 3. 26.

tes , gissant dans l'incrédulité : c'est l'homme irrégénéré ; l'autre est vivifié² debout par la foi³ ; c'est l'homme renouvelé en Christ⁴. Oh ! nous pouvons déjà joindre nos voix à celle du chantre d'Israël , et dire : *Bienheureux sont ceux dont les iniquités sont pardonnées, et dont les péchés sont couverts ! Bienheureux est l'homme à qui le Seigneur n'impute point son péché*⁵.

Mais Dieu ne veut pas seulement le pardon pour le passé , il veut la sainteté pour l'avenir ; et après nous avoir donné son Fils pour effacer nos transgressions , il nous donne son Saint-Esprit pour nous sanctifier.

Le don du Saint-Esprit : voilà ce qui complète la grâce. C'est le Saint-Esprit qui revêt et fortifie le pécheur pardonné. Mais remarquons , d'abord , que le don du Saint-Esprit ne consiste pas seulement dans son influence ou son secours. Cette influence , a eu lieu , du dehors au dedans de l'homme , depuis Adam jusqu'au jour de la Pentecôte ; alors , s'y joignit un effet plus mystérieux encore. Les prophètes avaient annoncé que les jours viendraient où *Dieu répandrait son Esprit sur toute chair ; sur ses serviteurs et sur ses servantes*⁶ , et Jésus avait promis le Saint-Esprit à ses Disciples ; *celui qui croira en moi*, dit-il , *des fleuves d'eau vive jailliront de son sein* ; et ajoute l'évangéliste , *il disait cela de l'Esprit que de*

¹ Ephés. 2. 4. ² Col. 2. 13. ³ Rom. 4. 20. ⁴ 2. Cor. 5. 17. ⁵ Ps. 32.

⁶ Joël 2. 28.

vaient recevoir ceux qui croyaient en lui; car le Saint-Esprit n'était pas encore donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié¹. Il est évident que ces prophéties annoncent quelque chose de plus que l'influence extérieure de Dieu sur l'homme par le Saint-Esprit; car autrement il en faudrait conclure que cette influence n'existait pas avant la glorification de Jésus, puisque l'action divine marquée par ces prophéties ne doit avoir lieu qu'après cette glorification; mais en admettant que cette influence n'existait pas, on renverse le dogme d'une providence divine et les Ecritures qui prétendent le contraire. *Les saints hommes de Dieu, de l'ancienne alliance, étant poussés par le Saint-Esprit, ont parlé: Tu leur donnas (aux Juifs) ton bon Esprit pour les rendre sages*². Ces deux passages prouvent assez l'influence du Saint-Esprit avant la glorification de Jésus-Christ. Il y a donc eu une action divine avant le jour de la Pentecôte; et depuis ce jour à jamais mémorable, il y a donc eu quelque chose de plus encore. En effet, il était prédit que Dieu mettrait son Esprit *au-dedans* de l'homme³, et le Seigneur avait annoncé aux siens, que bientôt le Saint-Esprit, qui demeurait *avec eux*, serait *en eux*⁴. Cela s'accomplit le jour de la Pentecôte. Les Apôtres viennent de recevoir cet Esprit, *il habite en eux*⁵, et ils annoncent aussitôt à des multitudes innombrables de beaucoup de nations di-

¹ Jean 7. 39. — Pierre 1. 21. — Néhémie 9. 30. — Zech. 36.

² Jean 14. — 1. 4. 8.

verses, ce don nouveau qu'ils déclarent être offert à eux, à leurs enfans, et à ceux qui sont loin, s'ils se convertissent. Ainsi, l'influence du Saint-Esprit sur l'homme agit d'abord pour le convaincre de péché¹, ce qui produit la repentance; ensuite pour donner la foi, avec laquelle le repentant saisit la promesse du pardon en Christ; et après ces opérations, le Saint-Esprit entre lui-même dans le cœur du pardonné², et il y fait son habitation; c'est ce qui fait dire à saint Paul : Avez-vous reçu le Saint-Esprit lorsque vous avez cru³? Si quelqu'un n'a point l'Esprit de Christ, celui-là n'est point à lui⁴; ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu HABITE EN VOUS⁵? O vérité étrange! inexplicable! mais nécessaire⁶! O vérité qui place la Bible en tête, et infiniment au-dessus des productions humaines; en mettant ainsi dans le cœur, dans ce principe d'actions, une force qui le soumet au Christ, et à ses lois sévères et pures! Jamais les sages de la terre n'ont pu ni ne pourront communiquer une semblable force à leurs adeptes; trente siècles d'expérience leur crient assez haut, que, sans elle, leurs théories morales sont vaines et viendront toujours se briser contre les résistances puissantes du cœur humain. Ah! ne serait-ce pas leur impuissance et leur dépit qui les poussent à appeler folie, cette sagesse de l'Évangile?

C'est cet Esprit qui reret le pardonné des vête-

¹ Jean 16. 6. 8. ² Gal. 4. 6. ³ Actes 19. 2. ⁴ Rom. 8. 9. ⁵ I. Cor. 3. 16.

⁶ I. Cor. 2. 10.

mens nouveaux, dont parle Zacharie¹, et dont le grand sacrificateur Jéhosuah fut recouvert, après avoir été dépouillé d'abord des vêtements sales, qui étoient ses péchés. Les vêtements nouveaux sont les mérites de Christ qui a été traité, à cause de nous, comme un pécheur, afin que nous devinssions justes devant Dieu par lui², étant la fin de la loi en justice à tout croyant³, parce qu'il a été fait pour nous sagesse, justice, sanctification et rédemption⁴. Ainsi nous trouvons en lui, non la justice qui vient de notre obéissance à la loi, mais celle qui vient de Dieu, par la foi en Christ⁵, et qui est manifestée sans la loi⁶. Ainsi, cette justice de Dieu est en tous, et sur tous ceux qui croient, et les justifie, les rend justes⁷. Ainsi, sa sainteté nous est donnée; il se sanctifie lui-même pour nous; afin que nous soyons Saints en lui qui est la vérité⁸. Ainsi, nous sommes non seulement lavés, mais justifiés et sanctifiés au nom de Jésus-Christ et par l'Esprit de notre Dieu⁹. Tous ces passages nous imputent les vertus, les mérites du Sauveur imputés au croyant indépendamment de ses propres œuvres¹⁰, et devant pour lui, cette longue robe blanche dans le sang de l'agneau¹¹, avec laquelle il entre hardiment dans la salle des noces¹². Le pardon nous ôte de l'essen, et le ferme sous nos pas; et les œuvres de Christ nous guérissent le mal, et nous

¹ Ch. 3. ² II. Cor. 5. 21. ³ Rom. 10. 4. ⁴ I. Cor. 1. 30. ⁵ Gal. 3. 9. ⁶ Rom. 3. 24. ⁷ Rom. 3. 22, 23. ⁸ Jean 17. 19. ⁹ I. Cor. 6. 11. ¹⁰ Rom. 4. 6. ¹¹ Apoc. 7. ¹² 9. et 14. ¹³ Math. 22. 11.

y transportent ; *nos œuvres nous suivent* ; celles de Jésus nous dévancent. Mais il est clair qu'il faut la connaissance de ces choses de Dieu et la foi pour en acquérir les effets ; le Saint-Esprit nous donne l'une et l'autre , et opère ainsi en nous , ce que l'Écriture appelle *revêtir Jésus-Christ* ³. Mon Dieu , que tes œuvres sont belles ! que tu te rends admirable en tes Saints ⁴, de quel profond abaissement tu les tires en les pardonnant ! A quelle gloire tu les élèves en leur donnant ces vêtements éclatans et purs qui sont leurs justices ⁵ ; ils sont déjà assis dans les lieux en Christ ⁶. Ils peuvent prendre rang dans les légions d'AnGES. Que dis-je ? Leur place est au-dessus des Anges. Ceux-ci ne sont que des Esprits administrateurs envoyés pour servir les élus ⁷ ; mais tes élus ne sont-ils pas tes enfans , tes héritiers ⁸ ? Mon Dieu ! que te rendront-ils donc ? tous tes bienfaits sont sur eux ! Ah ! ils doivent prendre la coupe des délivrances et t'invoquer encore ⁹.

Oui , Mes bien-aimés, Frères, ces pécheurs pardonnés, ces pécheurs revêtus de Christ, doivent encore invoquer l'Éternel, parce qu'ils ne doivent plus avoir soin de la chair pour satisfaire ses concupisces ; parce que, rachetés à grand prix, ils doivent glorifier Dieu en leur corps et leur esprit ¹⁰, se purifier

³ Apoc. 14. ⁴ 1. Cor. 2. 12. ⁵ Rom. 13. 14. ⁶ II. Tess. 1. 10. ⁷ Apoc. 19. 8. ⁸ Ephés. 2. 6. ⁹ Hébr. 1. 14. ¹⁰ Rom. 8. 17. ¹¹ Ps. 146. 12. ¹² I. Cor. 1. 20.

*fier comme Dieu est pur*¹, *fuir même l'apparence du mal*²; suivre le chemin des bonnes œuvres; *ils ont été créés en Jésus-Christ pour cela*³. Qui pourrait supposer que ce n'est pas le plus vif, le plus cher désir de leur ame? Quoi! n'est-ce pas une conversion, une régénération, une résurrection qui s'est opérée en eux? Leurs pensées, leurs sentimens, leurs penchans n'ont-ils pas éprouvé une révolution complète? n'ont-ils pas versé des pleurs amers avec Pierre repentant, et ensuite été inondés de joie avec le même Apôtre, sur la sainte montagne? N'ont-ils pas compris que cette grâce immense venait de Christ en croix, et que c'étaient leurs forfaits qui avaient navré *cet homme de douleur*, percé ses mains, ensanglanté son visage? Oh! s'ils n'ont pas vu et senti ces choses, ils peuvent être des théologiens, des docteurs en Israel, mais ils ne sont pas croyans. Le croyant a contemplé, a senti l'amour de Christ, et *il s'ensevelit avec lui en sa mort par le baptême du Saint-Esprit, pour marcher en vie nouvelle*⁴.

C'est alors qu'il a besoin de forces. Eh quoi! Serait-ce maintenant que le Saint-Esprit lui manquerait? — Les hommes laissent souvent leurs œuvres imparfaites; — Dieu, jamais; *celui qui a commencé l'œuvre l'achève*. Pour persévérer jusqu'à la fin, il faut la vigilance et la prière. Le chrétien veille et prie par le Saint-Esprit⁵, qui le *soulage dans ses*

¹ I. Jean 3. 3. ² I. Tess. 5. 22. ³ Ephés. 2. 10. ⁴ Rom. 6. 4. ⁵ Eph. 6. 18.

faiblesses et lui inspire ces supplications qui ne sont souvent que des *soupirs inexprimables*¹, mais qui montent jusqu'au trône de Dieu, et en attirent de continuels messagers qui le fortifient et lui disent comme à Daniel : *Fortifie-toi, renforce-toi, Fils de l'homme*²; de là lui viennent toutes les armes de Dieu : le casque du salut, la cuirasse de la justice, le bouclier de la foi, l'épée de l'esprit³. Ainsi fortifié puissamment par le Saint-Esprit⁴, ayant pour escorte les Anges qui campent autour de lui pour le garantir⁵, il marche vers la gloire, l'honneur et l'immortalité⁶, chantant en chemin le cantique de l'Agneau qui s'immola pour le rendre heureux. Hélas! captif quelquefois au milieu des séductions de cette terre étrangère, il suspend sa harpe au saule du rivage et verse des pleurs⁷; il cesse de veiller, de prier, et le voilà errant dans les vastes sentiers du doute, inquiet, angoussé; mais si le juste a des maux en grand nombre, le Seigneur le délivre de tous⁸; s'il tombe, il n'est pas entièrement abattu; car le Seigneur lui tient la main⁹. Il ne permet pas qu'il soit tenté au dessus de ses forces¹⁰. Il le garde par sa puissance¹¹ et le sanctifie lui-même parfaitement¹². Ainsi, le chrétien abonde en espérance par la puissance du Saint-Esprit; et cette espérance ne le confond point; parce que l'assurance de l'amour de

¹ Rom. 8. 26. ² Dan. 10. 19. ³ Eph. 6. 11 à 18. ⁴ Eph. 3. 16. ⁵ Ps. 34. 7. ⁶ Rom. 2. 7. ⁷ Ps. 137. ⁸ Ps. 34. 20. ⁹ Ps. 37. 24. ¹⁰ I. Cor. 10. 13. ¹¹ I. Pierre 1. 5. ¹² I. Tess. 5. 23.

Dieu est répandue en son cœur par cet Esprit qui lui est donné ¹, par lequel il garde le dépôt de sa foi ², et est scellé pour le jour de la rédemption ³; ainsi le Saint-Esprit fait toutes ces choses en lui, lui distribuant ses dons selon son bon plaisir ⁴. C'est ce qui fait dire à notre fidèle Sauveur : *Mes brebis ne périront jamais; personne ne les ravira de ma main* ⁵. Ainsi, pardon des péchés, don du Saint-Esprit, telle est la grâce; il nous reste à examiner la paix qui est un de ses plus doux fruits.

3. La paix qui vient du Saint-Esprit ⁶ est, dans le cœur, un avant-goût des éternelles délices des Cieux; c'est un calme immense, une fermeté inébranlable; une main qui se pose sur les passions; une eau vive qui en éteint le feu; une huile sainte qui adoucit les maux de l'âme. C'est un fruit de l'arbre de vie, qui est au milieu du paradis de Dieu ⁷. Son image, c'est Jésus, le prince de la paix ⁸; et en lui, chez Lazare, et devant Pilate, sur le Tabor et sur le Calvaire nous en voyons les effets. Ils sont moins forts, moins permanens; mais, dans leur nature, les mêmes chez le chrétien.

La paix de Dieu produit pour le chrétien l'assurance du salut, en centuplant les forces de la foi, d'où naît l'assurance. Tous les raisonnemens de l'incrédulité ne semblent plus que de pauvres sé-

¹ Rom. 5. 5. ² II. Tim. 4. 44. ³ Ephés. 4. 30. ⁴ I. Cor. 12. 11. ⁵ Jean 10. 28. ⁶ Gal. 5. 22. ⁷ Apoc. 2. 7. ⁸ Esaïe 9. 6.

phismes qui viennent se briser contre elle ; et ils n'obscurcissent pas plus la clarté des objets, du salut, aux yeux de la foi, que la poussière jetée par les hommes vers le soleil, n'en obscurcirait la lumière pour le firmament ; cette paix est le témoignage de la présence du Saint-Esprit dans le cœur, et par conséquent la preuve que *l'on est enfant de Dieu*¹, de *ses élus qui ne peuvent plus être séduits*².

Elle est encore une parfaite *consolation*. Avec elle, on peut *se plaire*, avec Paul, *dans les faiblesses, les opprobres, les misères, les persécutions extrêmes*³ ; avec elle, on consent volontiers à être regardé, *comme la balayure du monde et le rebut de toute la terre*⁴. Avec elle, la souffrance est adoucie, la mort perd son aiguillon. Quand *les éléments seront dissous, par l'ardeur du feu, et que les Cieux passeront avec le sifflement d'une effroyable tempête*⁵, quand le sage du siècle appelant, en vain, sur lui, le *renversement des montagnes*⁶, se fendra de terreur, lui et ses sophismes, alors le chrétien en paix, calme et humble, sur les ruines du monde, tendra les mains vers son Juge, vers Jésus qui lui a dit : *Je te donne ma paix, que ton cœur ne se trouble point, ne crains rien*⁷.

Elle est, enfin, *sanctifiante*. Oh ! comme l'ineffable douceur qu'elle fait couler en l'ame, en détache les vices, les écarte, rend pitoyables et repoussantes les joies mondaines qui en proviennent ; y remet tout

¹ Rom. 8. 14. ² Math. 24. 24. ³ 2. Cor. 12. 10. ⁴ I. Cor. 4. 13. ⁵ II. Pierre 3 10. ⁶ Luc 23 30. ⁷ Jean 14. 27.

en ordre , comme elle purifie le cœur et y nourrit l'amour de Dieu et des hommes ; et comme c'est *du cœur que viennent les pensées* ¹, les sentimens de ce cœur, purifiés, vont, dans l'esprit, se transformer en pensées généreuses, en nobles élans qui chassent la superstition aveugle, et l'odieux fanatisme, en même temps que les vains raisonnemens d'une philosophie fausement ainsi nommée, et soulevant l'ame entière vers les profondeurs des Cieux, rendent plus vastes sa vue de Dieu, la font se baisser avec les Anges sur les bords de l'abîme d'amour de Dieu en Christ ; et, dans l'admiration dont elles l'entourent quelquefois, ne lui laissent plus d'autre expression que celle-ci : gloire à Dieu ! et lui font comprendre que ce serait un bonheur inouï de pouvoir dire éternellement, dans cet état, ces seuls mots : gloire, gloire à Dieu !!

O que cette grâce et cette paix vous soient donc données à tous, Mes chers Frères, de la part de Dieu notre Père, et de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Qu'elles soient données à vous anciens du consistoire, mes chers collaborateurs, et à vous, mon bien-aimé collègue, pour votre éternel bonheur ; et pour que vous conduisiez toujours ce troupeau chéri de Dieu, *vers ce bon berger qui mène ses brebis dans des pâturages herbeux, le long des eaux paisibles ; les console dans la vallée de l'ombre de la mort, et les fait habiter dans la maison de l'Eternel* ².

¹ Math. 45. 49. ² Ps. 23.

Qu'elles vous soient aussi données, pères et mères, afin que vous compreniez et remplissiez les devoirs sacrés qui vous sont imposés envers vos enfans ; que par votre exemple et vos paroles, vous *les éleviez selon la discipline du Seigneur*¹. Oh ! quelle joie pour vous de pouvoir dire un jour : *Me voici, Seigneur, avec les enfans que tu m'as donné.*

Oh ! jeunes gens ! que la grâce et la paix vous soient données ! pour que votre génération soit l'honneur et le soutien de cette Eglise. Oh ! je vous l'assure, ces bénédictions célestes renferment, avec plénitude, un rassasiement de joies pures, assez de force et de lumière pour dissiper les illusions du jeune âge et vaincre le malin.

Grâce et paix vous soient données, pauvres, qui gagnez votre pain à la sueur de votre visage, comptant sur la bénédiction de celui qui revêt les lys des campagnes, et qui nourrit les petits du corbeau. Vous ne serez point en souci pour le lendemain, ayant appris à être contents de l'état où vous vous trouverez.

Vous, riches, rappelez-vous que vos richesses périront, votre or et vos corps tomberont en poudre. Ah ! que grâce et paix vous soient aussi données, et vous aurez un trésor dans le Ciel. Et vous emploierez vos richesses mondaines au soulagement des pauvres et à l'envoi de Bibles et de Missionnai-

¹ Ephés. 6. 4.

res aux milliers de païens qui vous les demandent en vous tendant les mains. Vous vous ferez ainsi des amis qui vous recevront dans les tabernacles éternels.

Grâce et paix sur les Eglises de France et du monde entier ; et la superstition , le fanatisme et l'incrédulité s'enfuiront. Les chrétiens ne persécuteront plus le Christ ; et la mémoire de nos aïeux ne sera plus outragée par le rejet de saintes doctrines pour le triomphe desquelles ils monterent jusque sur les bûchers. Grâce et paix sur les pasteurs , et il n'y aura plus de *mercenaires qui ne se soucient pas des brebis*¹ , plus de ces *paresseux et lâches serviteurs*² qui enfouissent leurs talens , ne disent pas au méchant qu'il mourra , et lui crient : paix , paix , tandis que la colère divine demeure , comme l'épée de Dermoclès , suspendue sur eux et leurs troupes.

Grâce et paix aux sociétés religieuses établies selon l'esprit de Christ , et aux missionnaires qui proclament sa grâce , tellement que leur champ de travail soit bientôt le monde entier ; que les chrétiens applaudissent à leur œuvre ; que chacun regarde comme une honte , comme un reniement de Christ , de ne pas travailler avec eux , afin que la terre soit bientôt couverte de la connaissance du Seigneur , comme le fond de la mer est couvert par les eaux.

Grâce et paix aux rois , aux gouverneurs , aux ma-

¹ Jean 10. 13. • Math. 25. 26.

gistrats, afin qu'ils reçoivent instruction du Christ; que sa colère ne s'embrace pas contr'eux; qu'ils ne périssent pas en un moment, mais qu'ils comprennent que leur premier devoir est d'amener les cœurs à l'obéissance de Christ, seul moyen de mener une vie paisible et tranquille.

O Père des miséricordes ! répands, au nom de Jésus-Christ, par le Saint-Esprit, la grâce et la paix sur tous les peuples de la terre, afin qu'ils répètent tous ensemble : Gloire au Père, gloire au Fils, et gloire au Saint-Esprit ! Amen !

Revêtu de ton Fils, Majesté redoutable !
 Tu vois, à tes genoux, un malheureux coupable ;
 Si tu veux me punir du mépris de ta loi,
 Il faut percer son sein pour venir jusqu'à moi.

Je ne t'expose point, pour fléchir ta vengeance,
 Les regrets de mon cœur, mes cris, ma repentance ;
 Ah ! ne regarde plus ce pécheur odieux ;
 Sur ton Fils expirant daigne tourner les yeux.

Vois-le ; ton bien-aimé, sur cette croix sanglante ;
 Vois sa douleur amère, immense, déchirante ;
 Contemple-le froissé, navré pour mes forfaits ;
 Sa mort n'est-elle pas et ma grâce et ma paix ?

Mon Dieu ! peux-tu vouloir encore punir mon crime,
 Puisque de mes péchés, Jésus est la victime ?
 Ses blessures, son sang s'unissent à sa voix ;
 Afin de te fléchir, il expire à la croix.

Feras-tu malgré lui passage à ta colère ?
Veux-tu pour te venger cesser d'être bon Père ?
Oh ! non ; je vois déjà que ton bras tout-puissant ,
Se laisse désarmer par ce sang innocent.

C'est en lui seulement que mon espoir se fonde.
Je ne trouve , en mon cœur , nul bien qui me seconde ;
Et n'ayant rien en moi qui ne soit odieux ,
A couvert de Jésus , je me montre à tes yeux

(*Extrait d'un recueil.*)

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

TABLE

DES SERMONS CONTENUS DANS CE VOLUME.

| | pages. |
|---|--------|
| L'EGLISE, seul vrai temple de la nouvelle alliance, ou les privilèges des fidèles sous l'Évangile, par CHABRAN, pasteur de l'Église réformée, à Toulouse. | 1 |
| DIEU EST AMOUR, par J. J. ROSEMANN, pasteur de l'Église réformée, à Nérac | 30 |
| LA NOUVELLE NAISSANCE, par N. ROUSSEL, pasteur de l'Église réformée, à Saint-Etienne ¹ | 56 |
| LE CHOIX A FAIRE, par F. MONOD fils, pasteur de l'Église réformée, à Paris | 75 |
| LA SAINTETÉ, SEULE SOURCE DU BONHEUR, par CHABAL, pasteur de l'Église réformée, à Saint-Agrève | 93 |
| L'AMOUR DU MONDE INCOMPATIBLE AVEC L'AMOUR DE DIEU, par J. H. GRANDPIERRE, ministre du Saint Évangile. | 118 |
| LA PRÉDICATION DE LA CROIX, par AUDEBEZ, l'un des pasteurs des chapelles du culte protestant non salarié par l'État, à Paris.. . . . | 136 |
| LA SAINTE-CÈNE, commémoration de la mort du Sei- | |

¹ Pour l'intelligence de quelques détails de ce sermon, le lecteur doit être informé qu'il a été prêché, pour la première fois, en 1832.

| | pages. |
|--|--------|
| gneur , par MEIGNADIER , pasteur de l'Eglise réformée, à Valence | 157 |
| LA CONSÉCRATION A DIEU, par A. de FRONTIN, pasteur de l'Eglise réformée, à Dijon. | 173 |
| LE SALUT GRATUIT, sermon prêché en 1829 par A. MONOD , pasteur de l'Eglise réformée, à Lyon | 209 |
| LES HOMMES ENNEMIS DE LA LUMIÈRE, par P. F. MARTIN, pasteur de l'Eglise réformée, aux Bordes | 239 |
| LA CHARITÉ (premier sermon) , par C. BONIFAS , pasteur de l'Eglise réformée, à Grenoble | 261 |
| LA CHARITÉ (second sermon), par le même. | 280 |
| LE SOUHAIT DU PASTEUR , par L. S. CADORET, pasteur de l'Eglise réformée, à Mens | 299 |

FIN DE LA TABLE.